

Le Réseau de l'éternelle nuit

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

3

époque

Le Réseau de l'éternelle nuit



FLEU
VE
NOIR

G.-J. ARNAUD

LE RESEAU DE L'ÉTERNELLE NUIT

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

3

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2001, Édition Fleuve Noir, département Havas Poche

ISBN : 2-265-07124-2



Le Grand Maître Aiguilleur Opérasque

CHAPITRE PREMIER

Du port de Djougrad, proche du 60^e parallèle, la vigie aperçut une longue jetée en bois passablement dégradée, sur laquelle quelques personnes ayant repéré le baleinier attendaient. Liensun redécouvrait la capitale du pays de Djoug où l'idée de construire une ville sur pilotis, peut-être plus, lui était venue. Lors du réchauffement, les anciens fleuves de la Sibérie orientale avaient inondé tout le pays s'étendant de la mer d'Okhotsk jusqu'en Sibérie centrale, et dans le sens sud-nord de la Mongolie à l'océan Arctique. Très vite le Conservatoire du Moratoire, autrement dit le gouvernement central de la Sibérienne, ne fut plus représenté dans cette partie de la Compagnie et les habitants s'organisèrent pour lutter contre l'invasion des eaux. D'énormes quantités de bois libérées par la fonte des glaces et de la banquise leur permirent d'établir un pays lacustre doté de routes, de cités, de ports. Avec un savoir-faire étonnant, ils utilisèrent toutes les ressources et créèrent comme moyen de transports des glisseurs fonctionnant au gaz naturel grâce aux nombreux puits voisins. Liensun, la première fois qu'il survola le pays de Djoug, fit la connaissance d'un ingénieur, Pavakov. Il se demandait s'il le retrouverait alors que la *Salamandre* manœuvrait pour se rapprocher de la longue jetée. Les réserves de fuphoc et de baleinium étant au plus bas, Kurty naviguait sous voiles et peu à peu les gabiers dans les haubans réduisaient celles-ci sur un simple coup de sifflet du maître de manœuvre. Avec une grande élégance, le baleinier accosta enfin et devant l'apathie de la dizaine de curieux rassemblés, un marin sauta sur la jetée pour porter l'amarre vers un bollard. Un autre en faisait autant à l'arrière et lorsqu'il ripa des deux pieds arc-boutés sur les planches gluantes, il déclara avoir craint d'arracher toute la panne.

Les témoins de cette arrivée superbe s'étaient regroupés et paraissaient discuter entre eux. Puis deux s'éloignèrent vers les bâtiments en bois sans étages qui se massaient au début de l'estacade. Liensun depuis la passerelle voyait celle-ci continuer en rue principale, avec toujours cette chaussée en planches épaisses, mais à ce jour elles paraissaient vermoulues et il nota la présence de grands trous çà et là. Kurty, une fois l'échelle de coupée en place, descendit et se dirigea vers les habitants de l'endroit. C'étaient uniquement des hommes de petite taille aux traits orientaux mais à la peau plus sombre.

Il se présenta, expliqua que son bateau était un baleinier mais qu'ils n'avaient pas trouvé de proie à chasser depuis plusieurs jours. En fait depuis qu'ils avaient lutté pour échapper à ce courant sauvage qui s'engouffrait dans

le Chenal Noir. C'est alors qu'ils avaient consommé le plus de carburant.

— Y a-t-il de l'huile à acheter ou à échanger ?

Nous avons certaines marchandises à troquer, de la viande de mouton principalement. Qui dirige cette ville ?

Pour ne pas les vexer il utilisait ce mot de ville pour une bourgade qui paraissait abandonnée. Liensun lui avait décrit Djougrad comme une station de grande animation économique. Il n'en restait rien. Tout ce bois retrouvé et utilisé après la fonte des glaces n'avait pas résisté longtemps à l'air tiède et humide. On était proche du 60^e, certes, on apercevait les monts Tcherski qui s'élevaient à plus de trois mille mètres, blancs de neige ou de glace, mais ici le thermomètre devait marquer deux ou trois degrés au-dessus du zéro.

Alors qu'il patientait dans l'attente d'une réponse un des hommes sortit de sa poche une gourde recouverte de poils, la déboucha, et après avoir bu une gorgée la passa à ses voisins. Tous en prirent et la gourde retourna dans la grande poche ventrale du vêtement grossier de cet homme. Ils ne la lui avaient pas proposée. Tout ce qu'il reçut fut leurs rots chargés d'une odeur violente. Il se demanda ce qu'était cette boisson, une bière fortement alcoolisée ou une eau-de-vie mal distillée, encore en train de fermenter ?

Avec un haussement d'épaules il les planta là et remonta vers la bourgade qui parut se resserrer frileusement autour de sa rue principale. Des brumes très basses roulaient lentement sur elles-mêmes et l'endroit empestait surtout le poisson et le bois, pourris tous les deux. Possible que ces gens-là utilisent le glycogène contenu dans les foies et les muscles des animaux pour fabriquer leur bibine. C'était son père qui lui avait raconté que sur Network Cancer, jadis, dans les stations de ce réseau abandonné, les survivants savaient extraire de l'alcool de ce polymère de glucose, à partir du foie de phoque.

Un petit groupe apparut avec en tête un porte-drapeau. Il s'immobilisa, constata que le drapeau avait deux couleurs, jaune et rouge en deux triangles accolés l'un à l'autre. En tout six personnes suivaient le porte-drapeau par rangs de deux et marchaient au pas. Lorsqu'ils furent à moins de cinq mètres ils marquèrent le rythme sur place avant de s'arrêter sec, sans qu'un ordre eût été donné. Le porte-drapeau se rangea sur le côté, abaissa les deux couleurs, les releva ensuite.

Kurty s'inclina profondément et attendit. L'homme à droite du premier rang était un vieillard aux cheveux gris et à la barbe noire certainement teinte, recouvrant toute sa face. Il la taillait, mais dans cette masse de poils clignaient deux yeux malins, plissés par une folle envie de rire. Ni les narines ni la bouche n'apparaissaient, comme remplies de poils.

— Honneur et patrie, lança-t-il dans la langue universelle, gloire aux morts héroïques et courage pour les défenseurs de Djougrad.

Kurty prit soin de s'incliner profondément à nouveau et, depuis la passerelle, Liensun et ses amis stupéfaits virent que les badauds de la jetée se disposaient en rang de deux également et marquaient le pas. Kurty perçut les vibrations des planches mal jointes, risqua un œil et constata la même chose. Il essayait de ne pas se poser de question sur cet étrange accueil.

— Nous sommes prêts à mourir, étranger, pour protéger nos maisons et nos familles.

— Je n'en doute pas, répondit Kurty. Mais je ne suis animé d'aucune mauvaise intention, pas plus que les gens qui sont sur ce bateau.

— Vous arrivez de l'enfer, répliqua le vieillard. Nos pêcheurs ont tous été happés par ce fleuve du démon qui s'en va vers le sud. Ils ne sont jamais revenus et nous ne pouvons plus aller pêcher au-delà de la couronne des Kouriles. Dans la mer d'Okhotsk les prises sont de plus en plus rares, il faut passer outre pour en trouver. Que venez-vous faire ici ?

— Nous cherchons à échanger nos marchandises contre de l'huile de phoque ou de baleine.

— Ici, il n'y a que de l'huile de poisson pour nos lampes et nos poêles. Vous ne trouverez pas ce que vous cherchez et vous devrez aller voir ailleurs, vers le pays d'Anadyr.

Kurty ne savait où c'était, supposait que l'endroit occupait la côte la plus septentrionale. Du côté du détroit de Béring.

— La banquise doit s'y étendre ?

— Anadyrgrad est épargnée. Ils commercent de l'huile de phoque, de baleine et de bien d'autres choses.

— J'ai à bord un ami qui connut jadis l'ingénieur Pavakov. Savez-vous où nous pourrions le rencontrer ?

Cette fois le vieillard réagit de façon étonnante. Il explosa littéralement de rire et toute son équipe en fit autant, rompit les rangs et se tapa sur les cuisses. Derrière Kurty les badauds faisaient de même. Sur la passerelle, interloqués, Liensun et les autres se demandèrent la raison de cette hilarité soudaine.

— Ils boivent trop, dit Grathe qui avait surpris le va-et-vient de la gourde chez les badauds. Et une boisson qui doit les rendre à moitié fous.

Le vieillard aux yeux malins s'approcha de Kurty et lui envoya son poing dans le ventre, le pliant en deux, peut-être pour l'inviter à adopter de ce fait la position d'un fou rire irrésistible.

— Je suis Ulkena et je représente Pavakov, ici à Djougrad. Notre président a dû se rendre dans l'arrière-pays pour faire réparer les conduites de gaz. Nous ne pouvons ni nous chauffer, ni cuisiner, ni nous éclairer. Et l'huile de poisson sent trop mauvais dans les maisons. Je me souviens de ceux qui venaient jadis pour acheter du bois et qui étaient les amis de Pavakov. L'un d'eux s'appelait Liensun et il y avait aussi une femme, Farnelle ?

Kurty malgré son flegme habituel ouvrait ronds ses yeux.

— Quelle mémoire, fit-il admiratif.

— Il suffit de lire les *Récits* de Pavakov pour s'en souvenir, s'esclaffa Ulkena. Et c'est un livre que je relis sans cesse. Il ne me quitte jamais.

En même temps il sortait de la poche ventrale de sa camisole brodée s'arrêtant aux genoux, une gourde aussi poilue que la précédente et Kurty frémit à la pensée qu'il devrait boire avec eux. Ulkena téta une gorgée, lui passa le récipient. Kurty fit mine de l'admirer.

— Elle est en peau de rat, dit le chef du village. Nous en avons des millions qui longent le bois de notre jetée, de nos routes, de nos maisons. Nous en tuons des milliers et nous en faisons des gourdes que nous remplissons de vodka. Nous les vendons aux gens du pays d'Anadyr qui en sont très friands comme ceux de Magadangrad.

Kurty déboucha la gourde, crut défaillir lorsque l'odeur de vomi lui sauta au visage. Il s'arrêta de respirer, avala sa gorgée, reboucha et rendit le récipient que la suite d'Ulkena se partagea avec empressement.

— Appelez vos amis, cria joyeusement le vieillard, qu'ils viennent goûter notre bonne vodka.

— Vous trouvez du grain à distiller ? s'enquit poliment Kurty, faisant signe en direction de la passerelle.

— Du grain ? Mais non. Nous utilisons la poussière de bois, la sciure que nous mâchons longuement, faisons fermenter et ensuite nous la distillons.

Kurty sentit ses cheveux se dresser et se demanda s'ils ne soulevaient pas sa casquette de commandant. De l'alcool de bois, du méthanol, le pire des poisons qui pouvait rendre fou et paralyser un buveur. Et ces gens-là en absorbaient certainement de grandes quantités, gorgée par gorgée, à tout bout de champ.

— Vous ne trouverez pas meilleure vodka même si vous naviguez des semaines vers le nord. Nous pouvons vous vendre mille, deux mille gourdes, elles sont prêtes dans nos entrepôts.

Puis il parut intrigué par les amis de Kurty qui descendaient sur la jetée, Liensun donc mais aussi Ann Suba et Fleur.

— Laquelle est Farnelle ? demanda Ulkena.

— Elle ne nous accompagne pas.

— Ces deux-là sont bien jolies, fit le vieillard avec un clin d'œil à ses amis. Nous allons leur offrir de la vodka mais là-bas, dans notre maison commune.

Ne sachant comment mettre en garde ses compagnons, Kurty se retourna vers eux et souhaita que son air bizarre les prévienne du danger qu'il y avait à boire.

CHAPITRE 2

Lorsque Opérasque le convoqua, le lendemain de leur retour à 87°7 Station, Charlster confia à Louria qu'il se doutait de ce que le grand maître allait lui dire.

— Il est furieux que le Chenal Noir devienne inaccessible aux navires avec cette banquise épaisse qui s'étend du nord au sud. La température ne cesse de s'y abaisser et dans quelque temps ce passage ne sera plus qu'un bloc de glace s'étendant entre les deux pôles sur trente à cinquante kilomètres de large. Il est même possible que peu à peu il gagne encore en surface latérale.

— Dans ce cas un navire longeant la banquise pourrait traverser la Ceinture de Feu ? De toute façon, celle-ci se trouve interrompue.

— Il va me demander de faire quelque chose et je suis dans l'impossibilité de proposer une solution.

— Je serai à l'observatoire, lui dit la jeune femme. Je vais reprendre sans tarder mes recherches sur ce satellite fantôme qui se cache derrière Altaï.

Contrairement à ses craintes, Opérasque, bien que arborant un visage sévère, ne se montra pas vraiment acerbe.

— En l'absence d'une solution pour rendre ce passage moins inhospitalier, je voudrais savoir si la banquise qui s'est formée sur le Chenal va encore s'épaissir.

— Je ne peux qu'émettre des hypothèses, fit Charlster, qui ne savait s'il devait se réjouir du calme d'Opérasque. Nous sommes revenus avec ce dirigeable *Vatican-Saint-Jean*, puisque la *Chimère* se trouvait dans l'impossibilité d'affronter la banquise au niveau du tropique du Capricorne. De ce fait, je n'ai pu effectuer les observations indispensables.

— Vous en avez discuté avec Lien Rag, un glaciologue confirmé et qui doit avoir encore une belle expérience. Jadis il avait été embauché par Lady Diana, présidente de la Panaméricaine, pour creuser un tunnel est-ouest et un autre sud-nord. Sans parler du Kid qui eut besoin de ses connaissances et de ses trouvailles, pour construire ce fameux viaduc qui devait traverser la banquise du Pacifique. Le projet ne fut réalisé que sur quelques milliers de kilomètres.

— Lien Rag estime que la banquise va poursuivre son expansion, repousser les parois du Chenal pour gagner en surface et non en épaisseur. Ces parois sont flottantes, ne s'ancrent pas sur une base solide puisque en dessous d'elles l'océan Pacifique atteint des milliers de mètres en profondeur.

— Donc cette banquise pourrait conserver une certaine stabilité, rester pratiquement la même ?

Charlster répondit qu'il faudrait organiser une expédition pour suivre son évolution. Ce qui fit froncer les sourcils d'Opérasque.

— Une expédition ? Nous disposons bien de dirigeables mais nous répugnons de plus en plus à les utiliser. La seule façon serait l'utilisation de traîneaux à chiens, mais vous savez fort bien que la Caste les a autrefois condamnés et les condamnera à nouveau si notre projet Permafrost se réalise.

— Employez des Inuits qui ont toujours persisté à user de ce mode de locomotion. Il existait aussi des traîneaux autopropulsés, mais je ne pense pas que vous en retrouviez un seul.

Lorsqu'il rejoignit Louria, celle-ci releva la tête de son écran pour l'interroger du regard. Il se contenta de hausser les épaules et ce ne fut que plus tard, à la cafétéria, qu'il lui raconta l'entrevue.

— En somme, Opérasque a été correct ? Mais que veut-il faire de l'épaisseur de la banquise ?

— Il ne me l'a pas dit. Il me vient une idée. Si à hauteur de la Ceinture de Feu on pouvait détourner l'eau chaude de l'océan et l'envoyer dans le Chenal, la banquise disparaîtrait vite. Ou du moins serait assez mince pour que l'étrave d'un navire la pulvérise.

— Parfois Charlster vous êtes d'une grande naïveté, pour ne pas dire plus. Opérasque et la Caste n'accepteront jamais l'usage régulier de navires pour aller d'un hémisphère à l'autre. Je suis certaine que dans le cadre du projet Permafrost, la législation va commencer à restreindre la liberté de circuler n'importe comment, et déclarer que le système ferroviaire est le seul compatible avec l'idéologie des Aiguilleurs. Souvenez-vous de la phrase qui débute la charte de la CANYST, cette gardienne de la société ferroviaire : l'immobilité c'est la mort, la mobilité la vie. Oui, mais à condition que l'on naisse, vive et meure dans les trains. Pas de traîneaux, de dirigeables, d'hydravions, de bateaux. Il se soucie de l'épaisseur de la banquise du Chenal pour verrouiller ce passage, tiens !

— Je préfère oublier le Chenal Noir et surtout cet épouvantable retour en dirigeable. Nous avons failli mourir une vingtaine de fois.

— Vous allez étudier ce volumineux dossier sur les vaisseaux spatiaux et les navettes lunaires que vous a remis solennellement Pie XIII ?

— Je vais en faire le tri avant de le scanner en archives informatisées. Ainsi, les lacunes et les anomalies sauteront aux yeux. Les religieux, qui forment un noyau de scientifiques au sein du Vatican, m'ont laissé entendre ouvertement que Tharbin aurait récupéré une navette du Bulb en assez bon état. Oh, bien sûr, incapable de reprendre son envol, mais pouvant être aisément réparée. Tharbin, au cours des différentes séances de la conférence, et en commission, n'en a jamais pipé mot.

Pour sa part Louria Finister avait également collaboré avec ces prêtres d'un haut niveau scientifique, et les avait charmés de sa présence et de ses propres connaissances. La découverte d'Altaï les excitait beaucoup mais évidemment elle avait caché l'existence de ce satellite artificiel fantôme. Elle avait cru qu'au cours de sa longue absence, ses confrères auraient obtenu des images beaucoup plus nettes de cet intrus, mais elle avait visionné en vain des centaines de leurs clichés. Bien sûr, cet objet céleste y figurait mais dans un flou tel que les autres astronomes n'y voyaient qu'un amas compact de poussières lunaires, voire venues d'astéroïdes.

Lorsqu'elle essayait d'oublier son travail et les préoccupations afférentes, elle aimait songer à ce Liensun, grâce auquel la révolte des jeunes Neveux-grands avait pu être vaincue. Par la suite, les événements avaient fait qu'il avait quitté le bateau des Simone pour rejoindre le sien, sans lui avoir même dit au revoir. La *Salamandre* avait-elle réussi à atteindre l'hémisphère Nord avant que la banquise ne devienne infranchissable ? Désormais aucun bâtiment, pour aussi puissant qu'il fût, ne pourrait emprunter ce passage qui ne serait plus qu'une curiosité inutile. Peut-être que des Esquimaux s'y risqueraient avec leurs traîneaux à chiens, mais pourquoi essaieraient-ils d'atteindre le Sud ? Elle pensait aux Roux du pôle Nord qui souhaiteraient peut-être rejoindre les tribus de l'Antarctique.

Si le baleinier avait atteint les régions septentrionales, ce garçon Liensun se trouvait dans le même hémisphère qu'elle et cette pensée la rendit moins morose. Ce navire avait dû accoster dans ces pays du Kamtchatka, des Kouriles et peut-être même au-delà du détroit de Béring, dans la mer des Tchouktsches. Quoique désormais la banquise étroite du Chenal devait se souder à celle du Béring. Personne n'avait pu dire ce que ce baleinier venait faire dans les régions septentrionales.

Charlster trouvait dans l'énorme dossier remis par le Vatican des données passionnantes. C'était par containers entiers que les services scientifiques du Vatican avaient fait transporter ces études et ces plans à bord du dirigeable qui devait les ramener tous chez eux. Charlster avait craint que dans son

ressentiment rageur, Opérasque ne l'oblige à rejoindre ses laboratoires en Panaméricaine nord et son ancienne collaboratrice Cristella. Mais il n'en avait pas été question et Opérasque lui-même s'attardait dans 87°7 Station.

— Je pense qu'il obligera Tharbin à avouer la détention de cette navette, supposait Louria. Bon, admettons que nous puissions l'utiliser, la construction d'une rampe, de lancement nous demandera encore plus de recherches et de travail.

— Sauf si l'ancienne base spatiale de Salt Lake Station existe toujours, mais le secret en a été bien gardé par les Aiguilleurs.

CHAPITRE 3

Songe attendit une semaine avant que le président Tharbin de la Consortium Company ne la convoque. Tout ce qu'elle savait sur les événements, elle le devait à Namhai promu premier secrétaire. Le chef des Bonzes, encore plus gros et bouffi que jamais, la reçut avec chaleur. Elle s'était minutieusement préparée à cette entrevue, avait longuement mijoté dans un bain destiné à raffermir les chairs, s'était épilée totalement comme le souhaitait jadis Tharbin, quand elle le rencontrait.

— Toujours aussi belle et attirante, fit-il, avec un sourire sous-entendu.

Il alla s'installer à son bureau immense, ouvert sur le devant et un instant la jeune femme se demanda s'il attendait d'elle les initiatives de jadis. Sans trop s'expliquer sa décision, elle s'enfonça dans son siège, prit un air attentif. Elle évitait de jeter un coup d'œil à la robe safranée de Tharbin visible sous la table de travail. Le bonze portait presque toujours ce vêtement traditionnel, sinon il revêtait des habits de cérémonie d'un autre âge.

— Je regrette ce qui vous est arrivé avec Murmose et Ko-Kang. Par chance Namhai veillait. Ce voyage dans le Sud fut fastidieux et épuisant. Vous n'ignorez pas comment nous avons pu traverser la Ceinture de Feu ? Ce fut à bord du navire des Simone, ces nains étranges et particulièrement intelligents, que nous avons effectué l'aller. Mais pour le retour la banquise était devenue trop épaisse dans le Chenal. Si bien que tout passage maritime y était interdit et que revenir en dirigeable fut une expérience que je n'oublierai jamais. À moins de disposer des balises et des réservoirs de carburant tout au long de ce parcours, les échanges entre le Nord et le Sud ne sont pas pour demain.

— Vos peines et vos pénibles aventures ont-elles au moins trouvé des satisfactions dans cette rencontre avec le chef de l'Église néo ?

Elle ne s'attendait ni à des confidences ni même à une expression quelconque sur le visage suiffeux. Mais là encore Tharbin la surprit.

— Nous avons décidé de grandes choses, mais reste à les réaliser pour rendre cette Terre un peu plus acceptable. Je vous ai fait venir pour vous confier une mission.

Namhai lui avait parlé des zones scandinaves de l'ancienne Transeuropéenne, où elle pourrait organiser les échanges économiques avec le Consortium.

— Notre concession s'arrête prématurément et artificiellement à l'est dans la mer des Laptev, deux frères explorateurs des temps anciens. Cette mer est prise par la banquise tout au long de l'année. Le seul ennui c'est que la Lena, qui plus au sud coule librement, se déverse dans cette mer par un delta mais sous la banquise, provoquant de grands bouleversements géophysiques. Notre politique étrangère est axée sur le développement de notre concession vers l'est et nous souhaiterions faire la jonction à travers le détroit de Béring avec la Panaméricaine, du moins ce qu'il en reste entre le pôle Nord et le 65^e parallèle. Les ingénieurs de notre Consortium ne voient qu'un viaduc pour franchir ce delta dangereux. Bien que de formation économique, vous avez su tourner les difficultés de terrain quand vous vouliez faire circuler vos convois de marchandises. Vous avez même réussi à poursuivre vos activités alors que les grandes inondations rendaient le Sud-Est asiatique impraticable. Je vous donne carte blanche. Je ne me résignerai à un viaduc que si vous-même estimez que c'est le moindre mal.

Il se pencha en avant, mais son obésité le gênait visiblement. Elle pensa qu'il allait lui chuchoter une invite à pénétrer à quatre pattes sous son bureau, se figea toute mais d'une voix presque inaudible, prudente, il poursuivait ses instructions.

— Le réseau ferré est détruit par ce delta au-delà d'Olenek Station. Vous débarquerez là et tâcherez de rejoindre la station suivante, Tiksi Station, au-delà du delta. Vous serez alors dans la capitale de la Tcherski Cie. Elle est surtout implantée dans ces hautes montagnes, où elle exploite différentes mines et surtout des réserves de gaz naturel. Il y a aussi des forêts subglaciaires. La possession de cette compagnie augmenterait notre potentiel économique de vingt-cinq pour cent, voire trente. Enfin, un ingénieur a inventé des véhicules singuliers, des glisseurs.

— Les Aiguilleurs ?

— Ils fermeront les yeux à condition d'avoir le monopole des transports.

— Leurs ingénieurs pourraient vous donner leur point de vue sur le delta de la Lena.

— Ils sont tous mobilisés dans le sud de la Panaméricaine, du côté de l'ancienne baie d'Hudson dont la banquise est grignotée peu à peu par le réchauffement. Ils essaient d'en trouver la source mais jusqu'ici n'ont pas réussi. Je n'ai pas obtenu d'Opérasque l'envoi d'un groupe d'experts et vous êtes mon seul recours à l'heure actuelle. Car au-delà se trouvent les Schelves Companies ainsi appelées car elles se composent de plateaux qui s'étagent en direction de la Tcherski Cie. La capitale, à l'extrême nord-est, nommée Anadyr Station, est prise par les glaces six mois sur douze à l'heure actuelle. Tout au long de la côte existent des réseaux en bon état. Le seul point de

rupture est donc ce fichu delta.

Il se redressa, ouvrit un tiroir et en sortit une carte géographique ancienne d'un format réduit, vingt-cinq centimètres sur vingt, mais par contre il prit aussi un manuel d'*Instructions ferroviaires* où de nombreuses cartes locales illustraient les pages.

— Débrouillez-vous avec ça.

Sur la petite carte semi-glacée, elle eut son attention attirée par un détail qu'elle préféra garder pour elle.

— La banquise est perturbée par la Lena qui coule en dessous, mais jusqu'à quelle distance de l'inlandsis ?

Tharbin n'avait su répondre à cette question. Il avait convoqué une foule de collaborateurs qui n'avaient également pu le faire. Namhai, aux abois, avait effectué des recherches qui, au moment où elle quittait Talmyr Station pour l'Est, étaient restées vaines.

Son train spécial, un locovapeur et deux wagons traversa les monts Byrranga en droite ligne sur des viaducs vertigineux mais solidement ancrés dans la roche, malgré l'épaisseur de la glace. Elle approcha la mer des Laptev le soir même et, avant d'atteindre le terminus d'Olenek Station, le chef de train vint s'enquérir de ses instructions. Elle répondit qu'elle désirait se rendre à Sakha Station. Cet employé de la traction était un métis de Iakoute et de Russe blanc. Il hocha la tête sans paraître le moins du monde désarçonné.

— La ligne est indiquée incertaine sur les *Instructions Ferroviaires*, fit-il avec respect.

— Vous avez appris par cœur ces Instructions ou quoi ? se moqua-t-elle. Et à sa grande surprise, il dit que oui. Ces zones étaient si dangereuses qu'il les étudiait constamment depuis qu'il était affecté à ce train spécial.

— Pour prendre la direction de Sakha Station il nous faudra une draisine-éclaireur que nous pouvons commander en gare d'Olenek par le railphone.

— Faites-le.

— Allons-nous rouler de nuit ?

Étonnée, elle releva le rideau, et fut surprise de l'obscurité. Elle se résigna à passer la nuit à Olenek, mais fit savoir au chef de station que ce train spécial n'emportait aucune personnalité digne d'un accueil habituel, évitant la réception fastidieuse traditionnelle. Très tôt, la draisine-éclaireur se trouva à la disposition du chef de train. Il lui en présenta le conducteur-guide qui

connaissait admirablement la traversée en direction de l'île de la Nouvelle-Sibérie, au nord-est d'Olenekgrad, ainsi appelait-on cette station dans le coin.

— Cinq cents kilomètres de traversée. J'accompagne les convois d'huile de phoque. Pas plus de six wagons-citernes à la fois. Le mieux c'est quand souffle le blizzard car le ballast se durcit.

— Les formalités de frontière ? L'île appartient à la Tcherski Cie.

— Il existe une ligne directe à travers le détroit des Laptev ?

— L'île bénéficie d'une large autonomie. Les chasseurs de phoques n'aiment pas l'autorité et la moitié des animaux abattus le sont par une grande colonie de Roux installée au nord de cet archipel. Vous n'aurez aucune difficulté à vous y rendre, excepté l'état du réseau. Dans la draisine nous emportons de quoi réparer sur quelques dizaines de mètres mais au-delà nous devons renoncer. Ceux de Sakha s'en chargeront, mais seulement quand ils devront évacuer leurs citernes d'huile. Pas avant deux, trois mois.

— Des Roux sont installés là-bas ?

— Vous en trouverez sur toute la banquise Nord et jusqu'au détroit de Béring. Les phoques se concentrent dans ces bordures de l'inlandsis.

— Comment m'avez-vous dit que vous vous nommiez ? Vous avez l'air de bien connaître cette immense région ?

— Veg Déjin, j'ai quarante-quatre ans et jusqu'à l'âge de vingt ans, avant le réchauffement, je voyageais avec la dernière tribu nomade de Tchouktches pour trouver de la nourriture pour les rennes. Notre nom signifie propriétaires des rennes. Nous savions où trouver des lichens et des algues qui leur convenaient. Puis la Sibérienne m'a engagé comme conducteur-guide pour les endroits dangereux. J'ai travaillé ainsi de dix-huit à trente ans. Avec le réchauffement je me suis reconverti dans la traversée de la banquise.

Le départ eut lieu peu après. D'après ce qu'en disaient les *Instructions Ferroviaires* pourtant vieilles de cinq ans, un courant sous-glaciaire puissant entraînait les eaux chaudes de la Lena vers le nord-ouest, justement entre cet archipel de la Nouvelle-Sibérie et Olenekgrad. Songe trouvait plus agréable de désigner ainsi cette cité plutôt que d'ajouter le sempiternel station.

Le chef de train vint deux heures plus tard annoncer que les indicateurs de profondeur venaient de donner l'alarme. La banquise était sapée, ne formait plus qu'un pont dont le tablier aurait eu moins d'un mètre d'épaisseur sur plusieurs centaines de mètres.

— Veg Déjin affirme que nous pouvons passer, que des piliers plongent

dans la mer peu profonde à cet endroit.

— Demandez à notre mécanicien qu'il effectue un repérage minutieux. Avec toutes les données des appareils. Je veux en dresser le plan.

— Le mécanicien est très inquiet, voyageuse Songe. Il craint que le convoi ne bascule dans la mer.

— Puisque le guide tchouktche est formel, il faut le croire.

À petite vitesse le train s'engagea sur ce pont fragile. Songe aurait pu tirer les rideaux et vivre ces instants dramatiques sans un regard pour l'extérieur, mais elle choisit de ne pas perdre un seul moment de cette traversée. Et ce qu'elle vit la paralysa d'horreur. Elle essaya de ne pas laisser transpirer celle-ci. En réalité, il y avait des trous énormes dans ce pont jeté d'une banquise à l'autre, et elle pouvait voir l'eau verdâtre en dessous et même elle aperçut une ombre qui fuyait, celle d'un gros poisson ou d'un phoque.

Le mécanicien devait trembler, se demander si la chaleur de ses bandages de roue n'allait pas faire fondre le peu de glace qui subsistait sous les rails. Mais curieusement ceux-ci n'étaient nullement déformés et plus tard Veg lui dit que le dernier blizzard avait durci cette glace ; mais que le retour le lendemain ou plus tard serait aléatoire.

Le pont franchi, ils roulèrent cinq heures à l'allure moyenne de cinquante à soixante kilomètres-heure. Le fameux courant chaud de la Lena se divisait en de nombreuses branches, instables car elles se déplaçaient constamment.

Au début de l'après-midi, alors qu'elle s'était assoupie après le repas, elle fut réveillée par un arrêt assez brutal. Elle attendit la visite du chef de train, mais ce dernier tardant à venir, elle partit à sa recherche, l'aperçut qui discutait avec le conducteur-guide de la draisine sur le ballast. Elle referma sa combinaison isotherme, passa le sas en tête de son wagon et les rejoignit. La température était très basse, mais devant la draisine contre laquelle la locovapeur avait stoppé, s'ouvraient une nouvelle faille et un nouveau pont. De faible longueur, à peine vingt mètres mais extrêmement fragile.

— Cette fois, dit le chef de train, nous sommes bloqués.

— Seule ma draisine peut traverser, ajouta Veg Déjin. C'est dommage car nous ne sommes plus qu'à une heure de l'inlandsis et de Sakhagrad.

— Et refaire marche arrière nous forcera à aborder ce maudit pont de tout à l'heure, avec le risque de nous retrouver au fond de l'eau, dit le mécanicien qui venait de sauter de sa loco.

Songe prit Veg Déjin à part :

— Vous êtes sûr de pouvoir traverser ?

— J'ai trouvé pire que ce pont. Ma draisine est très allégée, construite en matériaux spéciaux, avec un moteur Diesel lui-même en alu.

— Le mécanicien de mon train pourrait-il retourner à Olenekgrad sans votre concours ?

— Avec l'approche de la nuit le froid augmente. Déjà j'ai enregistré cinq degrés de moins et lorsqu'il atteindra le fameux pont, le thermomètre aura encore dégringolé de dix degrés. Il peut se débrouiller seul effectivement, fit-il avec un sourire amusé, se doutant de ce que cette femme préméditait.

Le chef de train essaya en vain de s'opposer à son embarquement dans cette draisine fragile, mais elle fit transporter ses bagages dans la soute du petit véhicule et s'installa à côté du conducteur qui laissait échapper de légers gloussements ironiques. Derrière eux la locovapeur fumait, se fondait dans le remous des brumes s'abattant sur la banquise.

CHAPITRE 4

Jdriège, après avoir abandonné la *Salamandre*, marcha des jours et des jours sans rencontrer de tribu de Roux. Kurty avait navigué jusqu'à la banquise de Béring pour qu'il débarque, mais le garçon savait qu'au retour lui et les siens pourraient emprunter le Chenal Noir à pied. Le baleinier avait eu les plus grandes difficultés à terminer sa traversée, la banquise de cet étroit passage s'épaississant de plus en plus. De même, le navire avait dû dépenser énormément d'huile pour se dégager de ce courant contraire encore puissant.

Jdriège avait tué d'un coup de harpon un vieux phoque solitaire, non sans scrupules car il n'avait pu emporter qu'une faible partie de sa viande et de sa graisse. Il avait abandonné une carcasse presque intacte, espérant que, congelée, elle pourrait un jour aider des Roux à se nourrir.

Il évoquait l'esprit de son père plusieurs fois par jour au début, mais Jdrien refusait de lui parler. Il avait retrouvé le cycle des nuits et des jours, avec son grand déséquilibre. Le jour ne durait même pas le tiers d'une journée complète, et n'était qu'une sorte de nuage blanc délayant l'obscurité qui n'attendait qu'une chose, étreindre ce monde perdu. Lorsqu'il voyageait dans le Sud, en Antarctique, Jdriège captait les pensées de ses amis où qu'il aille. Ici, outre sa solitude, c'était le grand silence blanc.

Il lui fallut, une fois dans le détroit, choisir entre la droite et la gauche. Des hauteurs blanches à l'ouest le séduisirent et il alla dans cette direction. Il marcha aussi la nuit, ne s'arrêtant que quelques heures au lever du jour. C'était durant ces moments de repos qu'il évoquait l'image de fleur qu'il avait dû abandonner. Elle n'avait jamais voulu s'unir à lui. On lui avait bien dit que les femmes du rêve se comportaient avec la plus grande incompréhension, mais il avait cru que la jeune fille serait différente. Elle se laissait étreindre, comme un frère doit serrer sa sœur contre lui, disait-elle.

— Je suis ta demi-sœur, insistait-elle, en même temps que ta tante.

C'était trop compliqué pour lui. Il ne démêlait pas les différences entre les divers sentiments. Sa mère avait eu beaucoup d'enfants dont des filles et il avait fait l'amour avec plusieurs d'entre elles. Aucune ne l'avait repoussé sous prétexte qu'elle était la fille de la même mère que lui.

Il avait voulu se confier à Liensun, le demi-frère de Fleur mais ce dernier avait eu la même explication :

— C'est ta demi-sœur et dans notre société un frère et une sœur ne peuvent s'aimer.

Le mot société lui était inconnu et Liensun l'avait échangé contre celui de tribu.

— Fleur ne se rend pas vraiment compte de la situation. Elle est coquette et joue avec tes sentiments.

Il ajouta que c'était une fille encore très jeune et aussi une enfant gâtée par sa mère et son père. Jdriège ne comprenait pas comment elle pouvait être gâtée alors qu'elle resplendissait de beauté et de santé.

Liensun dut faire des reproches à Fleur qui, par la suite, parut lui en vouloir, le bouda, et quand il avait quitté le baleinier, elle s'était contentée de lui dire au revoir de la main depuis la passerelle. Au bout de quelques pas il s'était retourné : elle avait disparu.

Lorsqu'il rencontrerait enfin une tribu des siens, les femmes et les filles se disputeraient le droit de coucher avec lui, mais il redoutait ce moment-là. Tout visiteur était ainsi sollicité. Là-bas en Antarctique, avant de faire la connaissance de Fleur, il s'ingéniait à aller de tribu en tribu, justement pour se retrouver environné par toutes ces jolies femmes et filles, mais il ne méprisait ni les plus laides ni les plus vieilles, se jugeant inépuisable.

— Cette créature du rêve a mis un poison en toi, lui sembla-t-il entendre, sans savoir qui pouvait bien lui parler. Certainement pas son père, Jdrien. Était-ce son quart d'Homme du Chaud qui le mettait ainsi en garde ?

Il finit par trouver trace des siens, des excréments, des traces d'urine grâce auxquelles il décompta le nombre de femmes et de filles de celui des hommes, des touffes de poils puis une carcasse de phoque. Il put encore en tirer un peu de chair et de lard. Mais ces restes étaient congelés depuis pas mal de temps. La tribu qui avait séjourné là s'était éloignée en direction de l'ouest.

Pour ne pas se laisser envahir par ce poison que distillait le souvenir de Fleur, il ne cessa de marcher et s'il s'arrêtait, il concentrait tous ses sens pour communiquer avec ceux de son peuple. Jusqu'à présent il n'avait pas reçu l'écho d'une quelconque réponse. La Voix ne jugeait pas utile de le rejoindre pour si peu. Mais ceux du Nord avaient-ils une Voix ?

Il s'écarta de la banquise, escalada ces monts recouverts de glace qui bordaient la côte et c'est ainsi qu'il aperçut sa première tribu, certainement celle dont il avait relevé les traces. De cette hauteur il constata qu'il avait compté juste. Dix-sept femmes, dont cinq fillettes et trois vieilles. L'une de celles-ci commençait de se retirer du clan en s'écartant fort loin. Lorsque la

tribu repartirait, elle resterait là, vivant de ce qu'on lui abandonnerait, avant de mourir.

CHAPITRE 5

La salle communautaire n'était que l'entrepôt où ces gens étranges entassaient les gourdes en peau de rat, pleines de méthanol. Kurty regrettait d'avoir laissé ses amis quitter le bord. Depuis, sans être vraiment prisonniers ils étaient retenus par une foule d'une centaine de personnes qui les pressaient de toutes parts dans un étau refusant de s'ouvrir. Et les cérémonies baroques se succédaient dans cet endroit pestilentiel. C'était sûrement les peaux de rat mal tannées qui donnaient cette puanteur au méthanol et à l'entrepôt.

Aux murs de bois étaient accrochés les portraits géants de l'ingénieur Pavakov et d'Ivan Kayata. Ce dernier avait été un dictateur impitoyable régnant sur le pays de Djoug. À cause de son opposition à l'exportation de planches, Liensun et Farnelle avaient cherché ailleurs des arbres que la fonte des glaces découvrait. Ils en avaient trouvé par millions sur la côte de l'ancien Alaska. Liensun ne comprenait pas que le portrait de cet homme détesté fût encore dans cette salle commune, mais c'était surtout la présence de celui de Farnelle qui restait inexplicable à côté du sien.

En réalité, il s'agissait de portraits d'une ressemblance grossière, exécutés d'après des photographies.

Liensun désigna celui de Pavakov au chef de cette bourgade, en lui demandant où était l'ingénieur, mais l'autre se mit à chanter quelque chose d'incompréhensible et toute la foule reprit en chœur le refrain. Déjà, ils s'étaient livrés à une sorte de gymnastique rythmique, sautant trois fois, s'accroupissant, criant un mot inconnu.

Fleur paraissait terrorisée et Ann Suba la serrait contre elle en s'efforçant de sourire.

— Ce sont bien des Djougiens ? chuchota Kurty à l'oreille de Liensun. Ils ne correspondent pas à l'idée que je me faisais des habitants de ce pays.

— Je n'en reconnais aucun même parmi les plus âgés, mais en les regardant je suis de plus en plus persuadé que, malgré leur apparence délabrée, les plus vieux n'ont pas quarante ans. Le méthanol doit les vieillir et les tuer prématurément.

— Nous devons sortir d'ici. Aussi pacifiquement que possible, sinon j'appelle Grathe pour qu'il envoie une patrouille armée.

Le chant venait de cesser et le patron de cette communauté escalada une échelle de bois, se retourna non sans mal et harangua la foule.

— Il s'appelle Ulkena, précisa Kurty. Il dit qu'il représente Pavakov mais je crains qu'il ne nous raconte des histoires. Ils veulent surtout nous vendre des gourdes en peau de rat remplies de cette saloperie.

L'échelle s'appuyait contre la pile des gourdes pointues, et lorsque Ulkena eut terminé sa péroraison, il acheva l'escalade, se contorsionna pour passer sur le tas de ces bidons flasques. Si flasques que ses jambes s'enfonçaient, ce qui faisait rire les autres. À un moment il en creva un qui gicla et arrosa la foule. Nouveaux rires. Ulkena saisit la première gourde et cria le nom de Liensun. Ce dernier hocha la tête et reçut à la volée, tel un ballon, cette chose répugnante. Mais son visage resta de marbre. Ulkena désigna ensuite Ann Suba puis Fleur. Ce fut ainsi que naquit la méfiance des Djougiens et que leur colère éclata.

— Non, cria Fleur presque hystérique. Je n'en veux pas. Vous ne me ferez pas toucher ça.

Le vieillard lui lança sa gourde, mais elle n'essaya pas de l'attraper et celle-ci éclata sur le sol, répandant son contenu.

— Attention, prévint Liensun, ça va mal tourner.

Kurty avait sorti son portable. Il n'était pas de grande puissance mais il obtint la passerelle où Grathe veillait. Pendant ce temps, Liensun se rapprochait de sa sœur tandis que les Djougiens grondaient. Là-haut, sur la pile de ces horribles gourdes, Ulkena paraissait avoir du mal à digérer l'affront qui lui avait été fait. Son teint devenait sombre comme si tout son sang affluait à son visage.

Et puis il interpella Fleur d'une voix rauque, lui reprocha de ne pas avoir attrapé la gourde, précisant que c'était une atteinte à l'honneur du pays de Djoug. Il s'exprimait avec une telle aisance en langue universelle, que Liensun estima que ce petit malin cachait sa véritable personnalité sous une apparence quelque peu débile.

— Viens jusqu'à moi puisque tu n'es pas assez agile pour saisir la gourde au vol. Je t'en remettrai une autre directement entre les mains, mais tu devras la vider entièrement avant de redescendre.

La foule se mit à trépigner en cadence. Ils levaient avec un ensemble parfait chaque pied l'un après l'autre, les laissaient retomber sur le plancher avec force. Une poussière de poils de rat et de sciure montait de ces planches vermoulues. Plusieurs éternuèrent.

— Je ne grimperai pas vers toi, cria Fleur, folle de rage. Et je ne boirai pas de ta saloperie.

Cette fois, ce fut la rupture. Les Djougiens martelèrent le sol encore plus fort, mais en avançant vers le centre où se trouvaient les visiteurs. Leur cercle se resserrait peu à peu et sur les visages des femmes et des hommes du premier rang, le désir de tuer apparut crûment.

C'est alors que les marins de la patrouille commandée par Grathe tirèrent des rafales à l'extérieur. Comme un seul homme, sans qu'un ordre eût été exprimé, les Djougiens firent un demi-tour d'ensemble et se dirigèrent vers les issues. Comme par miracle apparurent des porte-drapeaux qui prirent la tête de ces hallucinés.

Sur son tas de gourdes, Ulkena battait la mesure d'une seule main, tenant de l'autre le récipient qu'il destinait à Fleur. Un chant funèbre s'échappait de sa bouche.

Kurty s'égosillait dans le portable, exigeant de Grathe que le feu cesse. Mais que feraient les marins devant cette troupe disciplinée avançant au pas ?

Liensun se précipita vers l'échelle, l'escalada, envoyant bouler Ulkena, et commença de balancer les gourdes dans le vide en criant de les ramasser, afin de les jeter sur les Djougiens qui venaient de sortir. Ann Suba en cueillit plusieurs, se précipita au-dehors pour les envoyer à la volée au-dessus de la troupe progressant en marche saccadée. Puis elle déboucha la dernière qui lui restait, la lança et tout le méthanol se répandit sur les têtes. Cette fois, ces hommes et ces femmes, fanatisés par leur propre rythme de marche, sortirent brutalement de leur état second. Et comme Kurty et même Fleur l'imitaient, après qu'elle leur eut crié de déboucher les bidons de peau, la pagaille s'installa.

Ulkena s'était redressé et continuait de chanter son air funèbre. Liensun déboucha une gourde et l'en aspergea. Il interrompit net cette chanson lugubre et lapa l'alcool ruisselant de ses cheveux gras.

Dehors, à la tête de huit hommes armés, Grathe n'en croyait pas ses yeux. Il avait repoussé le plus possible l'ordre de tirer en voyant approcher cette troupe de femmes et d'hommes marchant au pas. Il n'avait nulle envie de faire un carnage, mais ses marins devenaient nerveux et il n'osait même pas ordonner de tirer en l'air, sachant qu'un ou deux seraient tentés de viser dans le tas. Aussi la brutale dissolution de cette foule, ce remous inattendu qui leur fit abandonner leur avance rythmée pour se retourner dans tous les sens, le laissèrent interloqué mais soulagé. Les gourdes continuaient de voltiger au-dessus des têtes, se vidant en fanges écumeuses éclairées par les dernières lueurs du jour.

Kurty l'appela sur son portable, lui dit qu'ils étaient sortis par une porte de côté et qu'il pouvait se replier. La patrouille se déplaça latéralement avec méfiance, ne cessant de regarder ces gens qui paraissaient recevoir du ciel une pluie miraculeuse. La puanteur de ce méthanol écœurait les marins, mais lorsqu'ils furent sur la jetée ils continuèrent de marcher à reculons.

Par mesure de précaution, la *Salamandre* s'écarta de l'estacade et alla mouiller en pleine rade. Kurty doubla les veilleurs habituels. Il ignorait si ces Djougiens, abrutis par l'alcool de bois, étaient encore capables d'embarquer sur des canots et de tenter un abordage nocturne. Mais un peu plus tard tous purent les entendre chanter au loin une mélodie sinistre.

— Ils pleurent de regret pour leurs cerveaux détruits, dit Fleur, encore sous le choc de cette aventure, ennuyée d'avoir failli provoquer un drame.

Liensun était furieux contre elle et Kurty, ne cherchant nullement à l'excuser comme d'habitude, contrairement à ce qu'elle espérait.

— Soyons nets, précisa d'ailleurs Kurty un peu plus tard, quand les esprits furent calmés et qu'ils se retrouvèrent tous dans le carré des officiers. Nous ne pouvons nous éloigner de Djougrad faute d'huile. Même avec un bon vent nous avons besoin de produire de l'électricité pour la vie quotidienne. Et nous devons nous souvenir d'une chose, nous voici bloqués dans l'hémisphère Nord sans beaucoup d'espoir de pouvoir retourner au Sud. Pour survivre nous pouvons échanger nos stocks de viande de mouton et quelques produits manufacturés, mais viendra un moment où nous aurons épuisé nos réserves. Liensun estime que grâce à notre baleinier nous pouvons nous livrer à un commerce le long des côtes, si par malchance nous ne parvenons pas à harponner quelque cachalot.

— Nous n'aurions pas dû laisser partir Jdriège, dit Fleur. Lui nous aurait procuré du fuphoc.

Ils échangèrent un regard navré de tant d'inconscience. Jamais Jdriège n'aurait consenti à tuer des phoques pour eux. Il les avait quittés la tristesse au cœur, sans rien comprendre à l'attitude de la jeune fille.

— Notre seul espoir, dit Liensun, c'est de retrouver l'ingénieur Pavakov. Mais je doute qu'il revienne un jour dans ce village de tarés. Quand Ulkena m'a dit qu'il était parti réparer des conduites de gaz, il ne m'a pas précisé à quelle date. Je crains que ce soit, sinon une invention pure et simple, le vague souvenir d'un événement vieux de plusieurs années. Mais je ne renonce pas à partir à sa recherche. Il suffira que je débarque plus au nord pour que je retrouve une ancienne route de bois qui, autrefois, s'enfonçait en direction de l'ouest, justement en direction des puits de gaz. Il y a des puits mais aussi des réservoirs très anciens qu'exploitaient les Djougiens tout au début du

réchauffement. Ils circulaient avec des glisseurs autopropulsés justement par des turbines à gaz.

Fleur demanda à Liensun si leurs parents se doutaient de leur situation depuis que la banquise rendait le Chenal Noir infranchissable.

— Tôt ou tard ils finiront par le savoir. D'après ce que m'a dit Tom-Tom, le patron de la *Chimère*, les Simone s'efforceront, pour faire oublier le comportement de leurs Neveuxgrands, d'entretenir des relations régulières avec notre père et les Kerguelen.

— Vous croyez que Doum-Doum et ce Nona-Nona se trouvent exilés ensemble au même endroit ? se moqua la jeune fille. Ils vont s'y entre-tuer.

CHAPITRE 6

À quel moment, quel jour prochain les manifestations encore pacifiques basculeraient-elles dans la violence et les émeutes ? Lien Rag se posait la question en voyant, depuis le bâtiment de l'Assemblée des Élus, défiler cette centaine de personnes réclamant sur des banderoles plus d'électricité et une augmentation de la ration journalière. Une seule posait la question dérangeante : pourquoi avoir sacrifié *salamandre* ?

C'était tout à fait ça. Il avait sacrifié le baleinier à ses propres utopies, à celles de ses enfants et de Kurty, et le baleinium manquait tragiquement. On avait réduit la production d'électricité et de certains ateliers produisant des objets qui se vendaient bien dans tout le Sud.

Farnelle et Danglov, malgré leurs efforts épuisants, ne pouvaient alimenter par leur seul apport de fuphoc les besoins minima de l'archipel. Et Lien Rag réfléchissait sur la possibilité d'autoriser la chasse aux baleines Solinas. Celles-ci fréquentaient par bandes de cinquante à soixante-dix individus, les baies des Kerguelen et il était possible, le temps qu'elles deviennent méfiantes, de les chasser avec des embarcations de très faible tonnage, les quelques chaloupes disponibles dans les petits ports, par exemple.

— Nous n'avons jamais plus revu les Hommes-Jonas, disait-il à Jael le soir venu, lorsqu'ils se retrouvaient seuls. Pourquoi serais-je le seul à croire encore à notre amitié sans réciprocité ?

Jael ne répondait pas. Elle n'avait qu'une préoccupation, pire, qu'un seul cauchemar, la crainte que sa fille Fleur ne fût à jamais perdue. Elle avait fini par apprendre ce que son compagnon essayait de lui cacher depuis son retour de l'île d'Alone. Le Chenal Noir était devenu impraticable par les navires les plus puissants. Même celui des Simone n'aurait pu briser cette épaisse banquise qui recouvrait le passage du Sud au Nord. Outre ses soucis de responsable politique, Lien Rag cherchait comment il pourrait atteindre le Nord et en ramener sa fille, son fils Liensun, Ann Suba et tout l'équipage du baleinier. Sinon ce dernier serait à jamais condamné à naviguer dans l'extrême Nord. Lien Rag ne pouvait envisager la construction d'un sister-ship avant des années.

Comme d'habitude les manifestants s'immobilisèrent devant l'Assemblée et une délégation de cinq personnes fut admise dans les lieux pour discuter avec le président des élus. Au besoin il les recevrait, mais pourrait-il leur faire

des promesses ? L'un d'eux oserait peut-être poser la question cruciale :

— Pourquoi ne pas chasser les Solinas ? Tous les îliens le font et en tirent profit. Le baleinium qu'ils nous revendent à des prix prohibitifs n'est que de l'huile de baleine Solinas.

Il le savait bien sûr, mais comment leur faire admettre ce pacte d'amitié qui le liait avec ces hommes et ces femmes étranges, qui avaient un jour décidé de vivre en symbiose avec les baleines les plus évoluées, les Solinas. Ou alors démissionner et laisser un autre en prendre la responsabilité ?

La délégation ne demanda pas à être reçue par lui, mais laissa un cahier de doléances qu'il consulterait avec attention. Parfois s'y glissaient des suggestions originales. Un manifestant avait proposé que des bénévoles remettent en état les éoliennes installées sur les points les plus hauts, et depuis une équipe se relayait pour les consolider avec des haubans solides. Leur courant serait bientôt disponible.

Si cette délégation avait exigé de le rencontrer, peut-être aurait-il rompu avec les Hommes-Jonas et annoncé la reprise de la chasse aux Solinas dans l'archipel, à condition que l'Assemblée donne son accord. C'était atermoyer car il n'y aurait pas un élu pour voter contre. Il fut tout de même soulagé de ne pas avoir reçu ces manifestants et de pouvoir reporter de quelques jours sa décision.

Le lendemain matin, il se leva avec l'idée qu'une prochaine manifestation l'obligerait à se décider, mais ce fut une autre surprise qui se révéla, attirant sur les quais des centaines de curieux. La *Chimère* se profilait à l'horizon, toutes voiles déployées, et s'approchait lentement, le vent étant quasiment nul. Il fut touché que le président Tom-Tom tînt sa promesse de lui rendre régulièrement visite. Ils s'étaient quittés en bons termes, une fois le putsch des Neveuxgrands avorté. Au sujet de ce Nona-Nona qui rêvait de s'appeler Centdix, il ne pouvait qu'éprouver un malaise. Il avait aidé ses adversaires à le renverser et il n'avait jamais osé demander quel sort lui avait été réservé ainsi qu'à tous ses amis. Tom-Tom ne lui avait pas caché qu'il souhaitait se retirer du Conseil du Tabernacle, le Tabernacle étant le cœur énergétique de la *Chimère*. Une centrale nucléaire à fusion, vieille de deux millénaires, fournissait plus que le nécessaire à ce navire. Les Simone vivaient en autarcie depuis le début de l'ère glaciaire en 2050. Ils descendaient d'un couple de milliardaires de l'époque qui naviguaient pour le plaisir, lorsque les poussières lunaires enveloppèrent la Terre, la plongeant dans un crépuscule blême et un froid intense. Grâce à cette énergie illimitée ils pouvaient créer, produire l'indispensable et le superflu.

Lorsqu'il descendit au port, les îliens essayaient d'apercevoir les nains. Longtemps les Simone avaient vu leur taille diminuer progressivement,

jusqu'à atteindre la moyenne catastrophique de soixante centimètres. À la suite d'un marché, que certains qualifièrent de chantage, Lien Rag et l'équipage d'une vedette naviguant dans l'est Pacifique échangèrent, contre le fuphoc qui leur manquait cruellement, leur semence pour engrosser les femmes Simone. Tous ceux qui avaient vécu ces moments-là, Lien le premier, préféraient les oublier mais impossible de les rayer définitivement de la mémoire.

Lien Rag fut reçu par Tom-Tom avec une grande chaleur, et les Simone présents applaudirent les deux hommes qui se dirigèrent vers la salle du Conseil du Tabernacle, où les conseillers furent tout aussi enthousiastes.

— Nous vous apportons du fuphoc, annonça Tom-Tom, tout ce que pouvaient contenir nos tankers, c'est-à-dire deux mille cinq cents tonnes. Il y a aussi huit cents tonnes de viande. Ne vous inquiétez pas sur l'origine de ces produits, nous nous servons dans des réservoirs secrets que la Guilde des Harponneurs avait édifiés en un certain endroit de l'Antarctique. Gardez-vous d'en parler car tous les pirates du coin nous surveilleraient, attendant que nous nous rendions à ces stocks inconnus. Nous pouvons aussi vous livrer cent tonnes de blé, cent de soja et de maïs que nous cultivons dans nos serres d'entrepont. Nous faisons jusqu'à sept récoltes par an.

— Mais que pouvons-nous vous offrir en échange ? Je sais que vous méprisez l'or et que vous ne manquez de rien. Je suis dans l'embarras.

— Nous effaçons ainsi une dette qui nous navrait. Vous savez que nous ne pourrions jamais plus retourner au Nord ? Le dirigeable *Vatican-Saint-Jean* a réussi sa traversée mais le commandant, un prélat pourtant, refuse d'envisager le retour tant que des balises ne seront pas installées tout au long du parcours. Et je ne vois pas de quelle façon ces balises pourraient être transportées et mises en place.

Plus tard ils discutèrent en tête à tête, Tom-Tom voulant manifestement savoir ce que la conférence d'Alone avait apporté comme résultats. Lien Rag expliqua qu'il s'en était retiré à cause du projet Permafrost.

— Un retour à l'ère glaciaire uniquement pour complaire aux Aiguilleurs, aux Bonzes et aux Néos, chacun voulant rétablir son pouvoir absolu, murmura Tom-Tom.

— Avec le risque que Charlster ne nous livre un colossal Chenal Noir qui couvrira toute la surface terrestre, le prévint Lien Rag. Je n'ai pas trouvé le savant très explicite. D'après lui, tout est conditionné par la colonisation d'un morceau de Lune se baladant au-dessus de nos têtes. Mais Charlster ne peut dire comment s'y rendre.

Avant de quitter le bord, Lien osa demander ce qu'étaient devenus Nona-Nona et tous les autres.

— Nous les avons exilés, se contenta de dire Tom-Tom, avec un sourire aimable. Chez nous, c'est la sentence la plus sévère qui soit.

CHAPITRE 7

Enfoui sous un monceau de fourrures malgré sa combinaison isothermique, Charlster se laissait secouer par les irrégularités de cette maudite banquise, au cœur de la nuit épaisse comme un sirop malsain. Il rageait contre le filtre de sa cagoule qui n'épurait pas totalement l'air de ces relents de poisson et de phoque provenant du traîneau précédant le sien. Il avait voulu faire comprendre à ces Inuits entêtés qu'il souhaitait que ce tas de poissons et de chair de phoque le suive, mais qu'il ne soit pas forcé d'en supporter la puanteur. Malgré les moins trente degrés elle persistait à flotter jusqu'à ses narines pourtant protégées. Mais les Inuits prétendaient que tel était l'ordre immuable des files de traîneaux depuis des temps immémoriaux. S'ils en changeaient la position, les chiens se révolteraient, se battraient entre eux. Le chef de la meute allait en tête et les dominés suivaient par ordre de préséance. Charlster avait une peur bleue de ces chiens à demi sauvages que leurs maîtres ne parvenaient souvent pas à mater. C'était surtout à l'étape que les choses se gâtaient. Les huskies voulaient se rapprocher des feux d'huile de phoque que les Esquimaux allumaient pour faire bouillir du thé, et se faisaient chasser à coups de fouet. Les flammes fascinaient les bêtes qui couraient douze heures par jour dans cette nuit totale. Tous ces animaux étaient nyctalopes depuis des dizaines de générations. La zone polaire plongeait dans une nuit de six mois qui, à la suite de l'explosion de la Lune, se prolongeait d'un petit jour cendrex durant l'autre semestre. Habitué à l'obscurité peut-être, mais la moindre étincelle les attirait.

— Le poisson était réservé aux chiens, la chair grasse de phoque aux hommes et Charlster la trouvait répugnante, ne s'y habituant pas. Dans la journée on lançait sur ses fourrures une bande de lard aussi dure que de la pierre, qu'il devait mâchonner des heures avant de la trouver molle sous ses dents. Sa rancune contre Opérasque était proche de l'hystérie obsessionnelle, et la nuit il rêvait qu'il étripait le grand maître Aiguilleur, qu'il le piétinait avec rage. Mais il s'était incliné, forcé de partir en expédition sur la banquise du Chenal Noir.

— Je veux un rapport sur les deux mille premiers kilomètres. Vous effectuerez des sondages tous les dix kilomètres. D'après le chef conducteur inuit le voyage ne devrait pas dépasser un mois.

Alors tous les dix kilomètres Charlster criait « stop », et les Inuits enfonçaient une sonde dans la glace. Il quittait alors ses fourrures et son traîneau pour relever le chiffre électronique sur la réglette de lecture. Ensuite

la course folle reprenait et dans la journée de douze heures, quinze parfois, ils parvenaient à effectuer cent vingt, cent trente kilomètres. Ces sales chiens étaient infatigables, se contentant d'un peu de poisson surgelé pour courir ensuite chaque étape.

— Vous vous foutez de moi, Charlster. Qu'est-ce que ce rapport que vous m'avez transmis sinon un résumé bâclé des notes prises par Lien Rag voici trente-cinq ans. Vous n'avez même pas su choisir les bons renseignements. Aussi, vous allez partir sur la banquise du Chenal Noir et la sonder sur deux mille kilomètres.

— J'ai vécu une sale aventure en votre compagnie et je suis trop vieux pour effectuer cette nouvelle mission.

— Vous êtes solide et le grand air vous fera du bien.

— Grand air par des moins cinquante ?

— N'exagérons rien.

Il proposa alors que Louria Finister l'accompagne, mais Opérasque répliqua qu'il avait besoin d'elle. Depuis le vieux savant bâtit sur ces paroles tout un scénario démoralisant. Opérasque allait profiter de son absence pour essayer de coucher avec Louria et il parviendrait à son but. La jeune femme, même si elle détestait l'Aiguilleur, ne pouvait s'opposer à ses désirs. La façon dont Opérasque traitait ses maîtresses d'un jour provoquait des rumeurs déplaisantes. Aucune victime ne s'était plainte mais certaines avaient disparu mystérieusement par la suite.

Le recrutement de douze propriétaires d'attelages et de traîneaux avait exigé du temps et des négociations infinies. Les Inuits connaissaient l'existence du Chenal Noir dont la banquise s'était raccordée à celle du pôle du côté de l'Alaska. Certains s'y étaient risqués, mais tous avaient fait demi-tour au bout de deux jours maximum de voyage. Bien qu'habitué à la nuit polaire ils redoutaient celle du Chenal, ne la trouvant pas normale, et pensaient qu'elle pouvait se durcir et emprisonner les êtres vivants. Les Aiguilleurs avaient dû leur concéder des territoires de chasse plus importants, et surtout l'autorisation de posséder plus de chiens. Jusque-là ils ne pouvaient en avoir que dix-huit au maximum et ce chiffre fut porté à vingt-quatre. Les Esquimaux, demandaient trente.

— À cause du poids, il n'y aura comme nourriture que du lard de phoque congelé. Rien que des morceaux de choix. Les chiens auront comme d'habitude du poisson. Vous boirez du thé, enfin cet ersatz cultivé en serre, spécialement pour ces gens-là.

— Ce n'est pas une nourriture pour un vieillard, avait-il protesté.

Mais il s'était retrouvé dans ce traîneau rempli de fourrures de bébé phoque.

— Vous ferez également un relevé topographique aussi précis que possible. Le Chenal n'est pas en ligne droite, vous le savez bien. Je veux que la moindre courbe dépassant vingt-cinq degrés d'angle soit notée. Vous mesurerez ces angles. Et vous prendrez aussi les différences entre les deux parois de cette courbe, signalant les trop grands rétrécissements. Vous aurez à votre disposition des instruments sophistiqués qui vous permettront des visées sans quitter votre nid de fourrures. Vous serez comme un roi dans son carrosse, tiré par ces chiens magnifiques que sont les huskies. Avez-vous remarqué le bleu de leurs yeux ?

— Je vous croyais ennemi de ces animaux qui concurrencent vos trains, avait rétorqué Charlster goguenard.

Opérasque n'avait pas menti. Il disposait de nombreux instruments et même de lunettes à infrarouge avec émetteur incorporé, qui lui permettaient de distinguer le chef de meute, un animal d'une force peu commune.

Chaque fois il rapportait le dialogue de ces entretiens à Louria qui en décortiquait chaque mot.

— Un angle au-delà de vingt-cinq degrés et les différents écarts des parois ? Comprenez-vous ce que cela signifie ?

Charlster avait fait signe que oui, posant son doigt sur ses lèvres. Tous les endroits où ils vivaient, dormaient, travaillaient étaient sûrement sur écoute. Ils ne pouvaient parler librement que dans très peu d'occasions.

Ils s'abstinrent d'autres commentaires. Charlster essaya de mettre en avant le travail de fourmi qu'il effectuait avec les documents du Vatican, mais Opérasque lui répondit d'un cœur léger que ça pouvait attendre.

— Je croyais que la réalisation d'une navette spatiale était la priorité des priorités.

— Nous en avons une autre pour le moment, fit le grand maître Aiguilleur désinvolte.

Le savant était si profondément enfoncé dans ces désagréables souvenirs qu'il oublia de crier « stop », mais le chef des Inuits le fit à sa place, à sa grande surprise.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ?

— C'est toi le chef, répondit l'Inuit indifférent.

Au début, il relevait chaque jour une dizaine de courbes aux angles serrés, mais au bout de huit cents kilomètres le Chenal devint plus rectiligne, avec de légers déports sur l'est ou l'ouest du méridien fictif qu'il suivait. L'épaisseur de la banquise allait en diminuant légèrement et Charlster émit l'hypothèse qu'en approchant de la Ceinture de Feu elle aurait perdu la moitié de son épaisseur, mais celle-ci dépasserait les vingt mètres environ. Il se demanda durant plusieurs jours s'il devait écrire cette éventualité, redoutant qu'Opérasque ne l'envoie vérifier entre les deux tropiques sa réalité. Il avait hâte de rentrer, de retrouver des nourritures moins primitives, de s'entretenir avec Louria, de continuer l'examen des archives du Vatican. Si Tharbin possédait une navette, même en partie inutilisable, pourquoi s'en cachait-il ? Pourquoi Opérasque se montrait-il aussi conciliant avec le Bonze ?

Enfin les deux mille kilomètres furent parcourus mais en trois semaines, l'évaluation d'Opérasque s'avérant fausse. En tout, cette mission lui prendrait six semaines au lieu du mois annoncé. L'Aiguilleur lui avait sciemment menti.

À cause du vent, ce retour fut épuisant pour les hommes et pour les chiens, et la moyenne tomba peu à peu jusqu'à soixante kilomètres par jour. Les Inuits durent forer des trous de pêche, mais sous la banquise le courant était trop rapide pour que les poissons s'attardent en dessous du trou. Ils demandèrent à Charlster son projecteur branché sur batteries. Le savant ne l'utilisait qu'à bon escient. Il fut tenté de refuser, mais le chef des Inuits lui expliqua que le poisson allait manquer pour les chiens. Déjà ils ne recevaient que les deux tiers de la ration habituelle et manquaient de tonus.

Il leur donna son projecteur. Les Esquimaux creusèrent un grand trou, disposèrent un filet en tenant compte du courant et allumèrent le projecteur. Une heure plus tard ils durent se cramponner pour remonter près d'une tonne de harengs bien gras. Les chiens, alertés par l'odeur, se ruèrent sur cette manne et se goinfrèrent en saccageant le filet. Malgré les coups de fouet qui les cinglaient violemment, ils refusaient de s'éloigner, montraient les dents. Leur robe claire se tachait de sang et du gras des harengs.

Repus, ils finirent par s'écarter mais refusèrent de reprendre le harnais pendant une demi-journée. Par la suite ils filèrent avec ardeur et atteignirent une moyenne de quatre-vingts kilomètres par jour, malgré le vent.

Tous les dix kilomètres les relevés continuaient et Charlster constatait que la banquise n'augmentait pas d'épaisseur. Il refit ses calculs avec les courbes et les distances entre parois, puis arriva à la conclusion que la banquise était en expansion, beaucoup plus vers l'ouest que vers l'est d'ailleurs.

Bientôt cette nuit totale perdit de sa noirceur, et Charlster eut l'impression d'être dans un tunnel dont il apercevait dans le lointain la sortie plus claire. Pour l'atteindre, il fallut encore près d'une semaine. Et quelques jours encore pour qu'il puisse s'installer dans le compartiment spécial du train qui l'attendait à Valdez Station. Dans quelques heures il retrouverait 87°7 et ses chères habitudes. Louria, bien entendu. Il redoutait qu'elle n'ait eu quelques graves ennuis avec Opérasque. Mais il n'en était rien. Prévenue, elle l'attendait sur le quai, se jeta à son cou et lui murmura :

— Mon satellite commence à se dévoiler depuis quelques jours. C'est fantastique.

CHAPITRE 8

Au lever du jour un des gardes signala une grande activité sur la jetée en bois, et Grathe braqua son télescope sur le groupe de Djougiens en train de pousser une sorte de traîneau sur les planches humides. Un traîneau chargé de gourdes en peau de rat. Ils le laissèrent, repartirent, revinrent avec un autre qu'ils alignèrent sur le précédent. À la relève Kurty ne sut que penser de cette activité.

— Attendent-ils un client intéressé par ce méthanol ou bien nous font-ils une offre, voire une offrande pour rétablir la paix entre nous ?

— Je ne m'y fierais pas, dit Grathe.

Vers midi, alors que tous restaient perplexes, un autre traîneau arriva et ils découvrirent qu'il était chargé de containers en plastique blanc. Des coulées sur les flancs de ces récipients firent dire à Liensun qu'il s'agissait d'huile, baleinium ou fuphoc.

— Rien que dans le chariot il y en a trois tonnes environ.

— Ils nous appâtent, murmura Kurty méfiant.

— Ils ne disposent d'aucune embarcation, même pas d'un kayak en peau pour approcher de la *Salamandre*.

Puis Ulkena parut et au cours d'un mimodrame naïf sembla expliquer que l'incident de la veille était oublié, et que lui et ses amis proposaient de la vodka et de l'huile en échange de la viande de mouton dont Kurty leur avait parlé.

— Je vais aux nouvelles, dit Liensun, mais avec un canot à rames.

— Je t'accompagne, ajouta Ann Suba.

Ceux restés sur la passerelle essayèrent de comprendre le dialogue entre Ulkena et Liensun. Le portable de Liensun ne transmettait qu'un brouhaha. Ce fut Ann Suba qui le prit pour leur communiquer les nouvelles.

— Non seulement ils veulent en échange le triple en poids des gourdes et de l'huile, mais ils exigent qu'une troupe de Djougiens, avec Ulkena à sa tête, soit transportée jusqu'à Magadangrad. Les gens de cette bourgade leur doivent la valeur de deux mille gourdes payables en farine de blé et de

— Seront-ils armés ? demanda Kurty. Dans ce cas, pas question. C'est quoi dans le traîneau, quel genre d'huile ?

— Baleinium, répondit Liensun à la place d'Ann. J'ai appris une chose, des baleines pénètrent dans la mer d'Okhotsk pour le plancton qui abonde du côté de l'île de Sakhaline. J'ai fait mine de ne pas croire qu'il s'agissait d'huile de baleine, et Ulkena s'est trahi en me disant que les habitants de Sakhaline les chassaient à l'explosif. Ils en ont si peur qu'ils ont disposé des mines sur leurs côtes et quand une baleine s'en approche, ils les font exploser. Les animaux sont complètement déchiquetés, les requins accourent et les gens ne récupèrent qu'une petite partie du lard. Mais parfois ils font sauter jusqu'à vingt baleines d'un coup et remplissent leurs fûts. Ils avaient essayé de nous cacher la présence de ces cétacés hier.

— Dis-leur que nous allons en discuter. Dès que tu seras à bord nous irons dans le Sud voir si les baleines s'y trouvent.

— Et si elles n'y sont pas, les tractations seront difficiles à reprendre.

— Je ne veux pas d'hommes armés à mon bord, répéta sèchement Kurty. Et je n'embarquerai pas ces gourdes pleines d'un alcool aussi dangereux pour la santé. Ces types-là sont constamment agressifs, prêts à se bagarrer avec n'importe qui. Ils sont peut-être ridicules avec leur façon de marcher au pas et en rang sus à l'ennemi, mais Grathe me disait hier au soir qu'il avait été drôlement impressionné, et ses hommes aussi. Même en tirant dans le tas on ne peut les abattre tous quand ils se présentent en formation aussi serrée.

Au bout d'un moment Liensun annonça que l'échange d'huile se ferait contre de la viande de mouton. À proportions égales.

— Ulkena embarquera seul à bord pour aller discuter avec ses débiteurs de Magadangrad. J'ai réussi à le convaincre.

— Comment débarquerons-nous trois tonnes de mouton, s'inquiéta Kurty, si je ne viens pas à quai ?

— Place-toi en parallèle à l'extrémité de la jetée, les voiles en panne, les gabiers dans les haubans et le reste des marins en armes. Mais il faut que j'en discute avec Ulkena.

Au bout d'une heure, les Djougiens poussèrent le traîneau de baleinium au bout du quai et le voilier manœuvra pour s'en approcher. Kurty surveillait sans relâche ces hommes en armes qui attendaient plus loin, du côté des traîneaux remplis de gourdes. Liensun arriva avec le chef de la bourgade.

— Ulkena va monter à bord avant tout échange de marchandises, comme otage, décréta Kurty.

Fleur qui dormait jusque-là arriva, se plaignant que les grincements des moufles et des vergues l'avaient réveillée.

— Vous n'allez pas embarquer ce sale bonhomme qui voulait me faire ingurgiter son poison ?

Liensun et Ann saisirent les amarres et l'erre du bateau se trouva brisée. La coupée arrivait à fleur de la jetée qui, à cet endroit, se surélevait. Mais elle oscillait beaucoup sous le poids du traîneau de baleinium. Jusqu'au bout tout le monde craignit qu'elle ne s'écroule. Ulkena embarqua, boudeur, et resta sur le pont avec une vingtaine de marins armés autour de lui. Les grutiers remontaient des cales les ballots de chair de mouton salée. Chacun pesait deux cent cinquante kilos. Le Djougien exigea qu'on en ouvre un pour juger de la qualité de cette viande. Il la mastiqua avec énergie, dit qu'elle était satisfaisante. Les trois tonnes allaient être débarquées mais Ann fit remarquer que, le temps de l'échange, les six tonnes d'huile et de viande risquaient de provoquer une catastrophe.

— Les planches sont vraiment pourries, dit-elle. Tout à l'heure j'ai failli passer à travers. Il faut d'abord embarquer les containers de baleinium.

Ulkena refusa puis demanda que les containers vides soient restitués. Commença le grutage de ces récipients qu'on transvasa à l'aide d'une manche dans les réservoirs des moteurs.

— On va peut-être avoir de l'eau chaude, ironisa Fleur maussade, et aussi de la nourriture cuite.

Le soir était avancé lorsque le baleinier prit la direction du nord-est pour rejoindre Magadangrad, la cité des litiges. D'abord hostile et refusant toutes les offres, Ulkena se décontracta quelque peu quand on le pria de s'asseoir dans le carré des officiers pour le repas du soir. Il fut émerveillé par la mise de table, le service, la qualité des mets. Kurty veillait à ce que ce côté de la vie quotidienne à bord du navire soit sans reproche. Le Djougien goûta à la bière faible en alcool, la trouva excellente, dit que, jadis, on en fabriquait dans la région mais que l'alcool de bois avait eu un tel succès que toute autre fabrication avait été abandonnée.

— Nous mangeons toujours pareil, de la viande de phoque, rarement de bœuf, du renne. Et nous espérons tant profiter de cette farine que les gens de Magadangrad nous doivent depuis si longtemps.

— Savez-vous que votre vodka n'est autre que du méthanol, un poison

violent pour la santé ? interrogea Liensun.

Au lieu de protester, Ulkena baissa la tête dans son assiette et resta silencieux. Au bout d'une minute il parla :

— Nous sommes plusieurs à le savoir, mais avez-vous vu ce que c'est que de vivre à Djougrad dans le dénuement ? Sans espoir d'amélioration de la vie. Cette vodka fabriquée avec ce bois qui abonde rend fou peu à peu. Si je ne bois pas avec les autres, je suis encore plus isolé, solitaire car je ne partage pas leur folie, je ne défile pas, je ne marche pas au pas, je ne montre pas combien je suis puissant. La détresse de ceux qui ne boivent pas est telle qu'ils finissent par fuir ou se suicider. Tout ce bois pourri est notre seule ressource.

— Qu'a fait Pavakov ? demanda Liensun, avec la crainte d'apprendre le pire.

— Il a disparu un jour sans qu'on sache s'il s'était jeté à la mer ou s'il était parti. Nous allons tous mourir. Cette année nous avons perdu le tiers de la population. Dans deux, trois ans il n'y aura plus personne à Djougrad.

— Mais vous vendez ce poison jusqu'à Anadyrgrad, m'avez-vous dit, c'est-à-dire à plus de deux mille kilomètres ?

Comme Ulkena allait répondre, un harponneur fit irruption dans le carré, bravant le règlement.

— Elles soufflent, droit devant, elles soufflent. Plus de dix. Énormes.

CHAPITRE 9

Depuis la Nouvelle-Sibérie le réseau était parfait, la banquise épaisse et le trafic intense entre Tiksigrad et l'île perdue au milieu des glaces, mais suffisamment riche et autonome pour offrir à ses habitants un niveau de vie agréable. Sakhagrad, que les Aiguilleurs et Tharbin seuls s'obstinaient à appeler Sakha Station, lui avait plu avec ses constructions en bois qui se mêlaient aux trains d'habitations plus anciens. Les gens de cette ville rompaient avec la tradition ferroviaire et sur les quais circulaient aussi bien des tramways que des attelages de chiens, et même de curieux engins appelés glisseurs, importés de la Tcherski Company. Leur rareté relevait de l'énergie utilisée, du gaz en containers de la même provenance. Le véhicule et le gaz revenaient trop cher pour les moins riches. Songe s'y intéressa, et durant son court séjour rendit visite au concessionnaire qui lui avoua que, pour l'instant, il perdait de l'argent, mais espérait augmenter ses ventes dans les années qui arrivaient. Elle lui demanda s'il n'avait pas d'ennuis avec les Aiguilleurs, omniprésents dans la Nouvelle-Sibérie. L'homme, métis de petite taille très sympathique, grimaça :

— Ils font pression sur le gouverneur qui n'est pas un Aiguilleur. Le chef de station limite la circulation des glisseurs à certains quais, mais depuis des siècles nous vivons dans une grande autonomie. Même le maréchal Sofi, dernier maître absolu du Conservatoire du Moratoire de la Sibérienne, ne parvint jamais à nous discipliner.

Le maréchal était mort depuis une dizaine d'années et Songe se demanda si Yeuse le savait. Celle-ci avait entretenu avec Sofi une liaison épisodique, et ce militaire qui avait perdu un bras dans l'interminable guerre contre la Transeuropéenne, l'avait toujours protégée.

— Nous avons surtout des difficultés avec les containers de gaz. En face, à Tiksigrad, ils valent trois fois moins cher mais ici le gouverneur est contraint par la Caste d'imposer une taxe énorme sur le gaz. Soi-disant pour ne pas nuire à nos propres énergies qui sont l'huile de phoque, le lignite et l'hydroélectricité installée sur des rivières sous-glaciaires, mais aussi sur l'une des branches sous banquise de la Lena. Mais ce n'est qu'un prétexte.

— En somme, dit-elle plus tard à son conducteur-guide, Veg Déjin, la ligne entre Olenekgrad et Sakhagrad est le principal obstacle à des échanges plus fréquents. Si elle était rendue viable les relations avec la Tcherski s'en trouveraient simplifiées.

— Il faudrait recourir à un type de construction interdite par les Aiguilleurs, répondit Veg. La faible profondeur de la mer des Laptev le permettrait. Des piliers en matériaux nouveaux ancrés dans le fond de l'eau et des ponts jetés sur de longues distances. Pour une fois il faudrait oublier la glace dans ce projet.

Tharbin oserait-il défier les Aiguilleurs en utilisant ce type de construction ? Depuis le début du réchauffement, quelque vingt-cinq ans auparavant, des industries nouvelles s'étaient timidement lancées dans l'utilisation du fer et de l'aluminium pour remplacer la glace défailante un peu partout.

— Ou bien, dit son guide qui pilotait la draisine sur la voie à grande vitesse, il faudrait utiliser les techniques de ce grand glaciologue que fut Lien Rag, lorsqu'il construisit ce fameux viaduc en travers de la banquise du Pacifique.

— Vous savez ça, vous ?

— Je vais vous dire mieux. Avec ma famille tchouktche nous sommes partis durant deux ans en direction du sud. Pour échapper aux Sibériens qui voulaient nous intégrer dans leur système et nous forcer à vivre dans une station ferroviaire. Nous sommes allés si loin que nous avons aperçu les immenses arches de ce viaduc. Et lorsque les détracteurs de ce Lien Rag affirment qu'il a échoué très loin du but, ils mentent. Cet ouvrage avait dépassé à l'époque le 110^e méridien est. Il n'était plus qu'à deux mille kilomètres de la Panaméricaine Sud. Ce Lien Rag est certainement mort depuis longtemps.

— Je... j'espère que non, fit Songe, qui se souvenait que Lien Rag utilisait des capillaires réfrigérants pour surgeler le viaduc et empêcher l'eau de mer tiède d'attaquer les piliers. De la même façon il avait construit des navires supertankers. Le viaduc traversait des zones aussi difficiles que cette ligne de chemin de fer entre la Compagnie du Consortium et la Nouvelle-Sibérie. Tharbin disposait-il d'ingénieurs capables de retrouver le secret de Lien Rag ?

Le contrôle de la police ferroviaire de la Caste fut méticuleux à l'écuse d'accès de Tiksigrad, et l'ordre de mission de Tharbin n'eut guère d'effet sur l'officier. Veg Déjin, qui pourtant fréquentait régulièrement cette capitale, fut soumis aux mêmes vérifications humiliantes. Songe dut remplir un questionnaire exigeant qu'elle précise les raisons de son voyage. Elle écrivit : « amélioration des échanges économiques ». Mais lorsqu'il lut cette réponse, l'officier exigea des précisions sur les personnes qu'elle rencontrerait au cours de son séjour. Pendant ce temps Veg avait été finalement libéré. Elle crut qu'elle ne le reverrait pas. Son rôle avec elle étant terminé, il devait rejoindre Olenekgrad. L'officier de police ne pouvait se résoudre à la laisser entrer dans

la station. Il parlait même de la refouler lorsqu'une draisine de la police de Tiksigrad arriva. Trois hommes en uniforme en descendirent et pénétrèrent dans le compartiment-bureau de la Caste. Celui qui paraissait être le chef demanda avec une grande politesse que Songe lui soit présentée.

— Nous attendons cette envoyée spéciale du président Tharbin avec beaucoup d'impatience. Les relations entre nos deux compagnies en sortiront apaisées et fructueuses.

Cachant mal sa rage, l'officier dut la remettre à ces policiers qui, une fois dans la draisine, éclatèrent de rire. Ils adoraient, lui dirent-ils, contrecarrer les initiatives des Aiguilleurs qui, ayant perdu beaucoup de leur influence dans cette compagnie, concentraient leur hargne sur cette écluse d'accès. La Caste savait qu'elle ne pourrait se maintenir encore longtemps dans ses fonctions de police, et devrait se replier sur son travail ferroviaire.

— Mais là encore ils cherchent à saboter notre économie. Des convois de marchandises qu'ils classent suspects sont retardés, ou acheminés dans des directions opposées. Surtout les transporteurs de gaz, de charbon et de machines.

— Les glisseurs ? fit Songe, se souvenant de ces véhicules vus à Sakhagrad.

— Justement, les glisseurs fabriqués dans les montagnes à Kolymagrad, par les usines Pavakov.

Elle n'attacha aucune attention à ce nom. Les policiers lui dirent qu'elle devait leur intervention à son guide Veg Déjin.

— Il est bien connu de nos services, expliqua seulement l'officier, sans qu'elle devine si c'était en bien ou en mal.

Plus tard elle pensa que Veg renseignait les Tcherskisiens. Elle le retrouva ravi devant le commissariat central. Une construction en bois et non un train administratif. Dans cette station également les principes ferroviaires stricts étaient battus en brèche.

Elle fut heureuse de remonter avec lui dans la draisine habituelle mais elle regardait avec envie tous ces glisseurs qui encombraient la circulation urbaine. D'ailleurs, à part les tramways, tout le monde paraissait utiliser ces véhicules. Il en existait de différents modèles. Certains atteignaient la taille d'un wagon de marchandises et Veg les désignait sous le nom de « camion ». Songe se souvint alors du projet de Liensun, lorsqu'il créa Lacustra City dans le Sud-Est asiatique. Il voulait édifier des lignes en planches sur pilotis et y faire circuler des véhicules hors des rails, dont des « camions » pour le

transport des marchandises.

— Mais comment ça marche ? demanda-t-elle. Faut-il nécessairement des ballasts en planches ?

— On appelle cela des routes. Elles sont en planches enduites d'un revêtement spécial très dur, mais qui s'use tout de même. Ces engins sont équipés différemment selon l'endroit. Ici en ville les réacteurs sont interdits, et l'on installe à l'avant un rouleau rugueux qui agrippe les quais en planches et permet de glisser. Sur les routes extérieures on avance grâce aux réacteurs plus ou moins puissants. Vous savez, avec un réservoir de cent kilos de gaz un véhicule quatre places parcourt presque deux mille kilomètres, si on ne dépasse pas le cinquante à l'heure. C'est la vitesse limite. Les usines Pavakov à Kolymagrad se sont laissé devancer par un autre constructeur de Iakoutskgrad qui fabrique des glisseurs mixtes, ville et route.

— J'ai autrefois entendu ce nom de Pavakov, dit-elle, sans me souvenir exactement de la personne qui le connaissait.

— Je vais passer de l'autre côté du delta de la Lena, fit Veg avec regret. Vous devriez louer un glisseur mixte qui vous fera gagner du temps si vous désirez visiter la Tcherski Company.

Il lui expliqua que pour traverser le fameux delta il existait une corporation de passeurs.

— La Lena fait souvent éclater la couche de glace sous laquelle elle coule. C'est selon les apports d'eau au sud. Le lac Baïkal connaît des crues fantastiques avec la fonte des glaces qui se poursuit, bien qu'avec moins de puissance, depuis vingt ans. La chaleur provoque une évaporation intense qui retombe en pluie ou en neige au hasard. Parfois, tout à côté de ce delta, juste avant que la Lena ne soit gelée en surface. Et c'est alors le bouleversement total du delta avec des icebergs géants, des sortes de geysers de cent mètres. La corporation des passeurs utilise des plates-formes lestées dotées de rails. Elles peuvent affronter une différence de niveau de quatre mètres. Au-delà le trafic cesse totalement. Inutile de vous dire que les échanges sont rares et d'un prix exorbitant. Votre projet de faire passer les convois par la Nouvelle-Sibérie, c'est-à-dire la Sakha Company serait la bonne solution. Les gens de Sakha seraient d'accord. La Caste ? Certainement pas.

Quelque peu désespérée, une fois seule elle visita exportateurs ou importateurs. Partout c'était le même refrain, le delta, le delta ! Tous les retards, les impayés, les invendus, n'avaient qu'un responsable, le delta de la Lena.

Chez un concessionnaire de la Pavakov et chez un second de l'Iakoutsk

Limited, elle se fit remettre toute la documentation possible. Elle espérait pouvoir la faire passer à l'insu des Aiguilleurs lorsqu'elle retournerait à Talmyr Station. Le directeur de la Iakoutsk Ltd lui posa carrément la question qui peut-être préoccupait tous les habitants de cette capitale active, et même de toute la compagnie.

— Que vont faire les Bonzes du Consortium ? On dit qu'ils veulent annexer notre compagnie et même s'emparer de toutes celles qui bordent la mer de Béring.

— Je ne suis qu'une envoyée du secteur économique.

— Oui, mais passée par Sakhagrad, comme si vous envisagiez de créer une ligne régulière pour éviter le delta.

— Je ne suis pas dans le secret de ce que fera le président Tharbin.

— Si vous en avez l'occasion, précisa ce concessionnaire avec un sourire aimable, dites-lui que nous ne nous laisserons pas faire. Nous sommes en pleine croissance économique depuis deux ans et nous ne pouvons accepter l'idée qu'on nous traite en colonie. Nous savons que les Aiguilleurs verraient d'un bon œil que Tharbin étende sa concession jusqu'au Pacifique. Il reste fidèle à la société ferroviaire. Un des derniers certainement. Nous, nous gardons le train pour les grandes lignes, les communications, pas pour soumettre la compagnie à un ordre moral étroit, à une politique désastreuse.

— Mais, fit-elle, s'efforçant de rester souriante malgré son agacement, faites vos commissions vous-même. Vous avez ici un représentant de la Caste, allez donc lui présenter vos sentiments irrévocables.

— C'est ce que nous ferons prochainement, quand ils accepteront de se limiter à leur travail ferroviaire. Ils rentreront dans le rang comme ceux de la Manutention et de la Traction.

Mais elle était en quelque sorte prévenue qu'en poursuivant son voyage vers l'est, elle serait soumise à une surveillance discrète mais efficace.

— J'ai entendu prononcer ce nom de Pavakov, dit-elle pour faire diversion, mais je ne sais par qui ni où. Croyez-vous que quelqu'un comme moi pourrait encore, après avoir admiré vos véhicules, trouver quelque charme nostalgique aux lococars et aux draisines ?

— Importez vos machines et peut-être nous montrerons-nous moins méfiants à l'égard de votre Consortium. Mais je vous mets au défi d'en prendre une et de la faire transporter à Talmyrgrad. Oh, pardon, Talmyr Station, hélas !

— Nous n'avons pas vos fameuses routes en planches enduites, répliqua-t-elle.

— Écoutez, je vous prête un de ces modèles si pendant un an vous l'exposez en plein centre-ville de Talmyrgrad.

Songe se contenta de sourire, dit qu'elle envisageait de visiter l'une et l'autre usines fabriquant ces véhicules originaux, qu'elle réfléchirait à sa proposition.

— Nous disposons des meilleures routes, dit-il. Mais les usines de la Iakoutsk Limited sont plus récentes, excessivement modernes. Chez Pavakov on en est encore au stade post-artisanal, sans oser franchement passer à un autre niveau de production.

Oui, mais la plupart des gens qu'elle croisa lui dirent que les Pavakov de route pouvaient affronter n'importe quelle distance sans tomber en panne. Et c'est justement ce Pavakov qu'elle désirait rencontrer à cause d'un souvenir confus.

CHAPITRE 10

Retenant son souffle, la présidente de la Patagonie occidentale, Yeuse Semper, parcourut le rapport que Reiner venait de lui apporter. Les chiffres positifs étaient entourés de noir, les négatifs de rouge, mais dans l'ensemble le ravitaillement de la population s'améliorait et l'on pouvait tabler sur une ration journalière de quatorze cents calories. C'était encore très insuffisant, mais deux ans auparavant cette même ration n'atteignait pas les huit cents calories et avec le flux des réfugiés elle avait encore diminué.

C'était le jour du conseil restreint avec Reiner d'une part et Benfield de l'autre. Ce dernier paraissait impatient de prendre la parole mais c'était toujours la même chose, et le plus souvent il n'avait rien de très important à annoncer. Les opérations militaires se bornaient en réalité à peu de chose. La surveillance des agitateurs, des Néos, des réfugiés, de la frontière avec la Patagonie orientale ne pouvait apporter à ce va-t-en-guerre de grandes satisfactions. Mais même s'il vieillissait, Yeuse préférait le garder comme chef d'état-major.

— Le fuego, notre monnaie, commence d'être apprécié, continuait Reiner, et nous pouvons désormais modifier sa cote. Nous l'avons alignée sur l'équation d'un fuego égale la centième partie du salaire journalier moyen, autrement dit l'équivalent de dix-huit cents calories. Nous pouvons dire aujourd'hui que quatre-vingt-huit fuegos paieraient ce même salaire.

— La vie devient moins chère, remarqua Yeuse. Le *Rewa* est notre principal atout avec des tankers récents faisant la navette avec la mer de Weddell. Le général Benfield a bien voulu nous aider, avec l'envoi d'un contingent de soldats qui veillent sur la sécurité des chasseurs.

— Nos amis côtiers...

— Bel euphémisme pour désigner les braconniers montés sur des radeaux fragiles, se moqua Yeuse.

— Je préfère m'exprimer ainsi, nos amis fournissent de plus en plus d'huile et de viande.

— Qu'en est-il des Roux ? demanda-t-elle à Benfield.

— Je les ai survolés deux fois cette semaine et leurs tribus de banquise sont en apparence très calmes. Je n'ai pas l'impression que nous décimions

l'immense troupeau qui va de la mer de Weddell à celle de Lazarev. Il faudra même déplacer la chasse vers ce coin-là où les Roux sont inexistants. Je dois signaler la présence de nombreuses embarcations moyennes qui chassent au coup par coup dans tout le secteur. Depuis les airs je peux vous assurer que leurs équipages se comportent comme des salopards. Des cadavres d'éléphants de mer sont abandonnés sans avoir été dépecés ni transformés en huile. La colère des Roux, si elle éclate, s'en trouvera justifiée. Dans un domaine différent je dois vous dire, Présidente, que...

— Quand ce sera votre tour. Reiner n'a pas terminé et la situation économique conditionne tout le reste, y compris les quelques émeutes çà et là.

— Je serai bref. Nous avons des relations avec des îliens éparpillés dans tout l'hémisphère Sud. Certains peuvent nous fournir les matériaux pour la construction d'un second phoquier. Mais je pense que nous pourrions récupérer une épave de l'ancienne Guilde des Harponneurs et la remorquer jusqu'ici. Il faudra la rendre insubmersible, mais ensuite les chantiers navals pourraient la réhabiliter en quelques mois à moindres frais.

— C'est tout ?

Reiner inclina la tête. Yeuse se tourna vers Benfield qui sortit une liasse de dépêches militaires de sa sacoche. Il demanda à Yeuse si elle voulait les lire ou s'il le faisait.

— Allez-y, général.

— Quatre mille trois cent cinquante-deux disparus dans les Altiplanos de la région du lac de Nahuel Huapi. Connaissant votre méfiance pour les renseignements militaires, j'ai prié le senor Lavarillez, le directeur de la distribution électrique, de me confirmer ou de m'informer ce chiffre. Il dit qu'il est même en dessous de ses propres enquêtes. Regardez, ceci est son message parvenu par railphone.

Consternée Yeuse eut ces chiffres sous les yeux.

— Les paysans refusent de rester dans les Altiplanos, descendent vers les plaines et provoquent des incidents graves. Plus personne ne veut habiter dans les hauteurs. Ils disent que les gens sont enlevés par des démons pour travailler dans des souterrains de la montagne.

— Ça recommence, murmura Yeuse.

— Dites que ça n'a jamais cessé et que jamais vous n'auriez dû abandonner les grandes hauteurs de cette région. Vous savez très bien que nous n'avons pas éradiqué le mal qui ronge cette zone. Lavarillez le premier prévoit un grand exode vers le Sud, c'est-à-dire vers Punta Arenas. Les gens

de là-haut savent désormais qu'on vit mieux par ici et que la ration alimentaire augmente sans cesse. Vous allez devoir affronter une nouvelle vague de réfugiés. Il faut en finir avec ces gens qui vous narguent.

— La Caste des Aiguilleurs, dit-elle accablée. On n'en finira jamais avec elle.

— Ils ont besoin de main-d'œuvre, même s'ils disposent de machines puissantes. Ils creusent dans la cordillère en direction du nord, et espèrent ainsi franchir la Ceinture de Feu. Il semble que ce Chenal Noir dont on parle ne serait pas l'endroit idéal pour passer de l'autre côté des tropiques.

— Pouvez-vous aller sur place, général Benfield ? Alors faites-le sans tarder.

CHAPITRE 11

Seule l'extrémité nord de la mer d'Okhotsk, une poche de cinq mille kilomètres carrés, était recouverte de glace. Magadangrad était libre d'accès. En s'approchant, les différences entre ce port et Djougrad sautaient aux yeux. Ce n'était pas une simple jetée en bois pourrie qui protégeait le port mais une digue en gros blocs de rocher. La passe franchie, s'offraient une demi-douzaine de quais parallèles. Seulement une dizaine de bateaux de petit tonnage y étaient amarrés et la *Salamandre* fit sensation auprès des marins et des dockers traînant dans le coin. De hautes maisons de bois décorées tenaient le premier front de la ville qui s'étagait ensuite jusqu'au sommet d'une colline. Dans sa lunette d'approche Kurty aperçut un long tramway de six wagons, et sur la gauche une gare. Si dans le temps cette agglomération avait été protégée par une verrière ou une coupole, il n'en restait que des membrures éparses en train de rouiller à l'air libre, seul défaut à cette apparence d'ordre et de propreté. Deux hommes en uniforme approchèrent et firent signe d'envoyer les amarres. Le baleinier se retrouva le long d'un quai en matériau composite, désert. Les deux fonctionnaires représentaient tout à la fois le service de santé, la douane et la police, mais se montraient très aimables. Jusqu'à l'apparition d'Ulkena.

— Pourquoi ce Djougien est-il à votre bord ? demanda le plus âgé, mécontent. C'est un ivrogne de la pire espèce qui vend un alcool frelaté. Plusieurs personnes sont mortes dans cette station et d'autres, devenues folles, encombrant les lits de notre seul hôpital. Les Djougiens sont la lie, le rebut de toute la côte Est sibérienne. Ils croupissent dans leur fainéantise et leur ivresse. Nous n'en voulons pas ici.

Ulkena se mit à crier que des gens de Magadangrad l'avaient volé, que ses acheteurs de gourdes en peau de rat s'appelaient Rakan et qu'ils lui devaient dix tonnes de farine de différentes variétés.

— Les Rakan ? Le père et le fils sont morts et une partie de la famille est hospitalisée pour avoir bu votre saloperie de méthanol. Entre-temps, ils avaient vendu toutes ces gourdes puantes et pour nous c'est une catastrophe. Nous avons essayé de retrouver les acheteurs extérieurs à la ville, mais certains sont repartis dans les Djougdjour.

C'étaient les montagnes séparant Djougrad de Magadangrad. Le pays de Djoug, qui s'étendait jadis sur mille kilomètres de côtes, avait été amputé de la sinistre Djougrad et de ses environs proches. On ne voulait avoir aucun

contact avec ces ivrognes qui finissaient par mourir de leur distillation du bois.

— Mais la route en planches qui conduisait vers les monts Tcherski ? s'inquiéta Liensun.

— Celle au nord de Djougrad est coupée au bout d'une dizaine de kilomètres et désormais c'est d'ici, Magadangrad, que nous pouvons aller en Tcherski Company. Nos relations...

Découvrant la stupeur sur les visages de ses interlocuteurs il se retourna, ne vit qu'un gros véhicule de livraison qui venait de s'arrêter sur le carré du port. Il ne comprit pas tout de suite combien ce spectacle était insolite pour ces nouveaux venus. Liensun le premier l'identifia.

— Un glisseur ? Quand je suis venu ici, voici dix-huit ans, ils n'atteignaient pas ce volume, et n'étaient que des sortes de traîneaux sans carrosserie avec d'énormes hélices de propulsion.

— C'est un « camion » de mareyeur qui vient charger le poisson de la nuit. Il va le livrer jusqu'en Tcherski Cie.

Il prononçait Tcherskicie en un seul mot. Ulkena essayait de s'éclipser mais le policier le retint par le bras.

— Tant que vous êtes sur ce bateau je ne peux vous arrêter, mais si vous descendez à terre vous serez conduit en prison sous l'accusation d'empoisonnement volontaire.

— Je ne savais pas que ma vodka pouvait rendre malade, gémit Ulkena.

Il était vraiment culotté, après ses confidences dans le carré des officiers, de se prétendre innocent.

— Hé, intervint Kurty, je n'ai pas envie de garder cet homme à bord. Nous l'avons transporté jusqu'ici en échange d'huile de phoque, mais il était convenu qu'il débarquerait et rejoindrait Djougrad par ses propres moyens. Nous devons poursuivre notre voyage. Mais s'il refuse de descendre, je devrai m'incliner.

Une suite de trois glisseurs de taille moyenne s'immobilisait derrière le camion de poisson, et en descendaient des personnages revêtus de longues pelisses de fourrure. L'un d'eux était tout de blanc habillé.

— De l'hermine ou de la zibeline, chuchota Ann Suba émerveillée. Il ne fait pas un froid pour pareil vêtement.

Elle était la seule à pouvoir identifier ces peaux superbes.

— Voici le doktor Zouriev, dit le policier avec respect. Notre Mayor vous fait un grand honneur, mais depuis que nous sommes libérés des glaces votre voilier est le plus grand navire jamais reçu chez nous.

— Juste un mot avant qu'ils ne montent à bord, dit Liensun précipitamment. Avez-vous entendu parler d'un ingénieur Pavakov ? Je crois qu'il est à l'origine de ces glisseurs aujourd'hui si nombreux chez vous.

— Mais, répondit le policier surpris, la plupart de ces véhicules sont des Pavakov, sauf le camion qui lui a été fabriqué par la Iakoutsk Limited.

Il se précipita pour s'incliner devant le porteur de zibeline. Le policier l'appelait voyageur Mayor, c'était donc le patron de Magadangrad et non celui de la Compagnie Djougdjour.

Ulkena s'était éclipsé et les deux policiers haussaient les épaules. Peut-être préféraient-ils que cet homme ne débarque pas, les obligeant à l'arrêter.

Durant deux heures le Mayor visita le baleinier, visiblement passionné par le navire. Dans les temps préglaciaires, Magadangrad avait eu des chantiers navals très importants et lui, Zouriev, souhaitait que l'on reprenne ce type d'activité maintenant que la mer d'Okhotsk était libre de glace la moitié de l'année. La banquise au nord descendait durant l'hiver jusqu'à Magadangrad qui restait accessible malgré tout. Durant le séjour du Mayor à bord Liensun trépirnait, désirant en apprendre plus sur Pavakov.

Kurty offrit ensuite de la véritable vodka de grains dans le carré des officiers et c'est là que les relations s'envenimèrent. Le doktor Zouriev demanda que ce criminel d'Ulkena soit livré à sa police. L'opinion publique réclamait les responsables de ces morts et de ces pauvres gens rendus fous par l'absorption de l'alcool de bois.

— Ulkena est sous ma protection, répondit Kurty, qui s'était visiblement raidi devant une telle exigence. La tradition maritime, vieille de plusieurs millénaires, veut qu'un commandant de bateau agisse ainsi pour toute personne se trouvant à son bord. Je suis désolé, voyageur Mayor, mais si Ulkena refuse de se constituer prisonnier, je ne peux vous le remettre.

Le Mayor qui, jusque-là, paraissait quelque peu entravé, figé dans cette pelisse épaisse, eut un geste inouï. Il fracassa son verre sur le rebord de la table et cria que jamais on ne lui avait fait pareil affront. Tous comprirent que sa colère était l'aboutissement d'une série de confrontations avec les habitants de cette cité, qui réclamaient que justice soit rendue sur l'empoisonnement à la fausse vodka. Zouriev risquait d'être destitué par le pouvoir central.

— Il n'y a plus de tradition maritime, s'énervait le Mayor, et vous n'avez pas le droit de protéger un criminel. Donnez-le-nous et vous resterez les bienvenus chez nous. Nous vous faciliterons au mieux votre séjour.

— Nous vous remercions, Mayor, et sommes navrés, mais permettez-moi de demander à cet Ulkena quel est son sentiment là-dessus.

Grathe sortit pour chercher le Djougien mais revint bredouille. Tout l'équipage fouillait le baleinier de la cale au pont. Le Mayor, fou furieux, fit signe à son entourage et quitta le bord de méchante humeur. Peu après plusieurs chaloupes à vapeur se dirigèrent vers la passe et s'y ancrèrent.

— Nous voici bloqués à cause de ce voyou, rageait Liensun.

— J'approuve Kurty, dit Ann Suba sèchement. C'est une décision pleine de courage et de dignité. Ce qui te fait bouillir c'est de ne pouvoir partir à la recherche de ton ingénieur Pavakov. Je ne comprends pas ton obstination à le retrouver, et je me demande ce que ça cache. Tu n'agis jamais sans intention bien précise.

Fleur déclara que la position de Kurty était magnifique, et lorsque le commandant les rejoignit plus tard dans le carré, elle attendit qu'il soit assis pour se lever, s'approcher. Il tourna la tête vers elle et elle l'embrassa sur la bouche. Ce ne fut pas un simple frôlement de ses lèvres. Tous surent qu'elle forçait celles du commandant de sa langue. Lorsqu'elle rejoignit son siège, ils évitèrent de remarquer la rougeur du visage d'ordinaire assez mat de leur ami.

Ce fut d'abord une rumeur puis des cris hostiles, des huées, et Grathe vint leur dire qu'une foule assez importante venait d'envahir le port et manifestait contre eux.

— Des soldats bizarrement accoutrés interdisent pour l'instant l'accès de notre quai.

Ce bizarre accoutrement consistait en tuniques d'épaisse peau de phoque, descendant aux genoux, et en énormes casques de cuir également renforcés de bourrelets qui cernaient les yeux et la bouche. De loin, les visages de ces hommes s'apparentaient à des têtes de mort. Si l'effet escompté était d'effrayer l'ennemi, la foule avait l'air de s'en moquer et essayait de pousser ces soldats dans les bassins. Soudain plusieurs « camions » glisseurs descendirent de la haute ville, et des jets d'eau puissants fauchèrent les derniers rangs des manifestants qui étaient réellement abattus par la force de cette eau sous grande pression. La foule préféra renoncer à sa manifestation et s'éparpilla.

— Le Mayor nous a envoyé un premier avertissement, dit Ann Suba. Il y

en aura d'autres. Et les chaloupes à vapeur bloquent toujours la passe.

Ulkena restait introuvable mais tous étaient persuadés qu'il se cachait dans le bateau, espérant que celui-ci reprendrait le large et qu'il pourrait alors réapparaître.

— Nous ne pouvons forcer ce barrage de chaloupes, dit Kurty, mais elles devront s'écarter pour laisser sortir les pêcheurs et nous pourrons en profiter. Nous n'avons rien à attendre de cet endroit. Nous pouvons chasser ces cachalots aperçus lors de notre traversée depuis Djougrad.

— Moi, j'ai à faire ! protesta Liensun. Il faut que je débarque. Je ne peux exposer la raison de cet entêtement que me reproche Ann Suba, mais je ne resterai pas à bord avec vous pour aller chasser le cachalot. Vous oubliez que nous sommes coincés en hémisphère Nord. Vous n'avez pas l'air de vous en soucier vraiment, comme si ce voyage était une croisière d'agrément. Moi, je ne veux pas rester prisonnier de cet hémisphère Nord, pas plus que du Sud.

— Et ton Pavakov te donnera la clé du retour au Sud ? se moqua Ann Suba.

CHAPITRE 12

Il n'en avait pas dormi de la nuit, mais lorsqu'il prit la parole devant l'assemblée des élus de l'archipel des Kerguelen, Lien Rag le fit d'une voix ferme, sans paraître entretenir d'arrière-pensées, regrets ou craintes.

— Je vous propose de voter en faveur de l'autorisation de chasse aux baleines Solinas. Je vous demande de veiller à ce que ces animaux ne soient pas massacrés n'importe comment, ni en quantité dépassant nos besoins. Nous avons établi le tonnage nécessaire pour assumer nos responsabilités diverses : fourniture d'huile pour une production électrique normale, fourniture en viande et en produits annexes pour l'industrie et l'agriculture. Je vous demande de voter en même temps la création d'une police maritime qui sera chargée de veiller à la stricte observation de ces règlements. Et cela dans un rayon de mille kilomètres qui aura pour centre cette cité de Cooktown.

Un député nommé Sarayan s'activait de son crayon sur un carnet et parut stupéfié par le résultat qu'il avait sous les yeux.

— Président, mille kilomètres de rayon c'est une superficie de trois millions cent quarante et un mille six cents kilomètres carrés à surveiller. Ne trouvez-vous pas que c'est beaucoup ? Combien de chaloupes, combien d'hommes songez-vous engager sur cette énorme superficie ?

— Nous le ferons progressivement. En espérant que la chasse aux Solinas nous hisse à un niveau de vie acceptable. Nous ne manquerons pas d'attirer des immigrants et peut-être aussi des propriétaires d'embarcations. Nous disposerons d'ici quelques années de possibilités humaines et matérielles plus élevées. Mais je vous accorde que jusque-là une surveillance totale restera une utopie.

Lorsque l'assemblée eut voté à l'unanimité la résolution, il ne rentra pas chez lui. Il aurait voulu trouver auprès de Jael un réconfort, suite à cette décision qui lui avait coûté des nuits blanches, mais celle-ci n'était intéressée que par le sort de Fleur. Elle en voulait à Lien Rag de ne pas l'avoir ramenée de force lorsqu'il était allé à la rencontre de la *Salamandre*, en plein Chenal Noir. Elle lui reprochait également de ne pas se soucier de sa fille, de ne penser qu'à la politique. Et la seule fois où il avait parlé des Solinas, elle lui avait crié qu'elle s'en foutait totalement, de ces baleines et des Hommes-Jonas.

Il ne rentra pas chez lui, retrouva son cousin Lienty Ragus dans le bureau à côté du sien. C'était Gus qui avait établi strictement le nombre de baleines que les chasseurs de l'archipel pourraient harponner. Chaque prise serait évaluée en poids, avant le dépeçage et non après, en fonction du rendement en baleinimum.

— Nous avons une petite réserve de fuphoc depuis que nous en avons acheté cent tonnes à ce bateau, le *Staple*. Curieuse appellation, non ? Autrement dit, le crampon. Y a-t-il une signification à chercher ?

— Cent tonnes de fuphoc bienvenues, dit Lien Rag, le visage las, le regard perdu.

Gus comprit que la décision était prise par les élus et que la chasse commencerait sous peu, sûrement dans une certaine pagaille au début, avant qu'une véritable police ne mette le holà à tous les abus. Il n'avait jamais participé à l'aventure des Hommes-Jonas, alors que Lien en avait fait des amis dévoués. Souvent ils l'avaient tiré d'embarras, lui permettant de rejoindre à bord de leurs Solinas des destinations difficiles à atteindre.

— Il y aura quand même quelques semaines difficiles, même si Farnelle et Danglov livrent leur propre chasse. Ils nous apporteront des précisions sur les ravages du phoquier de Yeuse et ces navettes de tankers mises en place par Reiner. Le *Rewa* reste désormais stationnaire quatre mois, et son équipage n'a plus qu'une fonction, le dépeçage et la fonte du lard. Crois-tu que les véritables marins s'en contenteront longtemps ?

— Ils doivent toucher de fortes soldes et des primes. Tu sais, je ferai comme elle, j'assisterai au premier harponnage d'une Solina. Je ne veux pas me dérober sous prétexte que ce spectacle me fendra le cœur.

— Laisse-moi y aller, dit Gus, si c'est trop dur pour toi.

Lien Rag alla chercher un cigare dans son propre bureau. Ils venaient de Transeuropéenne, et avaient perdu de leur saveur à cause de leur ancienneté, mais gardaient un pouvoir euphorisant. Ils étaient très appréciés jadis dans cette compagnie où les habitants avaient bien besoin de cette drogue douce pour supporter les difficultés de leur quotidien.

— Jusqu'au bout, et encore cette nuit, j'ai attendu le retour des Hommes-Jonas. Dès mon lever, j'ai regardé la mer dans l'espoir de découvrir une de leurs baleines avec ce drôle d'alvéole transparent greffé sur le crâne.

Il ne rentra chez lui que le soir et Jael lui dit qu'elle avait appris sa décision. Elle le fit avec une froideur qui annonçait une crise plus violente. Il ne comprit pas tout de suite ce qu'elle avait attendu de lui. Lorsqu'il le sut, il

répondit qu'effectivement c'était une excellente idée, mais qu'il avait vainement attendu que ses amis Jonas se manifestent.

— Tu aurais dû les chercher.

— Mais j'ignore où ils se trouvent. Peut-être ont-ils choisi le Nord.

— Eux auraient pu embarquer Fleur, traverser la Ceinture de Feu en plongée profonde et venir nous la remettre. Si tu étais allé à Euphosia, l'île du professeur Leyris, peut-être aurais-tu obtenu des nouvelles des Hommes-Jonas. Là-bas, le professeur cultive du plancton pour les Solinas. Il sait sûrement où sont tes amis.

— J'ai communiqué avec lui par radio. Leyris n'a plus jamais revu une Solina habitée par les Jonas. Jamais.

— Il fallait lui demander de te prévenir si jamais...

Puis elle éclata en sanglots et lorsqu'il voulut la serrer dans ses bras elle le repoussa. Elle le détestait vraiment. Elle se moquait bien des compagnons de Fleur, de Liensun, son fils à lui, d'Ann Suba, de Kurty et de Grathe. Seule sa fille l'obsédait. Alors que lui était certain que Fleur se débrouillerait pour se sortir des pires situations. Comme lui, comme Liensun et avant eux Jdrien, elle possédait la solide conviction qu'elle survivrait à n'importe quel cataclysme.

Parfois il essayait de vider son esprit, espérant que Liensun le rejoindrait par télépathie. Plus jeune, son fils avait des possibilités inouïes dans ce domaine, tout comme Jdrien. Ils étaient capables d'agir sur les choses, bloquer un aiguillage ou un système électronique, et sur les êtres. Ils pouvaient paralyser un adversaire, le transformer en un tétraplégique en quelques instants. Mais jamais Jdrien n'avait abusé de ses dons. Liensun si. Jusqu'à ce qu'il délaisse ce privilège. Un don déposé dans les gènes des Ragus avec une molécule d'éveil. C'était Lien Rag qui avait eu conscience que le monde qui l'environnait était truqué. Ses fils, eux, avaient eu d'autres révélations. Il n'avait jamais osé demander à Fleur s'il lui était arrivé d'éprouver le curieux sentiment de disposer d'un certain pouvoir.

Les jours suivants, Gus et lui travaillèrent très tard chaque soir, pour établir dans le détail les articles d'un règlement strict sur la chasse aux Solinas. Chaque bateau devrait avoir à son bord un évaluateur de prise, un marin capable de dire que telle bête faisait plus ou moins de cent tonnes. Les seules qui seraient harponnées devraient dépasser ce poids. Chaque bateau armé pour cette chasse ne ramènerait pas plus d'une baleine par semaine. Le dépeçage et la fonte du lard auraient lieu à terre, dans une baie particulière des Kerguelen, à l'est. Les débuts seraient artisanaux, le temps qu'on construise une véritable

usine avec un plan incliné pour hisser les cétacés à l'intérieur.

— Le problème viendra des requins qui envahiront nos côtes dès que la première Solina perdra son sang. Et pour l'instant, il n'y a aucun moyen de les éloigner. Il faudra les abattre à la carabine, mais le résultat est toujours assez médiocre.

Gus étudiait l'application d'une idée sur la capture des baleines, avec un piège se refermant sur elles et les bloquant dans une baie, à l'aide d'énormes filets en mailles grosses comme un bras. On pouvait trouver l'acier nécessaire mais pas le système de relevage.

Un jour il demanda à Lien Rag si les Simone comptaient revenir livrer du fuphoc ou du baleinium comme ils l'avaient fait précédemment.

— Pas avant quelques mois.

— Je croyais qu'ils ne chassaient pas les phoques et les baleines, disposant d'une abondante énergie nucléaire.

Lien Rag avait caché à tout le monde que les Simone puisaient dans d'anciennes réserves de la Guilde des Harponneurs dont ils gardaient l'emplacement secret.

— Je te demande ça pour savoir si les Simone vendent ces huiles à d'autres trafiquants ?

— Je ne pense pas qu'ils aient besoin de faire du commerce avec ces huiles.

— Parce que les laboratoires qui analysent le grade de fluidité de ces huiles me signalent que dans les deux livraisons, celle de la *Chimère* et celle du *Staple*, on retrouve le même produit antigel. Un produit très rare, paraît-il, et qui n'existe certainement plus depuis le réchauffement. Nos différents moteurs peuvent supporter les températures relatives que nous connaissons depuis, sans additifs dans le carburant.

Le même antigel ? Lien Rag éprouva un choc.

Jamais les Simone n'auraient commercé avec ces huiles. Ils avaient dépanné le dirigeable du Vatican et aussi la *Salamandre*, en avaient livré gratuitement aux Kerguelen, mais jamais ils n'en vendraient. Leurs réserves secrètes avaient-elles été découvertes ? Il lui fallait rencontrer Tom-Tom et l'assurer que la fuite ne venait pas de lui.

CHAPITRE 13

— Shade ne tourne pas sur lui-même, commença Louria Finister, ce qui fit hausser les épaules de Charlster. Oui, je sais, nous en avons vaguement la certitude, mais je peux le prouver à la suite d'une série de clichés pris durant votre longue absence.

Depuis son retour, le vieux savant ne parvenait pas à se réhabituer à la vie routinière de l'observatoire de 87°7. Il ronchonnait sans cesse, regrettait tout ce temps perdu à mesurer la banquise du Chenal Noir, en ressentait une amertume d'humiliation plus forte qu'au départ. Opérasque lui avait retiré ses recherches de grande importance pour lui confier une mission stupide. Lorsqu'il avait remis ses notes au grand maître Aiguilleur, ce dernier avait paru satisfait. Charlster ne voyait pas en quoi et d'ailleurs s'en fichait complètement. Maintenant c'était cette fille qui avait effectué de gros progrès dans l'identification de ce satellite artificiel, de cette ombre comme elle l'appelait. Shade le bien nommé, s'il en croyait les fameux clichés. Une nébuleuse à proximité de la Terre en quelque sorte. Bien sûr que Shade ne tournait pas sur lui-même, mais accompagnait Altaï dans son orbite autour de la Terre.

Le connaissant fort bien, Louria suivait sur le visage fané les successions de pensées moroses, voire méprisantes que ses affirmations provoquaient. Mais elle restait sereine, réservant le plus extraordinaire pour la suite.

— Vous avez l'air fatigué, fit-elle compatissante.

— On le serait à moins. Quatre mille kilomètres dans un traîneau qui me secouait comme un paquet de linge sale, des journées interminables dans cette nuit totale. Un arrêt tous les dix kilomètres, aussi bien à l'aller qu'au retour. Quatre cents arrêts. Vous rendez-vous compte ? Quatre cents. Une heure chaque fois. Lorsque j'ai reproché à Opérasque de m'avoir menti sur la durée de l'expédition en m'annonçant un mois, et qu'en fait je suis resté sept semaines à me les geler, à me faire bousculer, à risquer à tout moment la morsure d'un de ces chiens sauvages, j'ai failli lui sauter à la gorge. Je n'oublierai jamais son hypocrisie. Et pour finir vous me parlez d'un objet non identifié avec à l'appui des flous, une succession de flous.

C'est alors qu'elle lui présenta des diagrammes différents. Il leur jeta un regard dédaigneux, mais un mot accrocha son œil, infrarouge. Il saisit le rhodoid, souleva ses lunettes pour mieux suivre le processus enregistré.

— Je n'ai aucun mérite quant à l'apparence nouvelle de Shade. Le diagramme est de moi mais j'ai utilisé des données obtenues par des confrères, et auxquelles ils n'ont pas prêté attention, tant elles étaient infimes.

Il fit glisser les transparents pour suivre le détail des observations suivantes. Louria lui expliqua qu'à la suite de cette découverte elle avait passé des nuits à essayer de percer le mystère de ces infrarouges. Les appareils électroniques réussissaient, au-delà des brumes glacées qui s'étendaient le plus souvent sur le pôle, à étudier les amas de poussières lunaires. C'est par l'écho, le reflet d'un laser frappant Altaï et Shade qu'elle avait obtenu d'autres clichés. Pour un profane ils ne représentaient rien, mais pour eux c'était l'évaluation du rayonnement infrarouge, grâce à un épiscopes adapté par Louria aux télescopes optiques et électroniques. Pour les radiotélescopes et les radio-interféromètres elle tâtonnait encore.

— Voici l'imagerie thermique que j'ai commencé d'établir, murmura-t-elle avec réticence, comme si elle redoutait une rebuffade de Charlster.

Ce dernier pouvait être jaloux de ses prérogatives, jaloux des réussites d'un autre savant, de mauvaise foi, mais venait toujours le moment où sa passion de chercheur l'emportait sur tous les sentiments mesquins, humains en quelque sorte, qu'il pouvait exhaler comme une méchante humeur.

— Ce n'est qu'un début car je dois trouver des réflecteurs avec les amas de poussières ou de cendres lunaires. Il y a les deux et les cendres sont beaucoup plus mates, absorbent les reflets.

Elle ne se rendit pas compte tout de suite de l'émotion profonde de son vieil ami en train d'examiner son imagerie thermique. Son doigt tremblait en esquissant une courbe invisible qui pouvait prolonger l'espèce de croissant incomplet qu'il avait sous les yeux.

— C'est une reconstitution approximative, jugea-t-elle bon de dire pour se justifier.

— Dumb-Bell, murmura Charlster. À nouveau Dumb-Bell, comme l'autre fois aux Échafaudages.

Cette fois Louria cessa de regarder son travail pour détailler le visage de Charlster, ses mains agitées d'un léger tremblement.

— Vous voulez qu'on arrête, vous vous sentez mal ?

— Foutez-moi la paix avec vos questions mièvres d'infirmière refoulée. Je crois que vous tenez quelque chose.

— Vous avez dit Dum quelque chose, répliqua-t-elle vexée. Ça veut dire

quoi ?

— Ça veut dire Dumbbell, c'est-à-dire haltères. Comme il y a plus de vingt ans, lorsque j'avais découvert qu'une sorte d'haltère tournait autour de nous dans le ciel en haute orbite. Je sais que je m'étais trompé, que des reflets m'avaient induit en erreur comme ils sont en train de vous faire suivre une fausse piste. Il faut trouver d'autres réflecteurs. Justement ces cendres lunaires que vous estimez trop mates. Elles doivent renvoyer des images, du moins des ondes, des radiations invisibles mais que nos détecteurs sauront repérer. Et je vous interdis toute extrapolation prématurée avant d'avoir ces résultats-là.

— Ce n'est pas moi qui anticipe mais vous, fit Louria avec gentillesse. Je me souviens très bien vous avoir entendu dire que vous aviez d'abord cru, autrefois, bien sûr, qu'il s'agissait d'une sorte d'haltère géante qui tournait autour de nous, quand vous aviez découvert qu'un corps artificiel existait là-haut.

— À cette époque j'étais persuadé que tous les satellites lancés par l'homme, avant l'ère glaciaire, avaient fini par disparaître ou par retomber sur Terre. Et voilà que je découvre à la fois par le calcul et certaines différences ou comparaisons, que cet engin existe bien. Son écho, son reflet sur les couches de poussière m'ont égaré sur sa forme.

— À cette époque vous n'aviez pas hésité à conclure qu'il s'agissait d'un satellite qui avait une grande influence sur notre planète, et vous êtes allé même jusqu'à affirmer qu'il gérait la mécanique spatiale des poussières lunaires.

— Je ne suis pas le seul à avoir créé des lucarnes solaires dans la couverture de poussières. Les Rénovateurs du Soleil, version scientifique, en ont obtenu de superbes mais ont aussi provoqué des désastres, notamment dans la Compagnie de la Banquise, sur le viaduc en construction. Lien Rag y perdit momentanément la vue, d'autres furent plus rudement atteints et un confrère à moi vécut dès lors dans la cécité la plus totale. C'est pourquoi gardez-vous de laisser votre folle du logis vous entraîner trop loin.

— Ma folle du logis ?

— Votre imagination, ma fille. Foutez-la dans un placard et contentez-vous des faits. Eux seuls nous importent et nous ne varierons pas d'un iota, même si les évidences, devaient devenir de plus en plus irréfutables.

Il continua d'examiner les différentes hypothèses obtenues par ordinateur, avec les données de base introduites par Louria. Il se demanda si elle n'en avait pas arrangé quelques-unes pour peaufiner son travail. Il reposa la liasse, remit ses lunettes en place et parut réfléchir.

— Un rayonnement d'infrarouge infime mais provenant de l'intérieur de Shade, cela je peux l'admettre mais avec prudence. Une chaleur interne transpire donc à travers une écorce importante. Mais une écorce pas totalement étanche.

Comme elle ne réagissait pas, il leva les yeux vers elle, vit qu'elle souriait.

— Ne croyez pas que je divague à mon tour, fit-il pète-sec.

— Oh, je ne me moque pas. Je pense aussi à ces ultrasons que j'ai enregistrés.

De stupeur, Charlster faillit sauter en l'air.

CHAPITRE 14

Ce glisseur Pavakov se conduisait comme une draisine, mais c'était surtout le système directionnel qui avait le plus handicapé Songe. Elle avait dû s'entraîner une journée dans le dépôt de ces véhicules, en dehors de Tiksigrad, avec un moniteur de la firme. Ce modèle ne pouvait circuler en ville faute d'un rouleau propulseur adapté, mais sur les routes en planches vernissées elle n'aurait aucun ennui. Le lendemain, elle prit vers les fameux monts Tcherski d'où la compagnie tirait son nom. Elle passerait non loin du sommet de ces hauteurs, le mont Pobiedy à plus de trois mille mètres, rencontrerait les premières neiges puis les glaces qui n'avaient jamais fondu. La route en planches céderait la place à une piste damée de grande circulation. Elle trouverait des distributeurs de gaz, des établissements pour se nourrir et coucher. La distance jusqu'à Kolymagrad, où se trouvaient les usines Pavakov, était de plus de neuf cents kilomètres, car dans les monts la piste serpentait sans arrêt.

Bien que mise en garde par le moniteur et le loueur, le trafic l'affola sur les premiers cent kilomètres. Mais après une série d'embranchements elle trouva beaucoup moins de véhicules. Elle glissait sur la voie lente en compagnie de gros camions qui la doublaient le plus souvent mais qu'elle dépassait en côte. Le moteur à gaz tournait comme une montre et les tuyères seules émettaient un sifflement. Lorsqu'elle attaqua la route enneigée sur un grand plateau, elle constata qu'elle laissait comme les autres glisseurs une légère trace dans la couche blanche. Et plus loin c'était un véritable labourage de la piste. Même les poids lourds ne parvenaient plus à aplatir ces crêtes de quelques centimètres qui rendaient la conduite difficile.

Lorsqu'elle s'arrêta pour prendre un repas, elle tomba sur une sorte d'igloo envahi par des dizaines de conducteurs, mâles pour la plupart. Deux femmes seulement discutaient autour d'une petite table à l'écart. Elle essaya de se faufiler vers elles mais quelques mains un peu trop lestes la firent renoncer. Elle quitta l'endroit, fit encore cinquante kilomètres avant de trouver une grande isba en bois, deux étages avec très peu de camions sur le parking, mais des glisseurs particuliers. C'était très onéreux et la nourriture peut-être moins savoureuse que plus bas, mais elle fut tranquille. La serveuse lui demanda si elle allait loin parce que des éboulements de glace s'étaient justement produits sur la piste de Kolymagrad. La radio venait d'en parler.

— On est en train de la dégager mais vous devriez attendre jusqu'à demain.

Elle pensa que la fille était chargée d'inciter les clients à coucher là et préféra partir. La nuit venait vite et elle alluma son unique projecteur qui faisait scintiller la glace. La piste ne cessait de grimper et approcherait les deux mille mètres avant de redescendre vers le plateau de Kolymagrad.

En bordure de la route en planches, puis de la piste glacée, elle avait aperçu des enseignes de la Pavakov. Elles devenaient plus nombreuses avec l'approche de l'usine mère. Elle ne savait si la comparaison avec la Compagnie du Consortium des Bonzes était possible. Au début elle trouvait que ce mode de transport était extraordinaire, se sentait libre et indépendante, mais avec la fatigue elle regrettait le moelleux des wagons luxueux du Consortium. Ils n'étaient pas pour tout le monde mais elle avait pu goûter à leur confort et au service à bord. Ici elle devait s'organiser, s'arrêter pour le plein de gaz, pour une boisson chaude. Elle le fit et aussitôt son véhicule fut pris en charge pour une vérification rapide. Elle protesta, craignant une dépense supplémentaire mais on la rassura. À partir d'une certaine distance de l'usine mère, trois cents kilomètres, les stations de la firme effectuaient ces vérifications gratuitement. De plus, elles revendaient le gaz deux fois moins cher. Ce qui lui fit découvrir que le fameux Pavakov possédait personnellement des puits de gaz. La concurrence avec la Iakoutsk Limited était donc sévère, mais des véhicules de cette marque étaient tout aussi bien accueillis, surtout les camions.

Elle obtint une petite chambre dans un de ces établissements et, quand elle eut la note, elle fut surprise de sa modicité. Mais une gaffe la rendit méfiante. Le gérant la salua le lendemain matin d'un joyeux « bonjour, Voyageuse Songe ».

— Vous connaissez mon nom ?

Il parut embarrassé, mais avoua que la direction centrale de Kolymagrad avait prévenu ses stations-service de l'éventuelle visite de cette voyageuse recommandée.

Ce gérant ne put lui dire si c'était pour elle-même ou pour le label Consortium des Bonzes qu'elle avait droit à cette faveur. Et dès qu'elle eut franchi les limites de deux cents kilomètres autour de Kolymagrad, il lui fut impossible de payer le gaz et la nourriture. Ce qui ne manquait pas de l'intriguer et même de l'inquiéter vaguement.

De nouveaux éboulements de glace la retardèrent, le temps que des engins réussissent à dégager la piste. Ils repoussaient avec de grandes lames d'acier des dizaines et des dizaines de tonnes d'une glace que les variations atmosphériques détachaient des pentes en avalanches meurtrières. Plus loin, on dégagait deux glisseurs ainsi ensevelis, avec cinq personnes mortes à l'intérieur. Un flux d'air chaud venant du sud avait parcouru les montagnes.

Elle atteignit la ville de Kolymagrad en début d'après-midi et ce qu'elle vit en premier furent les derricks pompant le gaz dans les profondeurs de la terre. Sur ce plateau, la glace avait été comme balayée par un vent du sud et les usines Pavakov cernaient véritablement les habitations. Comme partout dans cette période transitoire entre la civilisation ferroviaire et les nouvelles habitudes de vie, de grands convois de wagons à étages servaient de domicile à des milliers de gens, surtout des personnes âgées regrettant l'ancien système politique et l'ancien climat, et aussi des gens sans gros moyens. Les plus aisés habitaient des maisons en bois qui ne dépassaient jamais les deux étages. Elle constata que jadis, en Sibérienne, les trains pouvaient avoir des voitures de quatre et même cinq étages. Les tunnels y étaient rares et les réseaux s'étendaient sans obstacle dans les immenses plaines de Sibérie.

Il n'y avait plus de coupole ou de verrière, bien sûr, et les dernières installations de ces protections contre le froid avaient été détruites, alors que dans bien des stations leurs vestiges achevaient de se rouiller. Kolymagrad était pourtant sur le 65^e parallèle, mais la température n'y était pas excessive. Il faisait environ moins cinq quand elle s'arrêta à l'entrée de l'agglomération symbolisée par une barrière levante et des chicanes. Pas oubliées, les anciennes écluses de transit où les flics pouvaient éplucher vos papiers. Ici, c'était la même chose, mais l'officier qui s'approcha la salua avec respect et lui dit qu'il était chargé de la conduire auprès de voyageur Pavakov.

Elle dut lui faire répéter cette information :

— Vous voulez dire que l'ingénieur Pavakov va me recevoir sans attendre ?

— Laissez-moi prendre la conduite car le centre-ville est quelque peu compliqué.

Les anciens réseaux de rails s'entrecroisaient un peu partout et les habitations en wagons étaient disposées de façon anarchique, alors que plus loin un ordre visible régnait avec des constructions alignées, des espaces verts plantés en arbres de montagne d'un vert-noir, assez sinistre, pensait-elle. Il y avait du bois partout, et une fois sorti du centre les rues étaient recouvertes de planches vernissées comme les routes de la plaine.

L'immeuble de la Pavakov était construit peut-être en bois mais sa façade était en marbre. Songe n'avait vu qu'une seule fois ce matériau dans une compagnie du Sud. Un gros trafiquant avait fait revêtir son wagon particulier de plaques similaires, et il fallait deux loco-vapeurs pour tirer ce surcroît de charge. Car à l'intérieur on retrouvait aussi du marbre partout.

Elle suivit son guide et dans le hall un homme au teint foncé et aux cheveux blancs se précipita vers elle.

— Voyageuse Songe, enfin ! Je vous attendais avec impatience, mais je redoutais aussi que vous n'ayez quelques ennuis sur la piste avec tous ces éboulements. Vous voilà saine et sauve et c'est l'essentiel.

CHAPITRE 15

Le représentant de la Pavakov à Magadangrad se nommait Gudurski, et il reçut Liensun assez froidement. Toute la ville approuvait le Mayor de retenir le baleinier en otage contre la remise du criminel djougien Ulkena. Et ce commerçant ne pouvait se distinguer de la population dans son ressentiment. Mais quand Liensun lui dit qu'il était un ami de Pavakov qu'il avait souvent rencontré autrefois, il se dégela quelque peu.

— Ulkena et les siens ont introduit du méthanol en Tcherskicie et une procédure a été engagée contre eux.

Gudurski disait également Tcherskicie, faisant un seul mot de Tcherski et de Cie, diminutif de compagnie, comme pour faire disparaître justement ce dernier terme et effacer les ultimes traces de société ferroviaire.

— Je veux le rencontrer, j'ai une proposition importante à lui faire. Nous avons déjà collaboré lorsque je venais acheter du bois en pays de Djoug, mais la dictature d'Ivan Kayata m'a éloigné ensuite de cette région.

— Vous ne pourrez pas quitter cette Compagnie de Djougdjour, fit Gudurski. Je suis même surpris que vous ayez pu descendre à terre. Pour votre propre sécurité, c'est une imprudence de la part de la police.

Liensun ne lui avoua pas qu'il avait quitté la *Salamandre* de nuit, et s'était caché dans la vieille cité sous un wagon d'habitation en attendant que le magasin des Pavakov ouvre. Il n'avait pas l'intention de rentrer à bord, ayant prévenu Ann Suba et Kurty de ses intentions.

— Vous comprendrez que vu ma position commerciale je ne peux vous être d'aucune aide. Je n'enverrai même pas un message radio à mon patron, de crainte que la police ne l'intercepte. Nous avons ici un gros marché en prévision, et la concurrence de la Iakoutsk Limited est féroce.

— Vous vendez beaucoup de glisseurs ? demanda Liensun sans se troubler.

— Le marché particulier commence à peine. Nous avons surtout eu des commandes officielles. La Djougdjourcie est très en retard sur son programme de croissance à cause justement de ce pays de Djoug dont elle a dû se séparer voici quelques années. Ceux de Djougrad refusaient tout progrès, toute initiative, se consacraient à la fabrication de ce poison horrible qu'ils

conditionnent dans des peaux de rat. Il a fallu un sursaut de quelques groupes pour en finir et isoler cette région. Pendant ce temps la Tcherskicie prenait une avance considérable dans un renouveau, se débarrassant des vieux principes ferroviaires. Les habitants d'ici ont commencé par nous craindre avant d'accepter d'ouvrir leurs frontières. Nous leur fournissons des produits d'alimentation et maintenant nous leur proposons nos véhicules.

— Ils viennent par la route en planches ?

— Non, les glisseurs sortis d'usine voyagent sur des plates-formes ferroviaires. Vous pensiez que nous avions éliminé tous les réseaux ferrés, fit-il avec suffisance. Mais même pendant la période la plus désastreuse du réchauffement, avec ces inondations effroyables, les lignes de montagnes ont continué de fonctionner. Les glaces des monts Tcherski ont fondu en partie, comme partout ailleurs, mais depuis longtemps les réseaux étaient protégés par des tunnels en bois pour la traversée des couloirs d'avalanche. Et avec la stabilisation du climat la ligne a pu être prolongée jusqu'ici.

— Lors de ma première visite il n'y avait plus de trafic.

— Il a été rétabli voici huit ans environ. Mais la route en planches, puis les pistes de glace représentent plus de la moitié du trafic entre la côte et l'intérieur.

En même temps, sans imaginer que son visiteur ait quelques arrières-pensées, il indiqua la carte encadrée à sa gauche. De son index il suivit la ligne rouge du réseau ferré, la route étant signalée par un double trait.

— Il faut reconnaître que d'un seul coup je peux recevoir des dizaines de véhicules, voire des centaines en un seul envoi. Ce sont pour la plupart des glisseurs urbains, ils ne peuvent emprunter les routes en planches.

Il expliqua la différence entre les deux versions, consentit du bout des lèvres à admettre que la société concurrente fabriquait des véhicules mixtes, mais la Pavakov allait sortir, elle aussi, des modèles universels.

— Si nous parvenons à résoudre cette sale histoire d'Ulkena, dit Liensun, notre baleinier pourrait embarquer des glisseurs que nous vendrions un peu partout, dans les zones tempérées, voire dans les cités de la banquise Nord.

Cette fois, il avait éveillé l'intérêt de son interlocuteur, et le regard de Gudurski abandonnait son expression quelque peu hostile.

— Lorsque Pavakov et moi nous serons mis d'accord, les glisseurs pourraient transiter par Magadangrad et vous seriez bénéficiaire dans cette transaction.

— Mais comment paieriez-vous les glisseurs ?

— Nous avons l'intention de chasser le cachalot, c'est notre premier métier. L'huile et la chair revendues, nous pourrions acheter des glisseurs ferme, avec une ristourne importante. Nous les livrerons puis nous recommencerons le même scénario avec chasse, vente d'huile, etc. Nous pourrions aussi charger nos cales de containers de gaz. Car on ne peut vendre ces véhicules sans fournir leur carburant.

— Je suis dépositaire en gaz également, fit le concessionnaire rêveur.

— Vous n'obtiendrez jamais un visa de sortie des autorités locales, ajouta-t-il déçu. Cette histoire de méthanol peut à tout moment provoquer des émeutes sanglantes. Le Mayor et le gouverneur d'Etat doivent se montrer fermes.

— Le pire c'est qu'Ulkena a vraiment disparu. Notre bateau a été fouillé de fond en comble et à plusieurs reprises, sans qu'on ait mis la main sur lui.

Gudurski parut sceptique.

— La rumeur dit que le commandant est intransigeant sur la question. Il évoque la tradition maritime, mais celle-ci existe-t-elle alors que les océans ne sont libérés de leurs banquises que depuis quelque temps ? Je sais que l'activité du Consortium des Bonzes, de Lacustra City, de Lien Rag permit de développer en quelques années la construction de centaines de bateaux. Sans oublier la Guilde des Harponneurs en Antarctique. Mais en quelques années une règle morale a-t-elle vraiment pu imprégner ces nouveaux marins ?

— Le commandant Kurty se réfère aux temps lointains, fit Liensun qui le premier regrettait cette rigidité.

Ulkena ne méritait pas que la *Salamandre* lui soit sacrifiée. Il se demandait quelle serait la réaction de ce commerçant, imbu de son rôle de représentant d'une importante société industrielle, s'il lui avouait avoir quitté le bord sans autorisation. Pourrait-il solliciter son aide pour rejoindre la Tcherskicie ? Il décida qu'il ne pouvait lui faire confiance.

Il se leva, sourit avec une certaine ambiguïté que Gudurski ne remarqua pas tout de suite.

— Je vous remercie de votre accueil. Je vais essayer d'avoir un visa de sortie et je ne manquerai pas de féliciter mon ami Pavakov à votre sujet. Vous défendez admirablement les intérêts de votre firme en soutenant sans hésiter et sans les discuter les décisions des autorités locales.

Il se pencha vers la carte de ces régions, nota mentalement certaines choses

et après s'être incliné se dirigea vers la porte.

— Je vous en prie, voyageur Liensun. Je... Il m'est éventuellement possible de rentrer en communication avec mon patron. Cette concession lui est très chère, car il sait que par ce port il pourra expédier ses véhicules dans toute la zone tempérée ainsi que son gaz. Je ne voudrais pas qu'il puisse penser un seul instant que j'ai freiné vos intentions de rejoindre ses propres projets. Pouvez-vous repasser dans deux heures ?

— Peut-être puis-je attendre ici ? fit Liensun avec une modestie bien imitée.

Gudurski hésita à peine, s'excusa et quitta le bureau. Il revint dix minutes plus tard, le visage quelque peu tendu, désigna le combiné sur sa table.

— Voyageur Pavakov est enchanté de pouvoir vous parler. Je vous laisse.

CHAPITRE 16

Depuis les dernières révélations de Louria Finister sur ce satellite artificiel qu'elle appelait Shade, Charlster reconnaissait que son travail sur les archives du Vatican le passionnait de moins en moins. Certes, il y avait dans ces kilos de documents, environ une demi-tonne, de quoi tirer les éléments essentiels pour fabriquer une navette spatiale, la mettre sur orbite et créer une base de lancement. Mais chaque soir il se précipitait chez Louria en quête de nouvelles informations sur le compagnon, l'ombre d'Altaï. Ceux qui le voyaient trotter dans les coursives de l'Observatoire pour rejoindre la belle physicienne, ricanaient, se moquaient de la passion du vieillard, pariaient sur le temps qu'il devait mettre pour atteindre la félicité.

— Souvenez-vous, mon cher ami, que d'après ce que nous pouvons lire dans les archives secrètes de la Caste, l'usage des ultrasons était fréquent dans le Bulb qui s'enfonça dans l'océan Pacifique. N'est-ce pas ainsi que ce satellite vivant s'alimentait après qu'on l'eut privé de ses fonctions nutritives naturelles ? Mais l'usage de ces ultrasons était également fréquent dans d'autres domaines.

— Je ne peux me résoudre à croire que ce Shade est vivant et peut-être même habité par les descendants des colons d'Ophiuchus.

— Vous avez lu comme moi l'histoire de la chasse aux Bulbs qui se prolongea indéfiniment, la capture d'un d'entre eux, abandonné ensuite pour un autre. Mais souvenez-vous, certains humains satisfaits de ce premier animal de l'espace, refusèrent de le quitter pour courir une nouvelle aventure avec le second[1].

— Le premier était plus fragile, lit-on dans les rapports de cette époque. Dans ce cas, pourquoi n'y aurait-il pas également le vaisseau spatial Terra quelque part dans l'espace ? Les voyageurs et l'équipage de cet astronef refusèrent aussi de rejoindre le Bulb en route pour notre planète. On peut échafauder mille hypothèses à partir de quelques radiations égarées d'infrarouges et quelques ondes d'ultrasons. Nous en découvrons les écheveaux dans l'espace. Nous avons toujours su qu'ils étaient sans signification.

— Voulez-vous que je vous dise, professeur Charlster, vous êtes jaloux. Et aussi dépité qu'Altaï ne représente plus qu'un bout de Lune sans valeur à côté de mon Shade.

— Votre Shade ! Si Opérasque savait que vous perdez du temps pour de vagues émissions sans intérêt...

— Dans ce cas, pourquoi vous précipiter ici chaque soir en espérant que j'aurai progressé dans mes investigations ? Et n'est-ce pas vous qui m'avez conseillé de ne rien dire à Opérasque sur Shade ?

Depuis quelques jours, ils pouvaient parler ainsi dans la plus totale liberté. Louria avait réussi à parasiter les micros secrets des Aiguilleurs avec des enregistrements différents de leur dialogue. Pour mieux tromper Opérasque ils avaient même imité en soupirs et exclamations graveleuses une fausse séance amoureuse. Louria s'y était prêtée avec enthousiasme, en rajoutant même dans l'obscénité, tandis que Charlster, réticent, ne pouvait supporter qu'on les accuse de liaison passionnée.

Les commentaires de celle qu'il considérait sinon comme sa fille, du moins son héritière, l'horrifiaient par leur crudité. Et surtout par leur exagération sur ses qualités physiques. Il lui semblait que le regard d'Opérasque et des autres Aiguilleurs recelait à son égard une admiration et une jalousie de mâle. Certaines filles et femmes de la Caste n'allaient-elles pas jusqu'à lui faire de l'œil ? Il les traitait en lui-même de femelles lubriques, les trouvait toutes laides avec une injustice totale. Il souhaitait parfois retrouver son laboratoire dans le Nord de la Panaméricaine, même si Cristella devait devenir sa collaboratrice à nouveau. Ses sentiments pour Louria, pour sa personne d'abord et son génie le perturbaient de plus en plus. Il songeait à demander à Opérasque qu'on lui confie quelques très jeunes filles pour l'égayer, mais il n'avait plus la perversion de jadis en tête.

Il désespérait faire surgir de ces cinq cents kilos d'études et de plans, un projet aussi merveilleux que simple de liaison avec Altaï. Après tout, la mise en chantier d'une navette serait accueillie avec enthousiasme par la Caste qui avait l'impression de s'étioler. De nombreuses et nouvelles compagnies se créaient, qui abandonnaient pour la plupart les impératifs de la société ferroviaire, et l'envoi d'Aiguilleurs spécialistes en promotion psychologique, c'est-à-dire en lavage de cerveaux, n'obtenait guère de résultats. Seule la Compagnie du Consortium des Bonzes restait fidèle aux lois de la CANYST, mais c'était bien la seule avec l'ex-Panaméricaine. Celle-ci était réduite à l'ancien Canada et l'Alaska. On disait qu'à l'est de la Sibérie, une certaine Tcherskicie se développait brillamment selon un schéma inédit. Mais elle n'était pas la seule.

Lorsque Louria lui demandait avec une certaine indifférence où en était son dépouillement d'archives pontificales, il faisait mine de s'enthousiasmer et annonçait que, prochainement, il pourrait proclamer des conclusions extraordinaires. La jeune femme souriait avec une pointe de condescendance.

Et un jour elle déclara que la fabrication d'une navette lui apparaissait comme une folie sans intérêt.

— Comment pouvez-vous proférer pareille stupidité ? s'écria Charlster furieux. Vous ne pensez qu'à ce Shade plus que douteux, alors qu'Altaï nous attend pour que nous mettions un terme à cette anarchie des poussières et cendres lunaires.

— Le projet Permafrost, fit-elle avec dédain. Je n'y crois pas. Personne n'acceptera de retourner à l'ère glaciaire dans les régions tempérées. Les survivants s'organisent et après vingt ans d'incertitude mettent sur pied un mode de vie, une société originale, une morale nouvelle. Mais, bien sûr, tout cela vous échappe à vous et à Opérasque.

— Nous irons sur Altaï avant trois ans, lança-t-il avec imprudence.

— Et puis ?

Elle le faisait enrager. Parfois, elle semblait lui en vouloir de leurs relations platoniques. Il avait deviné que sa nature fiévreuse ne pouvait dissocier le travail du plaisir, et qu'un partenaire comme Charlster lui était indispensable, malgré son âge, malgré sa décrépitude pour parfaire leurs relations, faire un tout indispensable à son équilibre. Elle devenait hargneuse et il supposait que ses aventures sexuelles, elle devait en avoir, ne lui convenaient pas vraiment.

— Vous êtes une renégate, l'accusa-t-il. Vous pouvez critiquer certains aspects de la Caste mais pas rejeter ses projets.

— Charlster, j'ai retrouvé des traces très anciennes de la présence de Shade. Il est dans l'ombre d'Altaï depuis au moins dix ans, et je suis persuadée qu'ils n'ont pas attendu pour établir un va-et-vient avec la Terre. Une navette, si vous préférez. Et la vôtre devient de ce fait inutile, superflue, caduque.

— Ma pauvre fille, vous délirez.

CHAPITRE 17

C'était une opération de grande envergure que menaient Benfield et ses troupes dans le Nord de la Patagonie orientale. Le général avait même mobilisé des supplétifs, grossissant ses effectifs de plusieurs milliers d'hommes. Il avait su trouver les rations alimentaires pour ces requis, qui pouvaient de la sorte nourrir leur famille. Yeuse se félicitait de ce combat qu'il menait. D'abord elle était débarrassée de sa présence souvent pesante, et ensuite il empêchait tout un flot de réfugiés de venir remettre en question ses résultats positifs en économie. Les troupes de Benfield avaient donc retrouvé quelques tunnels dans les Andes, mais ceux-ci paraissaient abandonnés. Ils déterrèrent de nombreux corps de paysans enlevés depuis des années. Ils progressaient dans différentes directions mais la plupart du temps des éboulements stoppaient leur progression.

L'ennui, avec ce départ de Benfield, venait de ce que l'unique hydravion se trouvait dans le Nord et ne pouvait plus soutenir le *Rewa* dans les zones de chasse de la mer de Weddell. Les Roux, un instant décontenancés, avaient repris l'offensive, et si le phoquier avait été épargné jusque-là, de nombreux radeaux de braconniers avaient été coulés. On comptait une vingtaine de morts et de disparus et, de ce fait, les apports d'huile et de viande sur le marché parallèle alimenté par ces gens-là en pâtissaient. On signalait à nouveau quelques pénuries.

Une équipe essayait de dégager un des cargos de la Guilde en train de pourrir dans le cimetière de bateaux, au fin fond de la péninsule Palmer, mais elle s'était heurtée à l'opposition de Gdami, le fils de Farnelle, qui s'estimait seul propriétaire de ces épaves. Il avait l'accord des Roux, affirmait-il. Le conflit ne se réglerait, prétendait le garçon, que si Yeuse venait sur place mais elle n'y songeait pas. Seul l'hydravion aurait pu faire l'aller et retour dans la journée.

Depuis la veille, un ancien remorqueur s'était amarré dans le port et Reiner était monté à bord, mais ne lui avait fait aucun rapport. Ce bateau robuste qui devait consommer beaucoup d'huile s'appelait le *Staple*. Un nom bizarre. Le Crampon ? Elle ignorait d'où il venait et l'Amirauté n'avait pu lui fournir de renseignements.

Reiner vint la voir le jour même, et après diverses questions étudiées lui parla de ce bateau.

— Il est commandé par un certain Césaire, un Noir colossal, et dans l'équipage il y a autant de femmes que d'hommes. Ce Césaire m'a proposé du fuphoc à un prix moyen, mais a fini par me dire que si nous lui confions un de nos tankers il le ramènerait plein à un prix deux fois moindre que le prix de revient de celui du *Rewa*.

— Ce Césaire rêve, non ? Son arnaque est bien naïve.

— Il laisserait le *Staple*, comme caution. Cet ancien remorqueur de la Guilde représente trois fois la valeur d'un de nos tankers.

— Ils ne vont pas chasser avec un tanker lourd et peu maniable ?

— Non. Ils vont le remplir, c'est tout. J'ignore comment, mais Césaire semble très sûr de lui.

— Accepterait-il d'être payé en fuegos ?

— Je ne crois pas qu'il irait jusque-là. Il peut déjà nous vendre vingt tonnes de ce fuphoc en échange de vivres qu'il embarquera sur le tanker. Il voudrait aussi le matériel pour établir un *sea-line*.

Devant l'étonnement de Yeuse, il expliqua qu'il s'agissait d'un oléoduc souple pour transvaser l'huile en mer, soutenu par des flotteurs pour l'empêcher de couler au fond de l'eau.

— C'est une demande bizarre. Comme si ce Césaire comptait pomper de l'huile à partir d'un autre bateau ? Y aurait-il des chasseurs qui opéreraient dans l'autre partie de l'Antarctique, du côté de l'océan Indien ou de l'océan Atlantique ? Arraisonnerait-il ces chasseurs inconnus ? L'origine de ce fuphoc risque d'être suspecte et de nous attirer des ennuis.

— Il propose un tanker par mois. J'en suis à discuter les conditions de paiement. Pour l'instant Césaire n'a manifesté aucune exigence. J'ai l'impression qu'il n'est pas libre de ses décisions.

— Que voulez-vous dire par là ?

— En cours de discussion il disparaît deux, trois fois, reste absent entre dix et vingt minutes, comme s'il était allé aux ordres.

— Un patron qui se cacherait à bord ?

— Ou qui aurait la possibilité de lui parler à distance, par radio, bien sûr. Mais où serait installé l'émetteur, je l'ignore. Les services gonio n'ont rien signalé de suspect à proximité, aussi je pense que le mystérieux manager se trouverait à bord du remorqueur.

Reiner reprit les discussions le lendemain matin avec l'accord de Yeuse. Le remorqueur en caution d'un tanker plus ou moins bricolé, c'était une opération sans danger.

Benfield lui communiqua ses derniers rapports. Une patrouille de supplétifs, encouragés par la promesse de primes, avait découvert un autre tunnel qui plongeait profondément dans la cordillère. Un tunnel abandonné depuis longtemps et qu'éventuellement les Aiguilleurs avaient oublié. Benfield préparait une grande opération pour l'explorer. Il était désormais à son aise, pouvait revêtir une tenue de campagne, hurler des ordres, passer des heures à figurer son plan d'attaque et son ordre du jour. Elle espérait qu'il laisserait là-haut, dans les Altiplanos, son côté vieille baderne. Son inactivité de Punta Arenas avait gangrené sa personnalité.

Reiner lui apporta les propositions du capitaine Césaire.

— Pour une année de fuphoc, soit soixante mille tonnes, il demande un des hydravions réformés.

Yeuse resta muette de surprise.

— Il semble même bien connaître notre parc de ces appareils, car il a porté son choix sur le 510. Je pense qu'on peut obtenir quatre-vingt mille tonnes de fuphoc avant de le lui remettre.

— Le 510 est l'un des plus gros. Il peut être révisé à moindres frais. Le seul ennui est sa consommation que nous ne pouvions plus assurer. L'unique encore en activité, celui de Benfield, ne fait que trois cent quarante tonnes. Et le pilote a consigne de ne jamais le pousser à fond. Que veut faire ce Césaire d'un hydravion ? Imaginez qu'il traite en sous-main pour des gens qui nous sont hostiles. Benfield va hurler si on cède cet appareil. Mais d'un autre côté, ces quatre-vingt mille tonnes de fuphoc c'est assez inespéré. Ne pouvez-vous obtenir un chiffre rond, cent mille ?

— Je ne pense pas. Ce qui m'intrigue c'est que Césaire puisse aussi facilement proposer une telle quantité.

CHAPITRE 18

Lorsqu'il ouvrait sa fenêtre au petit matin, le gros nuage blanc recouvrait déjà le charnier, s'élevait parfois d'un coup pour s'abattre à nouveau sur les viscères de Solinas rejetées par la fonderie. Des milliers de goélands accourus de tout l'hémisphère Sud nettoyaient à peu de frais le chantier de dépeçage en plein vent. En quelques heures, tous les déchets disparaissaient dans l'estomac goulu de ces sales oiseaux qui, le restant de la journée, s'éparpillaient en taches claires sur les hauteurs dominant la baie. Lorsqu'une nouvelle baleine était remorquée jusqu'à la rive, où les câbles la hissaient sur le plan incliné, l'intérêt de ces oiseaux s'éveillait. Certains attaquaient les plaies creusées par les harpons explosifs, s'introduisaient tout au fond des blessures, y mouraient souvent étouffés par l'affaissement des chairs ou par la malice d'un dépeceur bouchant la sortie.

Il y avait aussi les requins dont les voiles triangulaires noires tournaient en rond devant la baie. On en abattait jusqu'à cent par jour et une industrie annexe était née pour le traitement des foies et des peaux. Le cuir de requin ou galuchat devenait marchandise d'échange, les aventuriers montés sur des embarcations bricolées aimant s'en revêtir.

Chaque matin il se répétait la même chose : « Voilà, c'est fait. Nous prenons la suite de la Guilde des Harponneurs en détruisant ces merveilleuses bêtes. Nous ne valons pas mieux qu'eux. En serons-nous un jour pardonnés ? » Et chaque matin, à la longue-vue, il inspectait l'horizon, craignant de reconnaître une baleine Solina habitée par les Hommes-Jonas.

L'huile, la chair commençaient d'abonder et les prix de vente baissaient peu à peu. Les usines électriques tournaient à plein régime et le niveau de vie des habitants devenait plus acceptable. Lien Rag pouvait se permettre quelques vols d'essai à bord du dirigeavion. Entre deux campagnes de chasse aux éléphants de mer, Farnelle l'aidait à se perfectionner. Elle avait été dans les premières à prendre des leçons auprès d'Ann Suba et de Liensun.

La possibilité d'éclairer une lampe, de manger mieux, de prendre l'air avec l'appareil lui rappelait avec un pincement de cœur qu'il devait ces agréments à la mort d'une Solina. Sa vie l'accablait, entre le chagrin véhément de Jael et cette obsession de culpabilité vis-à-vis d'amis anciens.

Les manifestations avaient bien entendu cessé, et depuis le début de cette chasse des emplois avaient été créés. Pour la chasse déjà, pour le dépeçage, la

fonte du lard et aussi la mise en conserve des foies de requin, le traitement des peaux. Seulement d'autres protestations étaient en germe avec les nuisances du chantier de dépeçage, les odeurs, les cris des goélands, l'arrogance des ouvriers bien payés qui se répandaient le soir dans les cabarets récents de Cooktown pour s'enivrer.

À l'assemblée on lui demandait de construire l'usine dans un des îlots assez éloignés de la Grande Terre, dans l'archipel des Nuageuses, par exemple. Il répondait que le transport des matériaux serait plus onéreux et que les allées et venues entraîneraient des pertes de temps qui gonfleraient les factures. Depuis le début de la chasse, la rumeur s'était répandue dans tout le Sud qu'une usine serait construite, et des nuées de petits trafiquants venaient proposer qui de l'aluminium, qui des tôles d'acier, des matériaux composites, du carbone brut, des appareils de toutes sortes. La fonte des banquises et des glaces de l'inlandsis avait libéré des centaines d'épaves, de ruines où les pilliers s'en donnaient à cœur joie. Un bureau spécial enregistrait ces propositions, dans l'attente des plans qu'un dessinateur, un ancien fondeur de lard, et Gus établissaient.

— Nous en sommes à une baleine par jour, lui disait Lienty, son cousin. Vas-tu laisser d'autres chasseurs se lancer aussi dans la poursuite des Solinas ? Si nous dépassons les deux baleines par jour nous ne pourrions pas les traiter. Il faudrait une usine monstrueuse qui absorberait en énergie l'huile d'une de ces baleines chaque vingt-quatre heures. Pour l'instant notre projet n'aura besoin que du quart de l'huile donnée par une Solina de cent tonnes.

Une autre activité apparut, la recherche et la vente des œufs de goéland. Malgré les becs dangereux de ces oiseaux, ils étaient affûtés comme des poignards ou plutôt comme des ciseaux, des gens sans ressources se lançaient dans la cueillette. Des milliers d'œufs étaient ainsi récoltés dans les anfractuosités des rochers, mais ce travail faisait ses premières victimes. Un garçon de douze ans avait eu les yeux crevés par un couple d'oiseaux, deux adultes avaient déroché de quinze mètres de hauteur et s'étaient tués. Mais on continuait de voler les œufs dans les nids. Était née une profession inattendue, celle de mireur d'œufs. Les plus frais, ceux qui n'étaient pas couvés, se vendaient trois fois plus cher que les autres. Une petite fabrique achetait les plus anciens, les transformait en une pâte séchée, désodorisée par étuvage. Des navigateurs parcourant les mers du Sud s'en procuraient pour l'échanger dans des îles privées de ressources. Enfin, le duvet fin des goélands était aussi ramassé.

Il ne fallut pas plus d'un mois aux Solinas pour comprendre qu'on les décimait et s'éloigner peu à peu des côtes. Bientôt elles abandonneraient l'archipel, et les barcasses, voire les radeaux qui s'en allaient les harponner, ne pourraient plus les poursuivre, à moins d'affronter les terribles coups de

vent qui ravageaient l'océan entre Kerguelen et Antarctique.

— Il faut construire un autre baleinier, exigeaient les députés. Dans un an nous n'aurons plus une seule baleine à dépecer et à faire fondre.

Ce fut Farnelle qui apporta une nouvelle inattendue. Les Solinas reprenaient leurs vieilles habitudes terrestres de l'ère glaciaire, se hissaient sur les banquises et entreprenaient même des traversées du continent austral.

— On en a vu un troupeau du côté des monts Pensacola, à plus de mille kilomètres de la mer de Weddell. Elles se dirigeaient vers l'océan Atlantique où personne ne les chasse.

Pour l'instant de grands troupeaux naviguaient entre les trois cents îles et îlots de l'archipel et la plupart donnaient naissance à des baleineaux. Il fallut sévir sévèrement car un groupe d'îliens captura plusieurs de ces petits et l'assemblée unanime les condamna à un blocus de six semaines. Les chaloupes de la police veillèrent à l'application de la sanction. Toute leur nourriture venait de la grande île et les habitants durent se rationner.

— Maintenant que tu disposes d'autant d'huile que tu le veux, pourquoi n'allons-nous pas à la recherche de Fleur ? Le dirigeavion peut remonter le Chenal Noir, Gus ayant trouvé un système pour guider l'appareil.

— Je ne peux quitter mon poste de président, surtout en ce moment. J'ai pris la responsabilité d'ouvrir la chasse aux Solinas et je veux assumer cette décision jusqu'au bout.

— Jusqu'à ce que les Jonas viennent te demander des comptes ? Parce que tu crois encore qu'ils peuvent se soucier de quelques baleines chassées ? Dans le fond je me demande si tu n'as pas donné l'autorisation de chasse uniquement pour les faire réagir, pour les revoir enfin, tes chers amis, surtout leurs femmes et leurs filles qui vivent nues dans le corps de ces monstres et dont tu as apprécié les caresses.

Il avait eu tort de lui raconter certains épisodes, pour démontrer que les Hommes-Jonas avaient atteint une telle sérénité dans leurs sentiments que ceux des humains ordinaires apparaissaient bien mesquins, tels la jalousie, le ressentiment, la violence.

Son projet lointain était de voler jusqu'en Patagonie occidentale pour rencontrer Yeuse. Il ne cherchait aucun prétexte, il avait envie de la revoir c'était tout. Mais la pensée de Fleur égarée dans le Nord, ayant peut-être besoin d'aide le taraudait. Comment parcourir vingt mille kilomètres, même en remplissant à craquer le dirigeavion de fûts de baleinium ? Jael ne se rendait pas compte qu'il fallait un équipage nombreux, des appareils de

détection ultrasophistiqués. Lorsqu'ils étaient partis à la recherche de la *Salamandre*, les deux mille kilomètres parcourus avaient été un véritable cauchemar. Elle lui reprochait de n'avoir pas su persuader Fleur de revenir avec eux, mais elle-même se trouvait dans l'appareil et aurait pu la convaincre. Et pourquoi n'aurait-elle pas embarqué à bord du baleinier pour accompagner sa fille à l'autre bout du monde ? Mais il préférait ne pas envenimer leurs relations déjà bien tendues.

Il s'envolait avec Gus et deux mécaniciens formés par Liensun et Ann Suba, sous prétexte de repérer les troupeaux de Solinas au large, mais il appréciait surtout ces heures de liberté loin des différents soucis publics et privés.

Un jour, ils décidèrent de survoler l'archipel de Crozet à mille kilomètres des Kerguelen, suite à une constatation de Gus. Ils recevaient dans le port des bateaux venus de toutes les terres habitées de l'hémisphère Sud, excepté des îles de Crozet.

— À croire que personne ne s'est installé là-bas, alors qu'il y a de nombreux îlots et des rookeries importantes de manchots. Certains de ces oiseaux atteignent à notre époque les cent kilos, ce sont des boules de graisse, des bidons d'huile à pattes palmées que l'on peut exploiter.

— Nous y serons dans moins de trois heures de vol, estima Lien Rag, avec toujours cette culpabilité au ventre. Grâce à l'huile de Solinas, la vitesse du dirigeavion pouvait être augmentée. Elle était désormais établie à quatre cents kilomètres de moyenne horaire.

CHAPITRE 19

Kurty était de quart lorsque Liensun, tout sourire, pénétra dans la passerelle. Il était resté absent plus de vingt-quatre heures et tous s'inquiétaient.

— J'ai pu entrer en communication avec Pavakov. Demain il sera ici à Magadangrad et tentera d'améliorer notre sort. Il veut se porter garant afin qu'Ulkena soit jugé équitablement. Il connaît personnellement le gouverneur et le Mayor. Nous devrions nous sortir de cette situation pénible.

— Encore faudrait-il trouver Ulkena pour l'informer de cette nouvelle proposition. Il reste caché et je me demande s'il n'a pas quitté le bord. Mais je veux que tu saches une chose, et tu pourras la communiquer à ton ami ingénieur, si nous retrouvons Ulkena je lui exposerai les faits et il décidera librement. S'il veut rester à bord je ne le livrerai pas.

— Et nous serons retenus indéfiniment avec nos réserves de fuphoc qui s'épuiseront, alors que dans la mer d'Okhotsk nous attendent de beaux spécimens de cachalots. Tu es maître après Dieu de ce bateau mais tu nous entraînes dans ton entêtement.

— Essayez d'obtenir un aménagement pour pouvoir descendre à terre. Il doit y avoir des traintels quelque part. Vous pourrez aller librement et tu pourras rejoindre ton ami Pavakov, là-bas, dans les montagnes.

Furieux, Liensun préféra quitter la passerelle et se rendit dans la cabine partagée avec Ann Suba. Elle ne dormait pas et assise dans sa couchette elle le regarda se déshabiller avec rage.

— Nous commençons à nous faire du souci, murmura-t-elle. Pourquoi es-tu furieux ?

— À cause de Kurty. J'apporte des propositions conciliantes, mais lui gardera Ulkena s'il ne veut pas se constituer prisonnier.

— Je le soutiens totalement, dit-elle. Je sais que tu entretiens un projet qui te rend impatient. Pendant des années tu as comme nous tous vécu dans une sorte d'apathie, qui n'était qu'une façon de survivre sans trop dépenser d'énergie physique et morale. Mais depuis cette expédition dans le Chenal Noir tu as retrouvé toute ta combativité et je suppose que ton projet est de nature commerciale ou dans ces goûts-là.

— As-tu observé les quais, la circulation ? Tu les as tout de même remarqués ? Admirés peut-être ?

— Les habitants ? Les mâles de cette compagnie ? Ils ne m'ont pas frappée par une beauté exceptionnelle. Je les trouve même assez rabougris dans l'ensemble.

— Les moyens de transport. Ces véhicules autonomes...

— Les glisseurs ? Ce sont de beaux projets, j'en conviens, avec une carrosserie profilée, élégante. Les camions sont plus massifs, bruts d'usine dirait-on, comme pour dégager une impression de force primitive. Machos quoi ! Ils me font penser aux phoques-bull, les phoques taureaux. Ceux qui ont un mufle court.

— Ces engins roulent sur des routes en planches comme j'avais commencé de les imaginer pour Lacustra City. Souviens-toi, j'avais importé quelques glisseurs et je songeais même à d'autres catégories de véhicules. Ici, c'est une réalité et il paraît qu'en Tcherskicie des dizaines de milliers de glisseurs circulent dans les stations comme dans les campagnes.

Les glisseurs de Pavakov peuvent affronter les glaces, donc les banquises.

Ann Suba tressaillit.

— Donc la banquise du Chenal Noir ? Voilà pourquoi tu voulais retrouver Pavakov depuis que nous sommes sortis de ce cauchemar éveillé. Tu veux acquérir des véhicules pour nous ramener dans l'hémisphère Sud ? Nous abandonnerions Kurty, l'équipage et la *Salamandre* ? Ne compte pas sur moi pour commettre cette lâcheté. Nous sommes tous solidaires dans cette aventure qui nous a lancés à la conquête de la Ceinture de Feu en remontant le Chenal Noir. Je ne désertai pas le bord.

— Les hauteurs morales où plane Kurty arrogant font de vous des émules du brave capitaine courageux. Il ne s'agit pas d'abandonner le baleinier et son équipage, mais de créer une ligne régulière de glisseurs entre le Nord et le Sud. Des files de ces camions qui dans les deux sens livreront des marchandises, répartiront les richesses des deux parties du monde. On peut ! créer des camions qui transporteront des passagers, les aménager aussi confortablement qu'un wagon de train rapide. Les pilotes se remplaceront pour glisser vingt-quatre heures sur vingt-quatre à cinquante kilomètres de moyenne. Le concessionnaire local affirme que c'est la moyenne idéale pour ne pas trop consommer de gaz. Mais au fur et à mesure nous créerons des stations de ravitaillement tous les mille kilomètres, nous établirons des balises, des lumières. Nous allons fonder une entreprise fantastique qui permettra à ces populations depuis si longtemps séparées de se reconnaître, de

se réconcilier. Nous serons les entrepreneurs de la nouvelle solidarité humaine après la faillite de la société ferroviaire.

La physicienne le regardait les yeux mi-fermés par l'ironie et la méfiance.

— Quand tu deviens, lyrique je sais que c'est toujours pour vanter les prodiges d'une entreprise commerciale ou industrielle, ou financière. Et je reste sur mes gardes. Je reconnais que tu avais bien réussi avec Lacustra City, sauf que tu n'avais pas prévu que le réchauffement irait s'intensifiant. Dans ta naïveté impudente tu as cru qu'il n'irait pas au-delà de ce statu quo qui te permettrait de lancer cent projets à la fois.

— Ce Chenal Noir est là avec sa banquise infranchissable par des bateaux. Les dirigeables et les dirigeavions ne peuvent l'emprunter faute de balises. S'ils s'égarent c'est la chaleur de la Ceinture de Feu à quelques kilomètres qui les fera exploser en plein vol. Nous, je veux dire Pavakov et moi, allons créer une ligne régulière de glisseurs, mais nous établirons des balises et outre le transport sur banquise nous créerons le transport aérien plus rapide. Un dirigeable, même à deux cents à l'heure de moyenne seulement, ne mettra pas cinq jours pour avaler le Chenal. La banquise sera pour les marchandises. Mais au début il n'y aura que la banquise et les glisseurs pour rentabiliser l'affaire. Je n'ai pas envie que le pape avec ses dirigeables, ou Tharbin avec les siens, nous concurrencent. Surtout le Bonze qui doit en avoir des dizaines en stock, complètement démontés mais soigneusement protégés. Les balises seront codées pour notre seul usage, Tharbin et toi êtes semblables. Je ne connais pas Pavakov, mais c'est avec le Bonze que tu devrais t'associer. Vous avez la même audace, la même amoralité quand il s'agit de développer une possibilité de s'enrichir.

Liensun haussa les épaules.

— S'enrichir alors qu'il n'y a plus de monnaie ? Et tout l'or du monde actuellement disponible ne pourrait nous payer de nos efforts. Tharbin, bien sûr, mais : il est trop lié aux Aiguilleurs et ces derniers pourraient exploiter mon idée en installant un réseau de chemin de fer.

— Ce qui serait plus logique.

— Tu défends la société ferroviaire moribonde maintenant ?

— Non, mais pour franchir vingt mille kilomètres avec le confort minimum, le train est irremplaçable. Je hais la Caste autant que toi mais je regrette parfois certains wagons douilllets qui nous amenaient en douceur sur des distances énormes.

— Nous aplanirons la banquise avec des engins, les mêmes qui dament les

pistes glacées de Tcherskicie où glissent des milliers de véhicules en toute sécurité. Nous aurons des camions pullmans.

— Dans le temps, je veux dire bien avant que la Lune explose, circulaient ce que l'on appelait des autocars ou des autobus, je n'ai jamais su quelle était la différence entre l'un et l'autre. Je te cède ces deux appellations si tu me laisses m'endormir. Je viens de passer une nuit blanche et j'ai envie de profiter de celle-ci.

Liensun resta les yeux ouverts dans le noir, maudissant Kurty. Pavakov aurait beau faire, si le capitaine s'opposait à ce qu'Ulkena soit arrêté, ils croupiraient tous des mois dans ce fichu rafirot ! Si seulement ce poivrot de Djougien ne se cachait plus. Peut-être pourrait-il le convaincre de se rendre. Au besoin, et il sourit dans l'obscurité, avec l'aide d'une bouteille de véritable vodka.

CHAPITRE 20

Cette tribu de Roux avait baptisé Jdriège du nom « homme en colère », et il n'en était ni étonné ni vexé. Depuis qu'il les avait rencontrés, ces Hommes du Froid entretenaient chez lui une rage folle. D'abord, ils ne lui avaient pas ménagé l'accueil que les tribus du Sud offraient aux visiteurs. Ceux-là étaient confinés dans leurs habitudes stupides. Ils vivaient en couple et même en famille avec femmes, enfants, vieux parents. Ils ne se déplaçaient que de quelques journées pour retrouver de quoi manger mais surtout de quoi boire. Ils chassaient les phoques avec des harpons, les revendaient aux Hommes du Chaud contre de la nourriture et surtout de l'alcool. Et quel alcool ! Un liquide puant contenu dans des gourdes en peau de rat. Jdriège connaissait les rats, ils pullulaient dans le Sud, attaquaient les carcasses de phoques, volaient les nids des goélands et attaquaient les nouveau-nés chez les éléphants de mer et au besoin chez les Roux.

Cet alcool les rendait malades mais ils refusaient de l'admettre, comme ils refusaient de le considérer comme un messie né d'un autre messie, Jdrien. Ils ne savaient même plus qui était son père, leurs cerveaux ramollis par cette boisson écœurante qui les rendait aussi stupides que les animaux.

Jdriège songeait à les quitter mais il redoutait de tomber sur des tribus tout aussi veules, abruties par l'alcool et la fréquentation des Hommes du Chaud. Car tout leur mal venait de là. Ils n'étaient plus requis pour gratter la glace sur les coupoles ou les verrières des stations, mais ils ne pouvaient plus s'éloigner de leurs anciens maîtres. Ils ne savaient plus chasser pour leur seul profit ? Non, ils revendaient les phoques contre une nourriture infecte, Jdriège l'avait recrachée à la première bouchée et surtout l'alcool. Accessoirement des harpons en acier, beaucoup plus solides que ceux en os. Jdriège apprit que certains Roux acceptaient des armes d'Hommes du Chaud, des fusils par exemple.

Lui aussi aurait pu avoir des harpons aussi résistants. Il y avait dans le cimetière des bateaux de la Guilde des longueurs infinies de tubes en fer dont il aurait pu tirer une arme efficace, comme des lames découpées dans les tôles. Ici, ces Roux avaient des couteaux d'Hommes du Chaud. Lorsqu'ils apportaient un phoque à une des fonderies artisanales, il y en avait tout le long de la banquise de la mer des Tchouktches, on leur demandait de dépecer la bête et ils obéissaient. Tout ça parce que les Hommes du Chaud se méfiaient des Roux, disaient que certains mettaient de la glace dans le ventre des phoques fraîchement tués pour les alourdir et obtenir plus d'alcool. Jdriège fut

scandalisé qu'on accuse les Roux de tricher, de mentir. Jamais il n'avait rencontré un Homme du Froid capable de le faire. Sauf ici dans le Nord. Ses congénères étaient tout aussi rusés, dépravés que les Hommes du Chaud.

Par la suite, lorsqu'ils se réunissaient le soir ils s'en vantaient, riaient, la tête tournée par l'alcool. Et ce que Jdriège ne supportait pas non plus c'est que ces Roux-là se rassemblaient la nuit venue autour d'un feu d'huile. Quel besoin avaient-ils d'un feu ? Quel besoin d'igloos lorsque le blizzard ne soufflait pas ?

Écœuré, il était au bout de quinze jours décidé à les quitter lorsque son père lui parla. Jdrien lui envoya des images telles que le garçon en resta effaré durant la nuit qui suivit et au cours de laquelle il ne put fermer l'œil. Jdrien lui demandait de plonger dans les esprits des Roux avachis et de leur infliger les châtements qu'ils méritaient. Puisqu'ils ne possédaient pas de Voix dans ces contrées, c'était à lui de prendre la responsabilité de les sortir de ces dépravations honteuses.

Aussi dès le lendemain, lorsqu'ils eurent tué un gros phoque et qu'ils décidèrent de le traîner vers la fonderie la plus proche, Jdriège fit ce que lui conseillait son père. Déjà tout le monde, vieux, jeunes, femmes, hommes s'attelaient aux cordes qui serviraient à tirer les trois cents kilos de l'animal lorsque Jdriège les harangua. Il leur conseilla de dépecer l'animal pour eux-mêmes, de manger la chair et la graisse, d'en garder pour les jours suivants. L'animal pouvait leur suffire durant huit jours, ce qui chez lui représentait une petite partie d'un temps de grossesse.

— Si vous ne faites pas ce que je vous dis, vous allez être tous malades à vous rouler sur la banquise.

Ils éclatèrent de rire, lui tournèrent le dos, saisirent les cordes en supputant combien de gourdes d'alcool leur vaudrait cette capture. Le nombre dépassait le total des doigts des mains et des pieds.

— Je vous ai prévenus, dit Jdriège.

Ils s'arc-boutaient. Ils étaient si faibles que même à vingt-cinq ils ne parvenaient pas à ébranler le cadavre. Jdriège l'aurait dégagé de la glace d'abord, puis l'aurait tiré seul. Et sur une longue distance, alors que la fonderie n'était pour lui qu'à moins d'une heure de marche. Eux mettraient la journée car ils s'arrêteraient souvent. Mais Jdriège ne leur en laissa pas le loisir. Le premier, un vieillard roula au sol en criant que sa tête allait exploser, puis une femme suivit et toute la tribu fut bientôt en train de gigoter des quatre membres, en se plaignant de recevoir des coups de couteau dans le crâne. Horrifié d'avoir si aisément obtenu un résultat, Jdriège mit fin à leurs souffrances. Mais ils ne se relevèrent pas tout de suite. La première, une

femme déjà âgée, le fit en fixant Jdriège avec épouvante. Elle le supplia de l'épargner. Il fut à la fois honteux et fier. Honteux de les avoir torturés, fier de disposer d'un pouvoir aussi exorbitant. Plus tard, son père lui conseilla d'en user avec modération.

CHAPITRE 21

Opérasque examinait les documents préparés par Charlster, d'un œil distrait. Pourtant le vieux savant avait rassemblé là l'essentiel des plans et études permettant la mise en place d'un projet de construction spatiale, avec la base de lancement et une navette expérimentale, avant de prendre le risque d'envoyer un vaisseau plus perfectionné.

— Ce sont des plans datant d'avant la période glaciaire, quand nos ancêtres consacrèrent un budget colossal pour la conquête de l'espace.

— Jusqu'en 2050 ils ont fait quelques progrès, non ? Le Vatican vous a remis là des documents certainement dépassés au cours des années qui suivirent, mais le pape a gardé l'essentiel.

— Les archives de la Caste n'en disent pas plus, rétorqua Charlster, que le scepticisme d'Opérasque énervait. Je sais que le site conservateur fut sévèrement endommagé au début du réchauffement.

— Vous voulez dire détruit. Les copies de toutes les données se trouvent éparpillées dans différents endroits. Nous avons pensé que la chaîne de montagnes qui, chez nous, s'appelle les Rocheuses, et dans le Sud la cordillère des Andes, constituerait une sécurité. Beaucoup plus que les zones polaires. Nous nous sommes trompés. Pas moi, mais ceux qui m'ont précédé. Nous essayons d'établir une communication permanente avec une de ces bases situées au-dessus du Capricorne, à plus de cinq mille mètres d'altitude, mais les résultats sont médiocres. Quelques messages en morse, quelques bribes de paroles qui, après avoir erré dans l'espace, nous sont parvenus bien malmenés. Je ne donnerai pas mon accord pour lancer un projet sérieux sur ce que vous me présentez là. Et d'ailleurs, pour l'instant, je suis très pris par une autre urgence. Ma grande préoccupation, je peux même dire mon obsession, c'est de pouvoir transiter sans difficulté d'un hémisphère à l'autre par la seule voie possible.

Charlster faillit hausser les épaules de commisération. Le Chenal Noir était recouvert par une épaisse banquise qu'aucun bateau ne pourrait attaquer. D'ailleurs la Caste n'en possédait pas et avait eu recours à la *Chimère* des Simone pour un aller et retour laborieux, effrayant, jusqu'à l'île d'Alone où siégeait le pape. Personne ne pourrait renouveler cette tentative.

— Si nous établissons une voie de communication, nous ne serons pas

tellement éloignés de cette base dans la cordillère des Andes dont je vous parlais il y a un instant. Même si nous devons passer par l'Antarctique.

Cette fois, c'était Charlster qui n'écoutait guère, rendant l'affront à Opérasque qui venait de traiter son travail avec un mépris cavalier. Le physicien pensait à la révélation de Louria Finister. Il avait mal encaissé les affirmations de la jeune femme, l'avait traitée d'illuminée, de rêveuse. Il n'avait pas voulu écouter les arguments qui étayaient sa théorie.

— J'ai retiré un groupe d'ingénieurs de la baie d'Hudson où ils tentaient de freiner le réchauffement de la banquise, pour les envoyer dans le Chenal Noir.

Cette fois Charlster ne put masquer son indignation.

— Vous auriez pu le faire plus tôt, me dispensant d'un voyage exténuant et d'un travail de géomètre.

— Mon cher, je me méfie des ingénieurs car ils manquent souvent d'objectivité, craignant toujours de ne pas être employés sur un projet. Avec vous j'étais certain que vous ne me conteriez pas de belles histoires. Vous êtes parti plein de hargne et j'ai trouvé votre mauvaise humeur prometteuse. Vous ne manquerez pas de me signaler tout ce qui vous déplairait et c'est ce qui est arrivé. J'ai une vue tout à fait critique de la banquise du Chenal Noir. Les ingénieurs auxquels j'ai communiqué vos rapports en sont restés accablés. Ils ont commencé par me dire que jamais cet endroit ne pourrait être exploité comme je l'envisageais. Que les travaux à prévoir dépasseraient nos possibilités. Et savez-vous ce que je leur ai répliqué ?

Il fixa Charlster qui visiblement était bien loin de tout ça.

— Vous m'écoutez, Charlster ?

— Oui, bien sûr. Vous leur avez répliqué ?

— Qu'ils aillent voir sur place et qu'ils descendent jusqu'à l'équateur en reprenant toutes vos mesures et en tenant compte de vos constatations. Si comme je le pense la banquise du Chenal Noir a fini par se souder à celle de l'Antarctique, une voie royale nous est ouverte.

— Ce qui s'est produit pour le Nord, la soudure de la banquise de Béring avec celle du Chenal, a pu ne pas se réaliser en bas. Les courants chauds, les grandes superficies d'eau de mer s'y sont peut-être opposés. Les océans sont de grandes réserves caloriques.

— Vous cherchez à me décourager ou quoi, Charlster ? Seriez-vous dépité que pour l'instant je laisse le projet Permafrost mariner un peu dans ses

langes ? Nous n'avons pas assez de certitudes, mon cher, pour aller plus loin.

— Demandez à Tharbin qu'il nous remette ce qu'il a trouvé sur les lieux de naufrage du Bulb en océan Pacifique.

— Tiens, vous entretenez cette rumeur vous aussi. Je n'y crois pas, et je n'ai pas envie d'importuner Tharbin avec ça au moment où j'ai besoin de sa collaboration pour réaliser le réseau ferroviaire du Chenal Noir.

Charlster ne réagit pas tout de suite, furieux qu'Opérasque ménage le Bonze. Puis il sursauta.

— Un réseau ferroviaire sur la banquise du Chenal ? Mais c'est de la folie.

— J'adore les folies ! s'esclaffa Opérasque.

CHAPITRE 22

L'archipel Crozet se trouvait exactement sur le tracé du réseau des Kerguelen, disparu avec le réchauffement et la fonte de la banquise du Pacifique. Ce réseau partait de la Tasmanian Company pour rejoindre Magellan Station en Patagonie. Outre les Kerguelen, les Crozet, il s'appuyait aussi sur les îles du prince Edward, la Géorgie du Sud. On y trouvait les stations les plus démunies du globe avec des habitants miséreux. Ce réseau était aussi le domaine des traîne-wagons, ces clochards du rail qui ne restaient jamais en place. Gus lui rappela qu'il avait été l'un d'entre eux, à une époque où il se déplaçait lamentablement sur ses mains, ayant perdu ses jambes dans le Gouffre aux Garous, là-haut, vers le cercle polaire nord. Depuis, des synthétiseurs prothétiques, dans le satellite Bulb, avaient remodelé son corps, le dotant de nouveaux membres inférieurs.

Le vieux radar à l'écran plutôt flou commença d'esquisser les contours des différentes îles, tandis qu'un lecteur d'infrarouge signalait la présence de nombreuses sources de radiation.

— Des installations produisant de la chaleur, dit un des mécaniciens, des usines ou des centrales thermiques. Des êtres vivants, hommes ou animaux.

— Comment pourrait-il exister une société humaine si avancée dans l'équipement industriel, sur cet archipel si peu éloigné de nous ? Curieusement, nous n'avons jamais eu l'idée avec Farnelle de nous détourner pour le visiter en faisant route vers l'Antarctique. Le souci d'économiser l'huile faisait que nous ne pouvions perdre plusieurs journées de navigation.

Gus venait de prendre de puissantes jumelles d'approche et il ne cacha pas sa stupeur.

— Il y a une coupole comme dans le temps. De taille réduite, mais elle doit bien recouvrir un kilomètre carré. Je ne vois pas ce qu'elle protège. Le climat de cet archipel est le même que celui des Kerguelen. L'hiver austral nous apporte des chutes de pluie, de neige aussi, du givre mais sans plus. Et l'été, comme en ce moment, nous pouvons atteindre les vingt degrés en plein midi.

Lien Rag confia les commandes à l'un des mécaniciens et rejoignit son cousin. Il se servit d'une longue-vue sur pied qui avait une grande focale.

— J'ai l'impression que cette coupole n'est pas transparente, dit-il. Elle ressemble à celle d'un très ancien observatoire avec cette ouverture axiale.

N'est-ce pas un énorme télescope qui en sort ?

Gus abandonna ses jumelles pour se pencher sur l'écran radar, essaya de le rendre moins brumeux mais ne réussit qu'à effacer l'écho. En pestant, il essaya de le réanimer.

— Le lecteur d'infrarouge signale une puissante activité thermique. À quoi peut-on l'attribuer ? Aucune centrale ne dégagerait autant de radiations sur une aussi petite surface. L'énergie produite sous cette coupole alimenterait tout l'hémisphère. In vraisemblable à mille kilomètres de chez nous. Nous en aurions déjà connu les retombées depuis, s'étonnait Lien Rag, une nuance d'inquiétude dans la voix.

— À condition, objecta son cousin, qu'elle soit permanente. Ce que je ne crois pas. Gislake, tenez-vous à bonne distance de cette île principale. Effectuez un grand cercle tout autour, en réduisant la vitesse pour économiser le baleinium.

— On pourrait se transformer complètement en dirigeable et réduire encore le régime des moteurs, fit Lien Rag.

Mais à ce moment-là il fut fasciné par une modification dans la coupole opaque. L'espèce de télescope, qui pointait vers le ciel selon un angle de quarante-cinq degrés environ, venait de disparaître. Et l'ouverture longitudinale se refermait elle aussi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Lienty Ragus, qui venait lui aussi de constater ce retrait. On ne voit plus rien.

— La coupole tourne sur elle-même et j'aperçois bien plus bas que la précédente fente, des sortes de hublots.

— Lien, ces inconnus viennent de nous repérer, je suppose.

Il regarda le lecteur d'infrarouge, le désigna en silence à Lien Rag. Ce dernier découvrit la chute brutale des radiations, comme si l'intense chaleur qui régnait en bas venait de s'atténuer rapidement.

— Gislake, soyez sur vos gardes et agrandissez encore vos cercles. Je ne suis pas rassuré par ce que nous découvrons et mieux vaut se tenir à distance.

Le deuxième mécano, Olivary, venait de prendre des jumelles lui aussi et disait que ces hublots lui faisaient penser à une maquette de voilier ancien qu'il avait récupérée autrefois chez un brocanteur.

— C'est la maquette d'un énorme vaisseau en bois du XVIII^e siècle avec cent canons, je crois. Et chacun de ces canons était dans l'entrepont, tirait au

travers de ce qu'on appelait des sabords. Des ouvertures qui pouvaient se fermer grâce à une trappe lorsque le canon reculait, pour être à nouveau chargé par la gueule.

— Cap au nord, hurla soudain Lien Rag.

Dans le temps de ce récit il venait de voir un des hublots se colorer de sombre, preuve qu'il s'ouvrait. La manœuvre de Gislake leur évita de rester dans la ligne de mire d'un missile long d'un mètre environ, qui passa sur leur droite en sifflant et explosa plus loin.

CHAPITRE 23

L'annonce de ce combat souterrain ne parvint à Punta Arenas que lorsque tout fut terminé. Yeuse estima que le bilan en était lourd, avec sept soldats réguliers et quinze supplétifs tués. Il y avait une trentaine de blessés, dont la moitié dans un état grave. La troupe avait progressé sous la cordillère des Andes trois jours entiers. Le deuxième jour ils avaient trouvé un réseau de rails, trois lignes, qui s'enfonçait dans un tunnel très large. Ils avaient utilisé des wagonnets pour se libérer des bagages et des armes semi-lourdes, et c'était ainsi qu'ils avaient failli être tous tués. Lorsqu'ils étaient tombés dans l'embuscade, ils n'avaient que des armes légères sur eux, alors que les ennemis invisibles utilisaient des lance-micro-missiles à répétition et des obus à fragmentation. Le général Benfield pensait même que les charges étaient composées d'uranium appauvri qui occasionnait des blessures semblables à des brûlures infectées.

Grâce aux supplétifs que la haine exaltait, ils s'en étaient sortis, avaient pu récupérer leurs armes à répétition et nettoyer tout ce carrefour de tunnels. Benfield, avec une certaine vanité malvenue, triomphait.

Trois Aiguilleurs avaient été capturés. L'un d'eux était grièvement blessé mais les deux autres étaient sains et saufs. Ils avaient essayé de se faire passer pour des ingénieurs civils travaillant pour une société privée, mais on avait découvert les tatouages de la Caste sous leur aisselle droite. Benfield espérait que de leur interrogatoire sortiraient des informations enfin crédibles sur le travail entrepris par les Aiguilleurs dans cette partie du monde.

Deux heures plus tard, un autre message annonçait la découverte d'un camp de travailleurs esclaves de trente hommes, âgés de seize à quarante ans, tous en piteux état. On les soignait et ils racontaient qu'ils vivaient là sous terre depuis des mois.

Pour éclairer sa progression, Benfield avait demandé à Lavarillez, le directeur de la distribution électrique pour les Altiplanos, d'établir une ligne jusqu'à l'entrée du tunnel et de là on avait déroulé des kilomètres de fil. Mais depuis cet affrontement on bénéficiait d'un éclairage inconnu et autonome. Des projecteurs fixés sur les parois dispensaient une forte lumière mais ne paraissaient pas reliés à une source de production d'énergie. Les paysans enlevés pour effectuer des travaux harassants révélèrent que d'autres groupes travaillaient à des kilomètres de là, que des convois circulaient dans ces tunnels. Les Aiguilleurs logeaient dans des wagons confortables et ne

manquaient de rien, mais ils ne paraissaient préoccupés que d'une seule chose, réussir à franchir la Ceinture de Feu en creusant profondément sous la terre et rejoindre leurs amis dans le Nord.

Normalement, Yeuse aurait dû se rendre là-bas pour encourager Benfield et ses troupes, mais elle n'y tenait pas, et regrettait le départ de Gus. Jamais Reiner ne consentirait à la remplacer car il détestait Benfield, le traitant de bravache. Mais avec lui elle aurait eu une meilleure vue des événements. Le général avait tendance à se parer de toutes les victoires, réelles ou imaginaires.

Elle ne pouvait quitter Punta Arenas, suite à l'accord passé avec ce capitaine Césaire. Son équipage avait embarqué de nuit sur le tanker mis à leur disposition, abandonnant le *Staple* le long d'un quai. L'Amirauté avait fouillé le remorqueur, sans rien relever de spécial. Reiner lui-même était allé y faire un tour mais ne pouvait expliquer qui étaient ces gens-là, et où ils se procuraient autant d'huiles de phoque et de baleine.

La rumeur que les Kerguelen autorisaient la chasse aux Solinas fut répandue par les matelots des petits bateaux qui faisaient escale dans le port de la Patagonie occidentale. C'étaient des caboteurs, souvent des pinasses à fond plat qui devaient se réfugier dans le premier abri lorsque la mer se levait. Certains de ces équipages, avec un courage étonnant, remontaient le long des côtes de l'ancien Chili, à la limite de la Ceinture de Feu, pour piller les stations abandonnées. Ils revendaient toutes sortes de marchandises, des sacs de graines, de coton, des appareils plus ou moins en bon état, mais leur cargaison trouvait toujours preneurs. D'autres embarcations, dotées d'une quille lestée, venaient de l'Est, transitaient par les Kerguelen d'où la rumeur.

— Nous devons peut-être y songer, lui dit Reiner.

Les affrontements avec les Roux devenaient de plus en plus fréquents et meurtriers. Le *Rewa*, forcé de protéger les radeaux de chasse aux phoques contre les Hommes du Froid, ne pouvait lui-même capturer des éléphants de mer et les apports d'huile et de viande se raréfiaient. C'était la raison de son espoir en ce fameux tanker mensuel promis par le capitaine Césaire. Quarante-vingt mille tonnes d'huile sur un an. Pas de viande. Ce qui était surprenant, car la chasse aux phoques de toute origine rapportait trois parts d'huile pour une de viande environ.

— Les Kerguelen connaissent une prospérité surprenante, d'après les capitaines de caboteurs. Le niveau de vie est de plus en plus élevé.

— Lien Rag revend-il ce baleinium des Solinas ? demanda Yeuse.

— Les capitaines peuvent en acheter pour leur moteur, mais pour l'instant ne peuvent en faire le commerce.

Elle souhaitait que le bateau de Farnelle et Danglov vienne faire escale à Punta Arenas. Elle leur donnerait une lettre pour Lien Rag, le priant de lui vendre des quantités de ce baleinium.

CHAPITRE 24

Depuis son arrivée à Kolymagrad, Songe se sentait détachée de la réalité. Elle qui avait la réputation d'avoir les pieds sur terre, de se débrouiller constamment pour se tirer des pires ennuis, ne parvenait pas à retrouver son rythme de vie habituel. Pavakov l'avait reçue avec un grand enthousiasme qu'elle ne s'expliquait pas. Il avait beau lui dire qu'il avait jadis commercé avec elle indirectement, elle ne comprenait pas qu'il la traite aussi chaleureusement. Il lui fit visiter ses usines de montage, conduisant un glisseur qui pouvait se faufiler partout dans les ateliers. Il lui assura que d'ici un mois sortiraient les premiers véhicules mixtes pour l'usage urbain et extérieur. Ce fut le soir, au cours d'une réception, qu'il lui annonça, sans autres commentaires, que Liensun se trouvait en Djougdjour Cie à bord d'un baleinier, la *Salamandre*, qui avait réussi l'exploit de remonter le terrible Chenal Noir. Elle était dans l'ignorance de tout ce qu'il lui annonçait, mais la seule nouvelle qui la rendait tremblante d'impatience, d'espoir, de crainte aussi était que Liensun se trouvait à proximité.

Si Pavakov la recevait aussi bien c'était aussi pour honorer une envoyée du président Tharbin de la Consortium Cie. Depuis longtemps, il espérait traiter avec ce puissant voisin pour l'équipement en routes et la fourniture de glisseurs de tous modèles. Il ne paraissait pas se soucier le moins du monde des relations étroites entre Tharbin et la Caste des Aiguilleurs. Il devait pourtant disposer de renseignements détaillés sur la toute-puissance des Aiguilleurs dans la compagnie voisine.

Ce fut le lendemain qu'il la rejoignit pour le petit déjeuner. Elle s'était levée de bonne heure, ne pouvant dormir. Elle n'avait fait que penser à Liensun, réveillant les souvenirs les plus tendres, refusant d'évoquer les plus désagréables. Parfois, à cause de leur commun appétit arriviste, ils s'étaient affrontés de façon sordide dans les transactions financières ou économiques.

— Je n'ai pas voulu m'étendre hier, au cours de cette réception, sur mon entretien avec Liensun, mais je dois vous révéler qu'il se trouve pour l'instant dans une situation difficile. Non seulement lui, mais tout l'équipage du baleinier.

Il lui raconta l'embargo de Magadangrad sur la *Salamandre* à cause d'un individu détestable, un certain Ulkena.

— J'étais un habitant du Pays de Djoug quand Liensun me rencontra. Je

voulais, profitant du réchauffement, en faire une compagnie prospère complètement indépendante du système coercitif des Aiguilleurs. Mais un dictateur brisa mes espoirs et entraîna le pays dans une régression telle qu'il ne s'en est jamais relevé. Ils sont tous en train de mourir de l'absorption d'un alcool frelaté, le méthanol, obtenu par la distillation du bois. Ils en vendent le plus fort, et ce produit a fait des victimes à Magadangrad, en a envoyé d'autres dans les hôpitaux psychiatriques. Complètement inconscient, Ulkena a obtenu un passage sur le baleinier pour venir réclamer le paiement de ses livraisons d'alcool. Le Mayor Zouriev veut le traduire en justice, le capitaine du baleinier refuse de le livrer et mon ami Liensun est donc prisonnier. Il s'est juste permis une sortie clandestine pour m'appeler grâce à mon concessionnaire dans ce port.

— Kurty, avez-vous dit ? Le fils de ce pirate Kurts qui sévissait dans plusieurs compagnies à bord d'une énorme machine nucléaire considérée comme un dieu par certains ?

— Il faisait des incursions en Sibérienne du temps du Conservatoire du Moratoire. Mais Liensun m'a dit qu'il était en compagnie d'autres amis ou parents, je ne sais pas exactement. Une certaine Ann Suba.

Il ne vit pas Songe se crispier, changer de couleur. En elle-même elle traita cette femme de vieille peau qui s'accrochait à Liensun. Elle l'avait débauché alors qu'il avait à peine quinze ans et ne le lâchait plus. Il ne s'en fatiguait donc pas ? Pourtant elle et lui avaient connu des amours merveilleuses, des extases nombreuses. Ils étaient faits l'un pour l'autre.

— Il y a aussi la fille de Lien Rag. Lui, je le connais de réputation. Il fut un très grand adversaire de la Caste, de Lady Diana, la présidente de la Panaméricaine. Il fut traqué par toutes les compagnies. Sauf par celle de la Banquise que dirigeait son ami le Kid. Vous avez connu le Kid ?

Elle hocha la tête sans préciser autrement.

— Vous connaissez la situation. Je dois me rendre là-bas à Magadangrad pour essayer de la démêler. J'ai pu avoir le Mayor par radio et je sais qu'il ne cédera pas, qu'il est aussi têtu que ce Kurty. Il faut que nous trouvions une solution. Je veux que Liensun vienne ici, voie ces usines. Il m'a fait part d'un projet tel que j'en suis tout excité. Un projet fou comme il a toujours su en imaginer et les réaliser. Je n'ai jamais vu Lacustra City mais il paraît que c'était une très belle œuvre.

— Oui, dit Songe, très belle.

Cette Ann Suba la détestait car elle savait que c'était elle, Songe, qui avait aidé Charlster à quitter Lacustra City pour rejoindre les Aiguilleurs. Cette

physicienne sévère ne le lui pardonnerait jamais. Sévère pour les autres, mais véritable chienne lubrique lorsque Liensun était auprès d'elle.

— Quelque chose vous préoccupe, chère voyageuse Songe ? demanda Pavakov très gentiment.

CHAPITRE 25

Les forces de police qui surveillaient la *Salamandre* avaient été triplées et deux glisseurs de l'armée, surmontés d'armes automatiques, stationnaient sur le terre-plein du port. Le Mayor Zouriev accentuait sa pression sur les occupants du baleinier, laissait entendre qu'il ne céderait pas tant qu'Ulkena ne lui serait pas remis.

Lorsque Kurty ne se trouvait pas dans le carré des officiers, la discussion se concentrait vite sur le Djougien qui échappait à toutes les recherches.

— Pourtant il pue, répétait Fleur, en pinçant son nez délicat. Il empest et lorsqu'il se dirigeait vers sa cabine il laissait son odeur dans toute la coursive. On devrait pouvoir le repérer facilement, non ?

Liensun la fixa comme si elle venait de dévoiler la cachette de cet alcoolique. La jeune fille prit cela pour un reproche, haussa les épaules.

— Je ne vais pas me rétracter parce que tu me foudroies du regard, dit-elle. Cet homme empest et parce que vous ne voulez pas passer pour des intolérants vous vous taisez mais moi, je dis ce que je pense.

— C'est le propre des petites pestes, répondit son frère en pensant à autre chose.

En quittant le carré il répertoria tous les endroits qui dégageaient des odeurs désagréables. En premier lieu il y avait la fonderie, mais elle n'avait pas servi depuis le Chenal Noir où ils avaient eu l'occasion de dépecer quelques cadavres de cachalots entraînés par le courant. Elle avait été nettoyée à grands jets mais elle empestait néanmoins. Il la fouilla soigneusement, examina tous les endroits, même les plus exigus, où un homme de petite taille aurait pu se recroqueviller. Peine perdue. De là il descendit dans les soutes où se trouvaient les réservoirs alimentant les moteurs. Le fuphoc des Djougien n'était pas purifié et il puait lui aussi. L'air était irrespirable dans ces locaux. Mais leur aménagement ne laissait aucun endroit où Ulkena aurait pu se dissimuler.

Tout en poursuivant ses recherches, Liensun se demandait comment le Djougien se nourrissait. Cela faisait trois jours qu'il était traqué, et à moins de se laisser mourir de faim il avait eu besoin de s'alimenter. Et il en arriva à penser qu'il bénéficiait d'une complaisance à bord. Quelqu'un lui fournissait de quoi survivre et ce quelqu'un connaissait sa cachette. Qui aurait pu dans

son entourage lui venir en aide ? Kurty ne voulait pas le livrer mais ne serait pas allé jusqu'à l'encourager à résister. Il ne voyait vraiment personne susceptible de le faire. Fleur avait raison dans son intransigeance. Ulkena n'attirait pas la sympathie, et si le sentiment n'était pas en cause c'était la cupidité qui entraînait en jeu.

Liensun s'intéressa au magasinier et au personnel de la cambuse. Le magasinier vivait et couchait dans son local, s'enfermait à clé dès la fin de la journée, par contre le personnel de cuisine dînait fort tard, et lorsque le coq allait se coucher, ses deux aides rangeaient et astiquaient. Vers onze heures l'un d'eux sortit avec les ordures qu'il alla placer dans un local sous le gaillard d'avant, à côté de la soute aux munitions réservée surtout aux harpons explosifs. Depuis que le baleinier était amarré le long de ce quai on ne balançait plus rien à la mer. Le matin, la corvée de quart déposait sur le quai les containers d'ordures et ceux des *bouteilles* et des *poulaines*, les toilettes de l'équipage et des officiers. Les services portuaires consentaient à les vider.

Lorsque l'aide-cuisinier se fut éloigné, Liensun fouilla le local et découvrit ce qu'il cherchait. Un petit sac en toile mis de côté derrière les poubelles. Il contenait du pain, de la viande, du sucre, de la confiture synthétique et une bouteille plate. Il en dévissa le bouchon, renifla le goulot. De l'alcool ordinaire.

Il se planqua à proximité dans une chaloupe de bordé et attendit. Une heure plus tard le commis de cuisine réapparut, prit le sac dans le local aux poubelles et disparut dans le puits aérant les cales. Une série d'échelons en permettait un accès plus rapide que la voie habituelle. Le garçon descendait en silence et Liensun ne le suivit qu'une fois certain que l'autre était au fond. Lorsqu'il y fut également, il aperçut une lueur qui s'éloignait entre les réservoirs destinés au baleinisme de fonte. Dès lors il sut où se cachait Ulkena. À l'extrémité se trouvait le puits aux chaînes et ce n'était pas autre chose qu'un cloaque. Les chaînes d'ancre remontant de la mer entraînaient toutes les saletés flottant autour d'elles, et notamment les débris de cachalot après une capture. On ne nettoyait cet endroit qu'entre deux campagnes de chasse. En approchant Liensun en respira la puanteur.

S'étant aventuré plus loin, il surprit une conversation violente bien que chuchotée, et comprit qu'Ulkena se faisait tirer l'oreille pour récompenser le commis.

— Non, disait ce dernier, je veux deux pièces d'or. Je prends trop de risques. Et vous deviez quitter le bord déjà hier au soir. Bientôt je ne pourrai plus venir sans me faire remarquer.

— On avait dit une pièce. Je dois en garder pour le moment où je débarquerai et essaierai de gagner mon pays.

— Si vous ne m'en donnez pas deux, je ne descendrai plus.

Finalement le Djougien céda, et lorsque le garçon s'éloigna Liensun se planquait entre deux cuves à baleinium. Il remonta un peu plus tard, regagna sa cabine où Ann Suba dormait déjà.

Dans la journée du lendemain un employé de Gudurski, le concessionnaire des Pavakov, fut autorisé à délivrer un message à Liensun. L'ingénieur lui annonçait son arrivée pour le jour suivant mais insistait sur l'obligation, pour lui et ses amis, de livrer le Djougien criminel à la police de Magadangrad. C'était la condition unique pour que les relations avec la Djougdjour Company deviennent amicales. Liensun comprit pourquoi les policiers avaient autorisé ce porteur de message à monter à bord. Kurty lut ce texte et secoua la tête.

— Je ne sais ce qu'il est devenu, dit-il. Et si jamais on le trouve je lui poserai la question afin de savoir ce qu'il décide. Je ne le livrerai pas.

Liensun resta silencieux. Ce fut Fleur qui, comme toujours, avec cette intelligence acide qui la caractérisait, envisagea une autre possibilité.

— Et s'il avait quitté le bord ? Nous allons attendre des mois en vain ? Pourquoi ne demanderais-tu pas à la police du coin de fouiller ton bateau ? Ainsi eux aussi auraient la certitude que ce sale bonhomme a disparu.

— C'est évidemment logique, fit Ann Suba.

Grathe hochait la tête comme pour approuver et Liensun se taisait toujours. Kurty parut se concentrer sur cette proposition, dit qu'il allait l'examiner avec attention, qu'il en parlerait au cours du repas du soir.

Dans l'après-midi Liensun retourna dans sa cabine, fouilla dans les affaires d'Ann, préleva des comprimés que la physicienne prenait régulièrement pour dormir. En général, un demi lui suffisait. Ce médicament lui avait été fabriqué quelque vingt ans auparavant par la Chirical Cie installée dans l'Australienne, cette confédération de petites compagnies. La Chirical produisait entre autres des cryo-hormones négatives et positives pour supporter soit le chaud soit le froid. Les prostituées Rousses en étaient les plus grandes consommatrices, avec les Hommes du Chaud usant de leurs services.

Ce fut pour Liensun une nuit épuisante, car il dut attendre jusqu'à trois heures du matin que le somnifère dissous dans la vodka endorme Ulkena dans son puits aux chaînes. Il dut aller le chercher, le remonter alors que ses vêtements dégouлинаient d'une eau corrompue. Impossible d'emprunter les échelons directs avec ces cinquante kilos à l'épaule. Il peina le long des escaliers, des coursives, faillit être surpris par la relève à proximité du poste

d'équipage.

Sur le pont il surveilla les policiers qui, entre deux rondes, se retrouvaient pour parler à hauteur de l'étrave. Lorsqu'ils se rassemblèrent, il poussa Ulkena par-dessus bord en criant d'une voix contrefaite ! Caché par le bordé, il vit les policiers braquer leur lampe sur l'eau moirée du bassin. Puis l'un d'eux sauta et ramena le corps du Djougien vers le quai. Ses camarades le hissèrent. Peu après un glisseur-ambulance s'approcha. Liensun avait surveillé la passerelle durant toute l'opération. Lorsqu'il avait crié, les lumières s'étaient éclairées puis un projecteur avait braqué son faisceau sur le pont avant de fixer son spot sur le quai. Grathe, de quart de nuit, suivit toute l'opération, prévint Kurty de repos dans sa cabine. Liensun rampa en dehors du halo de lumière, rejoignit le puits des cales, atteignit la coursive des cabines. Il se doucha avec soin, désespérant chasser l'odeur d'Ulkena et celle de l'eau pourrie du puits aux chaînes.

Le lendemain, Kurty rassembla l'équipage et les passagers pour leur annoncer qu'Ulkena, le fugitif, avait été retrouvé dans le bassin du port. On ne savait s'il avait voulu se suicider ou essayer de se sauver. Il avait été repêché, conduit à l'hôpital où il avait été soigné. On avait découvert qu'il était ivre, ce qui laissait accès à toutes les hypothèses. Dès le matin le Mayor, doktor Zouriev, avait levé l'embargo. Les policiers et les véhicules militaires avaient disparu. Encore quelques heures et l'équipage pourrait descendre à terre. Les passagers pouvaient le faire dès maintenant.

— C'est un coup de théâtre vraiment inattendu, dit Fleur. Mais comment a-t-il survécu, et surtout comment s'est-il procuré de l'alcool, puisqu'il était ivre ?

Liensun sentit alors le regard d'Ann Suba pesant sur lui. De tous, elle seule pouvait avoir des doutes sur lui.

CHAPITRE 26

Louria n'attachait pas à ses informations beaucoup d'importance. Il insista avec irritation :

— Un réseau ferré long de vingt mille kilomètres entre les deux pôles ! Il va engloutir dans cette folie des fortunes qui ne seront pas consacrées au projet Permafrost. Nos recherches, ce laboratoire et ceux de Panaméricaine Nord seront privés de subventions, peut-être fermés. Tu ne te rends pas compte de la gravité de cette décision et tu te réfugies dans des spéculations aberrantes. Ton histoire de navette venue de ce satellite que tu appelles Shade ne repose sur rien. Désormais, tu oublies tes principes de scientifique pour délirer et affirmer n'importe quoi.

Tranquillement, la jeune femme alla chercher une liasse de photographies prises par les astronomes de 87°7 Station.

— Ces clichés s'étalent sur une période de quarante mois environ... Les plus anciens ont trois ans, les plus récents quelques mois.

Elle les jeta plutôt qu'elle ne les plaça sous ses yeux. Tout de suite il comprit pourquoi sa jeune confrère bâtissait des hypothèses extravagantes.

— Des météorites. Ou encore des aurores boréales dues à une explosion solaire. J'ai découvert récemment l'explication de ce phénomène dans les archives informatisées datant du XX^e siècle.

— Des météorites vraiment, profilées, n'est-ce pas ? D'ordinaire il s'agit de cailloux complètement incandescents. Sur ces clichés nous avons un objet allongé comme une ogive et suivi par une queue de flammes. C'est complètement différent. Que mes confrères astronomes aient cru, eux, qu'il s'agissait d'un quelconque phénomène céleste connu passe encore, mais que le célèbre professeur Charlster, éminent touche-à-tout, versé dans toutes les sciences depuis la chimie, la physique, la biologie et je ne sais plus quoi, commette la même erreur me navre.

— Bah, il s'agit de météorites semi-carbonées et seule cette partie-là brûle, laissant le reste intact. C'est assez banal. Moi, je ne vois pas d'ogive là-dedans.

— Cent deux clichés en quarante mois, noyés dans des milliers d'autres. La Caste paie ces astronomes pour rien. Ils photographient à la chaîne et

n'observent que ce qui les intéresse, les floculations de poussières, les amas de cendres, les remous dans ces couches lunaires et, désormais, depuis que tu en as parlé, Altaï bien sûr. Ils n'ont même pas détecté Shade, et s'obstinent à parler d'ombre portée sur une floculation alors que les orbites prouvent le contraire. Ils sont obtus, mesquins et routiniers. Et toi, tu bascules dans leur camp avec tes certitudes. Lorsque tu as parlé de Dumb-Bell, j'ai été enthousiasmée par ta conclusion et puis plus rien, le retour sur une prudente réserve, par jalousie, par fainéantise, parce que tu n'es plus qu'un vieux qui vire gâteux. Tu renies même tes vices antérieurs, parce que ta queue est flasque définitivement et que le côté pervers de ton caractère se liquéfie. Je te préférerais amateur de fillettes mais plein de passion pour la recherche.

Il n'était même pas indigné de l'entendre vitupérer ainsi. Il aurait voulu lui dire que tant d'enthousiasme violent ne servirait à rien. Qu'elle n'aurait pas les crédits nécessaires pour peaufiner ses hypothèses, qu'il n'y aurait plus l'argent pour prendre, comme elle venait de le dire, des milliers de clichés parmi lesquels une petite centaine révélait une chose étrange. Il savait fort bien qu'une météorite semi-carbonée ne pouvait être multipliée à des dizaines d'exemplaires, et que par une coïncidence extraordinaire on n'ait pris les photographies que de celles-là. Les météorites pénétrant dans l'atmosphère terrestre depuis l'explosion de la Lune n'avaient jamais cette luminosité. Elles se chargeaient de particules, de poussières de cendres qui freinaient leur descente, donc les frottements.

— Ce qui te préoccupe c'est ce chemin de fer reliant les deux pôles, mais que voulait instaurer Permafrost sinon une nouvelle hégémonie du rail ? Voilà qui se réalise. Tu devrais être satisfait. Ton échec, tu as toujours estimé que le Chenal Noir était ton échec le plus cuisant, le remords de ta vie de scientifique, eh bien, finalement il révélera son utilité. On pourra filer vers le Sud dans des trains confortables et non à bord d'un bateau qui tremble vingt-quatre heures sur vingt-quatre à cause de la banquise qu'il doit déchiqueter. Je crois encore dans mon sommeil sentir mon corps gretoter sans fin.

Il reprit les clichés, se disant qu'il aurait bien voulu croire que ces traînées lumineuses, produites par un tout petit point microscopique qu'il fallait examiner à la loupe, signalaient un vaisseau spatial capable de rejoindre la Terre, de se poser et de repartir alors que le système ancien des navettes était beaucoup plus compliqué. Même celles que le Bulb échangeait régulièrement avec Concrete Station, la dernière base encore opérationnelle après celle du pôle Nord et celle du Canada ancien. Il fallait un double rayon, comme deux rails pour les guider.

— As-tu localisé le point de chute ? murmura-t-il d'un ton las.

— Pas encore. Enfin je suppose qu'il se situe de l'autre côté de la Ceinture

de Feu, dans l'hémisphère Sud. Mais je n'en ai pas la preuve. Ces traînées lumineuses ne sont pas photographiées en dessous d'une altitude de cent à deux cents kilomètres, et sur cette distance, ces quelques secondes pour rejoindre la surface terrestre, la trajectoire peut se modifier. Je pensais qu'il s'agissait d'une ogive qui se retournerait complètement à vingt ou trente kilomètres de son point de contact, pour se poser avec douceur grâce à des rétrofusées. Mais des rétrofusées laisseraient des traînées dans l'atmosphère. On retrouverait des particules du combustible dans les brumes plafonnant à dix mille mètres. J'ai malheureusement été incapable d'obtenir le moyen de les analyser. Pourquoi ces gens, ces inconnus venant de Shade n'utiliseraient-ils pas l'attraction terrestre ? La science des Terriens du XXI^e siècle était très avancée à ce sujet. Et nous savons qu'à bord du Bulb la pesanteur pouvait être modifiée à tout moment.

Finalement il l'admirait de sacrifier sa jeunesse, sa beauté à fortifier ses convictions. Elle les étayait sur peu de chose en réalité, mais elle possédait un instinct si développé qu'il l'emportait sur ses réserves de physicienne. Connaissait-elle le doute quelquefois ? Et lorsqu'elle retrouvait l'un de ses amants, ne lui avait-elle pas avoué en avoir plusieurs, tous insignifiants et même peu doués pour le sexe, oubliait-elle cette passion intellectuelle pour livrer son corps au plaisir ? Il ne le croyait pas. Plus le temps passait et plus elle basculait dans son obsessionnelle conviction.

CHAPITRE 27

Tous avaient gardé le silence sur les étranges événements vécus au-dessus de l'archipel Crozet. Ils avaient dû s'éloigner au plus vite car plusieurs missiles avaient explosé autour d'eux. Lien Rag avait soudain pensé que l'un d'eux pourrait bien être équipé d'un système directionnel à infrarouge, et il avait ordonné aux mécaniciens de lâcher du fuphoc chaud. Cette huile, lorsque le dirigeavion volait à mille mètres, se figeait et il fallait la réchauffer pour la rendre fluide. Ils la portèrent à un haut degré de température, en répandirent des traînées. Les missiles suivants tombèrent dans ce leurre et y explosèrent, projetant des arcs-en-ciel de gouttelettes de fuphoc irisées par la lumière de l'explosion.

Ils rentrèrent aux Kerguelen comme les autres fois, discutant ensuite des qualités et des défauts de l'appareil ainsi qu'ils le faisaient à chaque retour d'un vol expérimental. Mais le lendemain ils se réunirent en secret chez Lienty Ragus qui occupait une petite isba à l'écart. Il y vivait seul en compagnie d'une jeune otarie qu'il avait sauvée sur la banquise antarctique et qui s'était attachée à lui, peut-être surtout aux harengs qu'il lui distribuait si généreusement qu'elle devenait obèse, et perdait de sa grâce.

— Nous avons découvert une communauté inconnue qui jouit d'un haut niveau technique. La coupole qui s'ouvre ou se ferme, la chaleur intense produite, les missiles ultra-perfectionnés nous indiquent que nous avons affaire à des individus à part. Depuis quinze ans nous avons suffisamment rencontré de groupes, de communautés, de micro-compagnies pour estimer que nous vivons tous ensemble une ère préindustrielle. Nos tentatives de manufactures sont plus artisanales que sophistiquées, déclara Lien Rag, mais ce que nous avons détecté sur Crozet est vraiment différent.

— Si nous savions d'où viennent ces gens, nous pourrions mieux comprendre leur motivation. Apparemment, ils ne veulent pas qu'on mette le nez dans leurs activités. Cela me rappelle la Guilde des Harponneurs. Y aurait-il une poignée d'ingénieurs de cette Guilde réfugiés sur Crozet pour essayer de reconstituer une puissance ?

— Dans ce cas leur agressivité est effrayante, dit Gus, après que le mécanicien Gislake eut terminé. Sans prévenir, sans que nous ayons nous-mêmes montré nos intentions, ils nous expédient des missiles. Un seul aurait pu nous pulvériser et personne ici n'aurait compris pourquoi le dirigeavion avait disparu corps et biens. Je suis même persuadé que ces inconnus auraient

recherché l'épave pour qu'elle coule et ne laisse aucune trace.

— Mais, intervint l'autre mécano Olivary, des caboteurs, des trafiquants ont dû atteindre Crozet ? Ces errants ne manquent pas de visiter toutes les terres émergées, dans l'espoir de les piller ou de s'emparer des animaux ou de la végétation qui s'y trouve. Ce sont des marins qui ne relèvent d'aucune autorité et peuvent disparaître sans que personne ne s'émeuve. Pourtant on devrait faire une enquête.

— Ne crains-tu pas, demanda Gus à son cousin, que le *Dragon* de Farnelle et Danglov ne fasse un jour le détour pour aller jeter un œil à cet archipel ? Depuis que nous chassons les Solinas, ils savent que les Kerguelen n'attendent plus avec la même impatience leur retour. Ils peuvent prendre le temps de musarder.

— Les mettre en garde parce qu'ils sont nos amis et ne rien dire aux autres ne me plaît guère, dit Lien Rag. Je pense que nous devons révéler cette réalité. Mais l'effet contraire ne manquera pas de se produire. Quelques téméraires, quelques casse-cou auront à cœur de vérifier si cette mise en garde ne cache pas autre chose. Ils penseront que nous voulons protéger une source d'approvisionnement ou de richesses, et s'en iront provoquer ces inconnus.

— L'avertissement sera donné sous quelle forme ? Par la presse, la radio, le bouche-à-oreille ? demanda Gislake.

— Par tous les moyens, dit Lien Rag. Il ne faut pas perdre de temps.

CHAPITRE 28

Arrivé devant la longue façade de l'hôtel, Liensun resta ébahi. Même à Lacustra City aucun établissement de cette classe n'avait été édifié, et ses souvenirs des traintels d'autrefois ne pouvaient se comparer à cet établissement baptisé *Luxury*. C'était là qu'il avait rendez-vous avec Pavakov. L'arrestation d'Ulkena avait rapidement réchauffé les relations avec les habitants de Magadangrad, et les matelots comme les passagers pouvaient aller et venir sans crainte. Le Djougien venait d'être transféré de l'hôpital en prison. Il protestait avec force, affirmant qu'on l'avait enlevé après l'avoir drogué. Il accusait le commis de cuisine qui le ravitaillait dans sa clandestinité. Kurty avait interrogé ce garçon qui avait avoué, et il l'avait fait mettre aux fers. Fleur et Ann trouvaient ce châtiment d'une autre époque, mais Kurty n'avait rien voulu savoir.

L'ingénieur occupait une suite avec un salon, un bureau et sa chambre. Les traintels, il en existait encore beaucoup, n'offraient que des compartiments étroits à leurs clients. Les plus riches pouvaient en occuper plusieurs.

Pavakov avait le teint recuit des montagnards, les cheveux d'une blancheur de neige, mais dans l'ensemble n'avait guère changé. Il serra Liensun dans ses bras avec une emphase inattendue et c'est là que le visiteur découvrit le décalage entre deux époques. Pavakov, enorgueilli par ses succès, dissimulait sa véritable nature sous un masque théâtral. Il parla haut et fort durant un quart d'heure avant de comprendre que le sourire et le silence de Liensun étaient quelque peu amusés. Il cessa de jouer, fit signe de s'asseoir et soupira :

— Je ne fais pas toujours la différence entre un client et un ami. Je suis obligé d'en étaler si je veux m'imposer. Tu m'as montré que tu n'étais pas dupe. Je suis depuis trop longtemps dans ce rôle de bonimenteur, mais pour imposer mes glisseurs fonctionnant au gaz et mes routes j'ai dû faire le pitre. Et finalement la Tchershkici est née et se trouve en plein développement. Le ferroviaire recule, ne conserve que les réseaux principaux, les Aiguilleurs battent en retraite sauf dans les grandes stations. Bientôt ce sera la même chose pour la Djougdjour. Mais je vise plus loin encore, vers le nord et vers l'ouest. Mais est-ce vrai que vous avez réussi à franchir cette mythique Ceinture de Feu à bord d'un baleinier ? Quel exploit !

— C'est déjà du passé et je viens parler d'avenir, dit Liensun.

— Toujours la même impatience, le même réalisme, tout comme une

personne que je connais et qui tout à l'heure nous rejoindra. Mais que sais-tu de l'hémisphère Nord ?

— Qu'au-delà du 60^e parallèle, parfois le 65^e, la vie n'a pas vraiment changé. Les choses sont toujours les mêmes avec la toute-puissance ferroviaire et surtout le pouvoir de la Caste. Je sais que Tharbin, le patron des Bonzes, anciennement Rénovateur, a viré de bord et collabore avec les mêmes Aiguilleurs. Sa nouvelle compagnie s'appelle Compagnie du Consortium ?

— Et c'est elle qui est dans mon collimateur pour l'expansion de ma production. Mais nous sommes ici pour examiner ton projet de liaison par glisseurs entre le Nord et le Sud, en utilisant la banquise du Chenal Noir. Si nous réussissions, les perspectives offertes seraient fantastiques. Mais parle-moi de cette banquise. Vous avez pu remonter ce passage en brisant la glace et puis celle-ci est devenue trop épaisse ? C'est bien ça ? Plus aucun navire ne peut l'emprunter ? Mais cette glace ne va-t-elle pas continuer à s'épaissir, modifiant sans cesse le plan horizontal où nos routes seraient construites ?

— Nous avons remarqué qu'elle s'étalait au lieu de s'épaissir, ce qui lui conserve au centre même du Chenal une grande stabilité. Comme elle a tendance à se répandre, elle atteint les zones où la mer est plus chaude et fond aussitôt. C'est la frange qui se renouvelle sans cesse, pas la partie centrale. Pour le vérifier il faudra envoyer des équipes d'ingénieurs. Mais celui qui pourrait le mieux nous renseigner, parce que c'est le meilleur glaciologue au monde, c'est mon père Lien Rag. Si je parviens à retourner là-bas, je le convaincrai de m'accompagner pour étudier cette coulée de glace, longue de vingt mille kilomètres au moins.

— Bien sûr, Lien Rag, murmura Pavakov. Nous devons agir dans le plus grand secret à cause de la Caste qui pourrait elle aussi s'intéresser à ce passage d'un hémisphère à l'autre. Mais la différence entre le plan éventuel des Aiguilleurs et le tien c'est sa simplicité. Des engins de nivellement et nous aurons une piste pour nos glisseurs, quelques stations de ravitaillement en gaz, en nourriture, des lieux de repos et le tour sera joué. Maintenant je vais demander à l'envoyée de Tharbin de nous rejoindre et nous devons éviter toute allusion à notre projet. Cette personne, je l'ai appris, a pour mission d'évaluer dans quelle mesure Tharbin pourrait étendre sa souveraineté sur la banquise Nord, entre sa frontière, le delta de la Lena dont la banquise est instable et le détroit de Béring. Rien n'y a changé et un grand réseau dessert trois mille kilomètres de côtes sans problème. Tharbin rêve de s'en emparer avec la complicité d'Opérasque, le grand maître des Aiguilleurs. Note bien qu'il n'a pas le titre de Maître Suprême auquel il aspire.

Il alla prendre le combiné et parla doucement. Liensun ne put entendre ce qu'il disait. Il en profitait pour examiner autour de lui le luxe de cet

appartement. Pavakov devait être très riche pour séjourner dans pareil endroit.

— Voilà, nous n'avons plus qu'à attendre.

— Cet hôtel est vraiment superbe, dit Liensun. C'est comme le symbole d'une nouvelle ère complètement détachée de la précédente.

— Il m'appartient, dit Pavakov. J'ai investi dans sa construction l'argent de la vente des glisseurs, le bénéfice des routes de planches et des pistes. Le gouverneur d'Etat a beaucoup apprécié que cet argent ne sorte pas de sa compagnie. C'est ainsi que j'ai pu devancer mes concurrents. Dès que nos véhicules mixtes seront sur le marché, ils ne pourront se maintenir.

— Quelle est l'unité monétaire ici ?

— Le rouble. En Compagnie du Consortium c'est le sibéry. Donc fais attention. Il sera certainement question tout à l'heure du Chenal Noir et de votre exploit. Évite de donner trop de détails à ce sujet. Tharbin serait immédiatement informé si tu te laissais aller imprudemment à des confidences.

Une sonnerie tinta et Pavakov alla ouvrir. Liensun s'attendait à un homme mais c'était une femme, et celle-ci n'était autre que Songe. Une Songe vibrante, inquiète, intimidée.

— Voici voyageuse Songe, envoyée spéciale du président Tharbin. Vous vous connaissez, je crois, fit Pavakov ironique.

CHAPITRE 29

— Je n'aime pas beaucoup que votre déléguée se soit rendue chez Pavakov, déclara sèchement Opérasque à Tharbin, lorsqu'il le rencontra tout de suite après son arrivée à Talmyr Station. Il était de très mauvaise humeur, son train spécial était tombé en panne et durant toute la nuit il avait été impossible de le réparer. Un loco-remorqueur avait dû tirer le train spécial jusqu'en gare de la capitale du Consortium, sous les regards ironiques des employés locaux. Ces maudits Sibériens détestaient la Caste et ne s'en cachaient pas. Opérasque arrivait directement de la 87^o Station, par le réseau qui reliait à travers le pôle Nord, la Panaméricaine à la Compagnie du Consortium, en passant par la station de l'Observatoire. Pour accéder au président Tharbin, il avait dû subir les courbettes, les paroles de bienvenue de tous les Bonzes présents dans le train de la Présidence, et cette politesse était trop accentuée pour être honnête. Ces bonshommes en robe couleur safran se moquaient certainement de lui. Il était sanglé dans un uniforme de grand maître des Aiguilleurs mais par certains détails, il essayait de s'octroyer indûment l'apparence d'un Maître Suprême.

— Songe est une excellente négociatrice commerciale, dit Tharbin, et en même temps elle sait ouvrir les yeux sur ce qui l'environne. Si elle est allée au siège des usines Pavakov, c'est qu'elle pensait évaluer la puissance de ce fabricant de glisseurs. Tout comme moi, vous savez que le chemin de fer est réduit à ce réseau côtier et que les principales lignes intérieures, surtout les lignes montagnardes, ne sont plus fréquentées par les voyageurs qui préfèrent ces énormes véhicules transportant à peine autant de voyageurs qu'un demi-wagon. Mais ils peuvent aller dans les endroits les plus reculés.

— Tharbin, nous avons besoin du détroit de Béring de toute urgence. Je croyais que vous auriez déjà envoyé un ultimatum à la Tcherskicie pour les sommer de laisser le libre passage sur les réseaux côtiers. Nous ne voulons pas que ces gens-là nous cherchent des noises sur le détroit.

— Voyageur Opérasque, le moment n'est pas favorable. Songe a constaté qu'à Tiksigrad...

— Je vous en prie, il s'agit de Tiksi Station.

— Si vous voulez, mais personne ne parle plus de station là-bas. Songe a constaté que la police ferroviaire des Aiguilleurs devait céder le pas devant la police locale. Elle fut retenue par les Aiguilleurs et la police de Tiksi...

Station vint la délivrer. C'est un exemple entre autres. Songe m'a envoyé un rapport sur la traversée du delta de la Lena qui est bien accablant. Pour poursuivre en toute sécurité il faudrait passer par la Nouvelle-Sibérie, en pleine banquise de la mer des Laptev, à condition de construire plusieurs centaines de kilomètres d'un pont en matériaux autres que la glace.

Opérasque sursauta.

— Il n'en est pas question.

— Les eaux chaudes de la Lena mirent les piliers en glace. Si nous devons, nous autres Bonzes, nous étendre vers l'est, c'est à ce prix. Notre territoire au sud est parcouru par un trop dense réseau de fleuves pour qu'on puisse pénétrer en Tcherskicie par le bas.

— C'est la deuxième fois que vous employez ce terme détestable de Tcherskicie. Dites la Tcherski Company. Chaque capitulation dans l'emploi des termes précis ruine un peu plus notre influence, érode notre modèle de société. Lorsque vous avez sollicité un territoire au nord du 60^e vous avez affirmé que c'était pour maintenir notre type d'organisation sociale. Ne vous laissez donc pas tenter par cette dépravation de l'establishment.

Le chef des Bonzes continuait de sourire, mais sentait qu'il perdait peu à peu la face devant ce prétentieux grand maître. Opérasque se démenait fort pour de piètres résultats, et pour le lui rappeler Tharbin lui posa la question qu'il redoutait :

— Qu'en est-il, grand maître, de l'opération Permafrost ?

L'Aiguilleur comprit trop tard qu'il aurait pu éviter de se montrer aussi pointilleux sur des vétilles de langage. Les Bonzes détestaient qu'on les reprenne ainsi, et il devait maintenant s'expliquer sur les développements attendus du projet après la conférence d'Alone.

— Il s'agit d'un projet, car l'opération n'a pas encore été lancée. Charlster travaille sur les documents remis par le Vatican, mais la mise en chantier d'une navette pour rejoindre Altaï demandera beaucoup de travail préparatoire.

— Faut-il obligatoirement passer par ce débris lunaire ? Ce que Charlster a réussi un peu trop bien avec le Chenal Noir, ne peut-il le recommencer, avec quelques nuances ? Nous ne demandons ni cette nuit noire, ni ce froid intense. Juste de revenir aux conditions passées. Avec peut-être un peu plus de jour, un peu plus de chaleur.

— On dirait que vous êtes dans un bar, en train d'indiquer au barman le dosage de votre cocktail. Croyez-vous que ce soit aussi facile ? Et puis il y a

une chose dont je veux vous entretenir à ce sujet. Charlster ne cesse de me harceler, et si ce que je vais vous dire vous contrarie, excusez-m'en à l'avance. Personnellement je n'ai aucune opinion personnelle.

— Voilà bien des précautions, dit Tharbin en riant. Savez-vous que vous feriez un Bonze parfait ? Mais de quoi s'agit-il donc ?

— Charlster, peut-être que l'âge le trouble quelque peu, s' imagine que vous avez récupéré sur les lieux du naufrage du Bulb, c'était il y a quinze ans, les restes d'une navette spatiale, peut-être même l'appareil à peu près intact.

— Nous avons effectué ensemble une campagne de recherches, et vous-même avez emporté quelques trouvailles dont nous n'avons jamais rien su.

Opérasque resta impassible mais savait fort bien à quoi le Bonze faisait allusion. Ce qu'il avait emporté et qui depuis était enfermé dans un endroit secret, était la chose la plus dangereuse au monde. Mieux valait qu'on l'oublie. Lui-même l'avait cachée là d'où elle ne pourrait jamais s'échapper, et la surveillance en était constante.

— C'est exact, dit Tharbin. J'ai une navette qui pourrait fonctionner à condition qu'on reconstitue la fameuse Voie Oblique, ces deux rayons qui servaient en quelque sorte de rails fictifs entre Concrete Station et le Bulb. Qu'on appelait aussi le SAS c'est-à-dire le Salt and Sugar. Vous savez très bien pourquoi.

— Concrete Station est en pleine Ceinture de Feu, murmura Opérasque.

— Il y avait aussi cette base spatiale en Panaméricaine Nord, du côté de la baie d'Hudson, n'est-ce pas ?

CHAPITRE 30

L'homme se déplaçait en traîneau à chiens et cherchait la tribu depuis plusieurs jours. Ces alcooliques de Roux lui devaient cinq gros phoques et ils n'avaient pas tenu leur promesse. Il n'aurait jamais dû leur donner à l'avance des bouteilles de vodka frelatée et de la nourriture, mais depuis des années il pratiquait le troc avec eux.

Un chasseur tchouktche les lui signala dans un repli de la banquise, du côté de Pevekgrad et il atteignit leur campement dans le crépuscule du plein midi. Tout de suite, il aperçut les carcasses de phoques que des oiseaux de mer achevaient de nettoyer. Il en compta six et entra dans une colère noire, colère qui s'atténua lorsqu'il se rendit compte que le groupe habituellement composé d'une vingtaine d'individus s'était renforcé. Il y avait bien là, assis en train de manger un autre phoque, une cinquantaine d'enfants, de femmes et d'hommes. Celui qui lui servait d'interlocuteur, un certain Dverk l'aperçut et d'un geste l'invita à les rejoindre, désignant cette horreur de viande crue et de graisse roulée en boule.

L'Homme du Chaud savait que Dverk n'était nullement le chef, mais il l'appelait ainsi, en bon paternaliste qu'il était. Dverk arrivait à s'exprimer en langue universelle et c'était le seul.

— Vous me devez des phoques, dit le commerçant furieux. Et vous restez là à les manger. Où sont mon alcool et ma nourriture bien meilleure que celle-ci ?

Sa nourriture consistait en mélanges variés de viandes hachées avec les os, les tendons et congelés. Un produit qu'il aurait donné à ses chiens de traîneau, mais ceux-ci n'acceptaient que du poisson. Comme tous les chiens de traîneau.

— Celui qui vient de loin ne veut pas.

Le commerçant, il s'appelait Orsbeck, ne comprenait pas ce que Dverk lui expliquait. Il le fit répéter à plusieurs reprises, en conclut qu'un illuminé de cette putain de race était en train de prêcher le retour à la vie sauvage. On tuait les phoques et on les mangeait, sans les échanger contre de la vodka et de la nourriture. Et ce fils de pute convertissait une à une les tribus à ce renoncement total des produits du Chaud. La preuve, il était allé chercher une deuxième tribu qui maintenant vivait là avec eux, et en ce moment il devait

convaincre une autre plus importante encore au nord-est.

Orsbeck aurait volontiers roué Dverk de coups pour le payer d'aussi mauvaises nouvelles. Depuis des années, il pratiquait ce troc avantageux pour lui avec une demi-douzaine de tribus et, si cet inconnu venu de loin sabotait son commerce, il allait avoir affaire à lui.

— Il s'appelle comment ? demanda-t-il avec douceur pour ne pas effaroucher son vis-à-vis. Les autres continuaient de bâfrer comme si de rien n'était. Un superbe phoque de plusieurs centaines de kilos qui aurait pu donner une huile extra-fine. Orsbeck avait calculé qu'en continuant son petit commerce encore deux ans, il pourrait se retirer à Anadyrgrad et vivre le reste de ses jours à ne rien faire.

— Jdriège, fils de Jdrien le grand messie des Hommes du Froid.

Orsbeck avait déjà entendu ce nom de Jdrien, mais ne savait quand, ni où.

— Nous savons qu'il est le maître et si nous n'obéissons pas il nous rend tous malades. Toutes les tribus qui refusent de l'écouter deviennent malades.

C'était bien ça, un illuminé, une sorte de gourou qui devait avoir une habileté de charlatan pour faire croire à ces primitifs imbibés de gnôle qu'il avait de grands pouvoirs. Il fallait qu'il intervienne sans tarder, s'il voulait avoir son nombre de phoques chaque semaine.

— Il est où votre messie ?

— Par là-bas.

Par là-bas, c'était une avancée de la côte rocheuse dans la banquise, à une dizaine de kilomètres et, sans s'attarder, Orsbeck remonta sur son traîneau, fit claquer son fouet et fila vers le nord-est. Il ne lui fallut pas deux heures pour découvrir cette grande tribu qui d'ordinaire lui apportait quatre phoques chaque semaine. Et il en surprit les membres assis en rond autour d'un jeune Roux debout qui, en parlant et en faisant des gestes, tournait lentement sur lui-même pour les regarder tous dans les yeux.

Jdriège avait d'abord ressenti un malaise et quand le traîneau avec ce gros homme affalé dans ses fourrures était apparu, il avait reçu comme un coup de poing dans l'estomac. C'était le Danger en personne qui venait vers lui, sortant de la nuit polaire, celui que représentait un Homme du Chaud avec un fusil à la main. Jdriège ne s'intéressa plus qu'à cette arme, sachant que l'inconnu pouvait le tuer d'une grande distance. Il continua de parler, mais au lieu d'hypnotiser les siens il concentra son attention sur le mécanisme du fusil. Lors de son séjour auprès de son grand-père, Lien Rag, il en avait appris le fonctionnement et par curiosité en avait démonté et remonté plusieurs. Il sut

tout de suite ce qu'il fallait faire pour rendre l'arme inefficace. Bloquer une balle à la sortie du chargeur. Un jeu d'enfant désormais, depuis qu'il incitait les Roux ses frères à accepter une vie plus digne, plus naturelle. Il les invitait à le suivre, car lorsqu'ils seraient toute une foule il les conduirait jusqu'à la terre où ses amis vivaient entièrement libres.

— Hé toi, l'artiste ! hurla Orsbeck en brandissant son arme. Viens un peu par ici.

Ses frères Roux qui connaissaient le caractère violent de cet Homme du Chaud, baissèrent la tête et supplièrent Jdriège d'obéir, sinon il allait tous les tuer. C'était ce qu'il avait fait avec une petite tribu, voici pas mal de temps. Il les avait tous massacrés à cause d'un phoque troqué chez un autre commerçant.

— Tu veux me parler ? cria Jdriège. Me voici.

Orsbeck fut surpris et vaguement inquiet d'entendre ce Jdriège s'exprimer aussi nettement en langue universelle. Était-ce vraiment un Roux ou un quelconque charlatan déguisé ? Il y avait eu des cas similaires d'aventuriers maquillés en Roux, cherchant à s'emparer des chasses de ces derniers.

Jdriège approchait, les yeux sur la culasse de l'arme. Comme si l'acier devenait transparent, il en découvrait l'emboîtement du chargeur, la balle prête à jaillir. Mais il y en avait une autre dans le canon et celle-là pouvait le tuer net. Pour faciliter le fonctionnement du chargeur, les Hommes du Chaud graissaient la cartouche de ces balles. Et précisément avec de la graisse de phoque sur laquelle il pouvait agir à distance.

Orsbeck avait décidé d'abattre ce garçon. Il était magnifique avec ses cheveux blonds, sa fourrure légèrement ocrée et saine, mais il devait faire un exemple. C'est alors qu'il ressentit une chaleur à la détente de son arme, puis une telle brûlure qu'il dut la lâcher en poussant un cri. Une chance pour lui, car sous l'effet de la chaleur la balle explosa dans le canon et l'ouvrit en quatre parties qui retombèrent comme les feuilles d'une plante fanée.

CHAPITRE 31

Ce fut au repas du soir que Kurty fit part de ses intentions. Elles n'étaient pas définitivement arrêtées et il souhaitait l'avis de chacun de ses amis.

— Nous ne pouvons décemment garder ce port comme base à la suite de l'affaire Ulkena. Sa tentative de suicide ou de fuite reste mystérieuse, et je ne souhaite pas en savoir plus. L'instruction et le jugement risquent de nous apporter quelques ennuis. Je me suis renseigné et l'on m'a conseillé, à la capitainerie, le port de Plesnygrad juste en face, sur la côte ouest de la Kamtchatka Company. Un port en eau profonde et un trafic d'huiles important, baleinium et fuphoc. Si nous cédon's une quote-part de nos prises au syndic des marins-pêcheurs, nous y serons bien accueillis. Cette prébende est de quinze pour cent environ. La ville est plus petite que Magadangrad et beaucoup moins plaisante. Les popes orthodoxes y font régner une morale intransigeante sur les mœurs. C'est le dernier refuge d'ailleurs de cette religion. Depuis que le nonce apostolique, Etienne de la Couronne d'épines, s'est installé à Talmyr Station, les Néo-Catholiques progressent et séduisent les fidèles orthodoxes. Je voulais vous donner ces aperçus positifs et négatifs de cet endroit, avant de prendre une décision, avec votre accord.

— Notre but, peut-être lointain hélas, dit Ann Suba, est de rejoindre un jour l'hémisphère Sud. Ce que la *Salamandre* ne pourra pas faire. Personnellement, je n'ai pas envie d'abandonner Kurty, Grathe et l'équipage pour retrouver les Kerguelen. Mais c'est ma position personnelle.

— Pour l'instant c'est aussi la mienne, ajouta Fleur. Mais peut-être que si l'occasion m'en est donnée, serai-je heureuse de revoir mes parents.

Tous se tournèrent vers Liensun qui continuait de dîner en silence. Il releva la tête, comme surpris, et sourit.

— Je quitte le bord, dit-il. Je vais à Kolymagrad avec Pavakov. Mais si vous éliez Plesnygrad comme base permanente, je saurai où vous retrouver. J'ai déjà fait part à Ann du projet que j'ai imaginé pour rendre le Chenal Noir accessible autrement qu'en bateau. L'ingénieur Pavakov est enthousiasmé par ma proposition et nous allons sans tarder y travailler. Je vous tiendrai au courant. Si vous désirez faire partie de la première expédition qui balisera le trajet, fera des relevés et ouvrira la voie aux niveleuses, je pense qu'il n'y aura pas de problèmes. Je voudrais aussi vous dire que j'ai rencontré en même temps que Pavakov, une vieille amie et associée dans mes entreprises de jadis,

Songe. Elle se trouvait dans la Compagnie du Tibet, réfugiée dans les Échafaudages lorsqu'elle décida de rejoindre Tharbin en Consortium Cie. Devenue déléguée du Bonze, elle prospecte toute cette région et se trouvait avec Pavakov pour des discussions économiques.

Ce disant, il évitait de regarder Ann Suba qui avait réagi tout de suite lorsqu'il avait prononcé le nom de Songe.

— Nous pensons, Pavakov et moi, qu'en moins de quatre ans le trafic sur le Chenal Noir sera intense et que la Ceinture de Feu ne sera plus un obstacle infranchissable entre les deux hémisphères.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette Songe, dit Fleur, surprise de voir Ann Suba aussi troublée. Mes parents la connaissaient-ils ?

— Ta mère Jael, ma demi-sœur, a même été sa collaboratrice un temps, dit Liensun. Lorsque Lacustra City commença d'exporter le fuphoc que notre père transportait depuis la Panaméricaine, elle était directement intéressée dans l'acheminement des wagons-citernes.

— C'est une femme qui ne se préoccupe pas de morale, dit Ann d'une voix sourde, et qui pour parvenir à ses buts est prête à coucher avec n'importe qui. Elle passa ainsi des bras de Charlster à ceux de Tharbin, et aussi dans les tiens.

Liensun continua de dîner sans paraître attacher d'importance à cette mise en cause. Lorsqu'il avait quitté Pavakov, Songe l'avait suivi, et une fois devant l'ascenseur qu'il devait emprunter, elle lui dit simplement que sa chambre était au bout du couloir. Lui prenant le bras, il l'y accompagna. En moins d'une heure, ils retrouvèrent leur entente d'autrefois dans une sorte de surenchère sexuelle outrancière.

— C'est une intrigante qui travaille depuis longtemps pour les Aiguilleurs, accusa Ann Suba, avec de plus en plus d'âpreté. Je l'accuse même d'avoir aidé Charlster à quitter Lacustra City, alors que l'endroit devenait intenable. Les trois prostituées engagées pour jouer les fillettes, c'était elle qui les avait dénichées. Mais ces filles expertes travaillaient en fait pour la Caste.

Ce qui fit hausser les épaules de Liensun.

— Tu ne peux le prouver.

— C'est vrai, mais tu ne peux l'innocenter non plus.

Kurty le premier se leva et quitta le carré. Fleur en fit autant peu de temps après.

— Tous, tous, vous avez couché avec elle, Kurts le père de Kurty et Lien Rag ton père, certainement. Tu ne peux le nier.

— Tu es folle de rage et tu dis n'importe quoi. Tu n'admet pas que je quitte ce bateau, que j'essaie de me lancer dans une autre aventure moins languissante que celle que nous vivons en ce moment dans ce port. La chasse aux cachalots merci beaucoup, j'ai mieux à faire.

— Tu as fouillé mes affaires, trouvé mes somnifères, tu en as prélevé deux pilules que tu as fait absorber à ce pauvre Ulkena, je ne sais comment. Tu as fait deux victimes, le Djougien qui se trouve dans une prison de cette ville et le pauvre commis de cuisine, qui lui est aux fers. Tu es odieux. Tu es bien digne de cette Songe. Les moyens de parvenir à tes fins ne te gênent jamais, quels qu'ils soient. Durant les quinze dernières années tu as fait illusion, là-bas, aux Kerguelen. Tu étais le bon garçon passionné par le dirigeavion surtout, mais tu rongais ton frein et la découverte du Chenal Noir fut le départ d'une nouvelle carrière d'arriviste.

— Et toi, tu ne supportes pas de vieillir, de te détacher des plaisirs de la vie. Tu te renfroignes, tu te réduis à une intelligence, certes exceptionnelle mais stérile. Je ne suis pas fâché d'avoir l'occasion de m'en aller enfin, de rompre une liaison qui n'a que trop duré.

Lorsqu'il reparut sur le pont, après avoir rapidement récupéré ses affaires dans la cabine qu'il partageait avec Ann, il fit un signe en direction de la passerelle. Mais Fleur le rejoignit en hâte et le serra dans ses bras.

— Tu es un sale voyou, dit-elle, mais je t'aime, tu sais. Et si vraiment tu organises cette expédition dans le Chenal Noir, préviens-moi, j'aimerais bien en être. Et puis dis-moi, cette Songe, c'est vrai qu'elle est très belle ?

CHAPITRE 32

Ce matin-là, Charlster voulait consulter tous les logiciels qui éventuellement conservaient le souvenir de météorites ou d'aurores boréales ayant tracé dans le ciel brumeux une parabole lumineuse. Depuis, des années, les opérateurs enregistraient ces données sans y attacher la moindre importance. Il travaillait depuis des heures et commençait de comprendre Louria et ses certitudes, lorsque quelqu'un vint s'appuyer contre la table de son écran.

— Je suis occupé, dit-il sans lever les yeux, que voulez-vous exactement ?

— Tu as l'air en forme, dit une voix féminine un peu rauque, mais tu as maigri. Tu devrais te soigner davantage.

Effrayé, il découvrit Cristella, son ancienne collaboratrice, celle qu'Opérasque lui avait imposée lorsqu'il lui avait supprimé ses charmantes petites amies. Une fille volontaire qui, c'était lui qui l'affirmait, le violait systématiquement matin et soir, l'épuisait. Il avait craint pour son équilibre physique et mental, mais elle était si experte qu'il succombait chaque fois.

— Que faites-vous ici ? gronda-t-il sur la défensive.

— Quel accueil ! Je suis nommée directrice de la section des recherches géophysiques et géospatiales, et c'est en toute légalité que je me trouve dans ce labo. C'est moi qui suis donc qualifiée pour te demander ce que toi tu fabriques avec des logiciels sans aucune valeur, que les fainéants de l'observatoire entassent sous prétexte d'accomplir un travail acharné. Opérasque m'a chargée d'y mettre bon ordre. Ici, on dépense trop d'argent pour de piètres résultats. Où en es-tu avec Altaï ?

Il sursauta. Lorsqu'il avait quitté son dernier poste, elle n'était pas au courant de sa découverte.

— Opérasque m'a mise dans la confiance, mais je sais que depuis quelque temps ce n'est plus du tout d'actualité. Enfin, nous consentons à te laisser poursuivre tes recherches.

Elle tapota le haut de l'écran.

— Je suis, sur un autre écran depuis une heure, les recherches sur les météores. Est-ce que cela concerne ton programme Altaï ?

Pris au dépourvu, il ne sut que répondre. La vivacité de son cerveau était sensiblement amortie depuis quelque temps. Un effet de l'âge ou le signe d'un mal inconnu.

— Ce morceau de Lune, dit-il, j'ai l'impression qu'il se dégrade et que des parcelles tombent sur Terre en brûlant.

C'était une assez piètre explication et il craignait que Cristella n'évente le peu de vraisemblance de son explication, mais elle se contenta de hocher la tête, comme si elle était convaincue. Il resterait cependant méfiant avec elle.

— Tu as vécu de belles aventures, continua-t-elle avec son sourire de carnassier.

Ses lèvres épaisses découvraient des dents superbes, prêtes à mordre. Il portait encore des traces de la sauvagerie inhérente à cette fille. Il n'avait jamais compris qu'indépendamment des ordres reçus, elle l'avait privilégié comme amant. Elle aurait pu séduire quantité d'hommes jeunes, beaux et sexy au lieu de s'acharner sur sa vieille carcasse. En ce sens, elle rejoignait Louria dans cette croyance absurde que coucher avec lui c'était acquérir quelques parcelles de son génie.

— On m'a dit, mais je refuse d'y croire, que tu n'as plus de goût pour des partenaires... disons jeunettes ?

Il resta sans réaction, éprouvant une grande lassitude maintenant qu'il réussissait à dominer ses craintes. Il comprenait qu'elle était là pour saccager sa vie, pour le tourmenter parce que Opérasque abandonnait son projet Permafrost, et qu'il en était le témoin gênant. Le grand maître ne supportait pas qu'on lui rappelle, ne serait-ce que d'un regard, qu'il ne tenait pas ses engagements pris à la conférence d'Alone. Et excédé il avait fini par faire appel à Cristella, la chargeant d'écœurer le vieux savant encombrant qu'il était devenu. Il se demanda si le moment de parler de Shade n'était pas venu, comme de révéler les étranges lignes de feu photographiées et informatisées. Le plus stupide des astronomes, s'il prenait la peine de s'y intéresser, se refuserait à expliquer par la chute d'une météorite ces traînées lumineuses. L'astronomie, longtemps interdite, n'était pas une science de premier rang, elle balbutiait et ses tenants encore plus manquaient de connaissances et de références.

— Plus de fillettes alors, répéta-t-elle plus fort, faisant lever la plupart des têtes jusque-là penchées vers les écrans.

Charlster redouta un scandale et secoua la tête.

— C'est fini, je capitule, murmura-t-il. Je suis au-delà de ces fantaisies-là.

— Tiens, je croyais que la belle et séduisante Finister, Louria si mes souvenirs sont bons, t'aurait redonné le goût de la féminité accomplie. Oui, je pensais que revenu de tes égarements tu avais enfin trouvé la sérénité en compagnie d'une agréable partenaire.

— C'est une collaboratrice exceptionnelle que je considère seulement comme ma fille. Quoi qu'on puisse rapporter sur notre couple, je n'éprouve pour elle qu'une affection de père.

Malgré lui, il avait déclaré cela avec une certaine provocation dans le ton. Il regretta aussitôt son impulsivité, sachant qu'elle recevait sa dénégation comme un défi.

— Vraiment, siffla-t-elle furieuse. Te voilà enclin à la sensiblerie ? Toi qui déflorais des gamines non nubiles, tu respecterais une femme de trente ans connue pour ses liaisons tumultueuses multiples, voire complexes avec plusieurs partenaires ?

Elle tremblait de rage contenue. Il était fasciné par cette bouche avide qui soudain se tordait, se violaçait comme si le sang de cette femme bouillait.

— Et c'est à moi que tu veux faire admettre cette stupide histoire ? Moi qui sais que lorsque tu me repoussais je parvenais toujours à mes fins, que je te rendais la virilité de ta jeunesse. Et cette Finister qui a bien autant d'expérience que moi doit se montrer aussi exigeante que je le fus.

— Je vous en prie. Si nous réfléchissions plutôt comment envisager notre collaboration future ?

Il n'avait trouvé que cette lamentable proposition pour la calmer, et ne se doutait pas qu'elle en saisisrait l'occasion pour se montrer encore plus odieuse.

— Mais bien sûr, nous allons collaborer d'autant mieux que la voyageuse Louria Finister va nous laisser, pour rejoindre un nouveau poste dans les laboratoires que je viens de quitter. Tu auras tout juste le temps de lui faire tes adieux et peut-être aura-t-elle à cœur de te quitter sur une dernière gâterie. Je ne m'y opposerai pas, mon cher grand savant. Allez, cours vite la rejoindre. Elle fait ses bagages. Et puis reviens-nous vite ici pour un entretien secret.

CHAPITRE 33

Le capitaine Césaire fut d'une exemplaire précision lorsqu'il ramena le tanker rempli de fuphoc. Et il annonça que la prochaine livraison serait effectuée sous trois semaines. Yeuse ne lui cacha pas son scepticisme, mais il se contenta de sourire. Il trouva que le pompage de l'huile nécessitait beaucoup de temps et lui demanda la permission d'acquérir de nouvelles pompes plus rapides.

— Parlez-en à l'amiral Reiner.

Elle n'utilisait ce titre qu'en l'absence de Benfield qui jalousait son conseiller économique et financier. Elle-même ne s'en servait guère, et Reiner n'y attachait aucune importance. Reiner donna son accord et le tanker repartit tandis que le remorqueur restait amarré dans le port.

— J'ai fait racler la coque de ce *Staple* par des plongeurs sous-marins, et nous avons récupéré des tarets univalves qui vivent à la lisière de la banquise en général. Nos radeaux en bois qui séjournent là-bas en sont envahis. Ici, ils sont assez rares. Ce remorqueur fréquente souvent les eaux proches de la banquise. Mais il ne provient pas du cimetière d'épaves que nous connaissons. J'ai l'impression qu'il a été renfloué, et je fais rechercher par les services de l'Amirauté son origine et éventuellement s'il n'avait pas coulé sur un haut-fond.

— Les services de l'Amirauté ? fit Yeuse en souriant. Trois pelés et un tondu ?

— J'ai embauché du personnel. Des océanographes à la retraite qui sont trop heureux de reprendre une activité. Cette histoire de fuphoc livré en trois semaines me paraît stupéfiante. Césaire doit puiser dans un dépôt inconnu. Mais je me demande à quoi pourra bien lui servir un de nos hydravions. Au fait, avez-vous prévenu Benfield de ce marché convenu avec Césaire ?

— Le général est trop occupé par la conquête très lente de ce tunnel de la cordillère. Il va de découvertes en découvertes, et a pu s'équiper en locos électriques. Mais Lavarillez ne peut fournir autant de courant que Benfield en exige, sans provoquer une panne générale de son secteur.

— Il ne trouve toujours qu'une faible résistance ?

— Toujours, mais il délivre des dizaines de malheureux employés à de

véritables travaux forcés. J'ai l'impression que les Aiguilleurs se jouent de lui, mais allez donc le lui dire. Il est en pleine jubilation guerrière, en tenue de combat, et croit mener la guerre de sa vie. Je crains qu'il ne soit attiré dans un guet-apens désastreux.

— Le lui avez-vous laissé entendre ?

— Oui, mais il fait la sourde oreille.

— Alors relevez-le de son commandement, dit tranquillement Reiner. Vous avez les trois quarts de vos troupes engagées là-haut dans une affaire bizarre.

Sans parler des centaines de supplétifs qu'il faut armer, nourrir. C'est du gaspillage pour un vieux scrogneugneu sénile. Il y a deux colonels qui peuvent le remplacer sur-le-champ et qui, eux, vous obéiront.

— Reiner, il fut un collaborateur fidèle, tout comme vous et je ne peux me résigner à lui faire ça. Il en mourra.

— Alors rendez-vous là-bas pour avoir une idée précise de la situation. Interrogez les officiers et les hommes qui sont relevés et quittent ce tunnel pour prendre quelque repos. Pour commencer exigez que l'hydravion revienne ici. Puisque Benfield s'enfonce sous terre, il n'en a nul besoin. Trouvez un prétexte, dites que vous voulez encourager les troupes et leur apporter quelques gâteries.

— Que voulez-vous dire, que je vais emmener avec moi quelques putes de Punta Arenas pour le repos du militaire ?

Son conseiller privé n'appréciait jamais ces plaisanteries et devait estimer qu'une présidente aurait pu s'en abstenir. Mais Yeuse trouvait sa vie si monotone, si codifiée en quelque sorte qu'elle usait assez souvent d'allusions salaces, sachant qu'elle provoquait chez Reiner une désapprobation totale. Ce n'était pas ce qu'elle disait qui la réjouissait, mais la réaction puritaine de son collaborateur.

— Je pensais à des cadeaux pour les soldats. Nous pourrions y associer la population, lancer un appel pour qu'on fasse parvenir à nos valeureuses troupes quelques douceurs.

— Les nouvelles du *Rewa* stationné le long de la banquise Filchner étaient toujours aussi mauvaises. Il ne pouvait se livrer à la chasse aux éléphants de mer, devant défendre les radeaux contre les Roux. Des rassemblements d'Hommes du Froid regroupaient des dizaines de milliers d'individus, au point que les troupeaux de ces mêmes éléphants de mer émigraient. On en rencontrait des centaines nageant vers le large, peut-être en direction des

Orcades du Sud ou des îles Sandwich, au-delà du cercle polaire.

— Sans le fuphoc de ce capitaine Césaire nous serions dans une situation effrayante, reconnaissait Reiner. Mais nous manquons de viande, ce qui me fait dire que cette huile vient d'un ancien dépôt. Une chasse nous fournirait aussi de la viande. Il faudra peut-être envisager une solution déchirante qui provoquera dans la population la plus démunie des réactions violentes. Et comme nous ne disposons pas de troupes sur place, ce sera extrêmement dangereux.

— Cette solution déchirante consiste en quoi ?

— Déplacer le *Rewa*, qu'il reprenne la chasse aux éléphants de mer et abandonne la protection des radeaux.

— C'est-à-dire sacrifions deux à trois cents marins chasseurs ? C'est bien de cela qu'il s'agit ?

— Les apports de ces radeaux sont quasiment nuls.

CHAPITRE 34

Non seulement arriva le *Dragon*, mais suivait à deux jours le *Gdabel* de Gdami, le fils de Farnelle. Il avait été sérieusement abîmé lors d'une collision avec le *Rewa* de la marine de Yeuse. Gdami aurait voulu intervenir contre le phoquier dont l'équipage mitraillait les Roux. Ces derniers harcelaient ceux des radeaux, et le capitaine Eldoreto n'avait pas hésité à éperonner la grosse chaloupe pontée. Il venait donc à Cooktown pour entreprendre les réparations.

— À bord du *Rewa* ils sont fous. Ils ne chassent plus l'éléphant de mer, et protègent seulement les radeaux. Ceux-ci, les uns après les autres, sont coulés par les nageurs Roux. Les braconniers se réfugient à bord du phoquier où leur présence accroît encore l'énervement de l'équipage.

Lorsque le bateau de son fils avait été attaqué, Farnelle se trouvait de l'autre côté de la péninsule Palmer, dans la mer d'Amundsen.

— Nous avons fait le plein de fuphoc, expliqua Farnelle, et nous étions en route pour ici lorsque j'ai aperçu un des tankers de la Patagonie occidentale. Il y en a deux qui font la navette avec le plein d'huile, mais celui-là au lieu de se diriger vers l'est, une fois le passage de Drake franchi, prit la direction de l'ouest et j'ai décidé de le suivre. Malheureusement nous étions lourdement chargés alors que lui était lège. Il nous a semés mais j'ai l'impression, et Danglov également, qu'il continuait vers la mer de Ross et peut-être même au-delà. Ce qui m'a tout de même surprise. D'accord, il y a des millions de phoques dans le coin, mais ce tanker n'est pas équipé pour le dépeçage et pour fondre le lard. Il ne fait que se remplir et se vider avec un équipage restreint. Il n'arborait pas le pavillon de Yeuse, et avant qu'il ne nous laisse sur place j'ai pu voir un Noir qui paraissait être le commandant. Je ne l'avais jamais aperçu sur la passerelle de ce tanker.

— Ça me dit quelque chose, fit Lien Rag, qui fouilla dans les tiroirs de son bureau avant de trouver un rapport rédigé par Lienty Ragus. Son cousin avait enquêté sur l'origine de ce fuel additionné d'antigel qu'un caboteur avait revendu dans les Kerguelen.

— Il s'agit d'un ancien remorqueur de grande puissance qui doit dévorer des centaines de litres à l'heure, le *Staple*, le crampon, un nom tout à fait adapté à un remorqueur de haute mer. Gus a appris que le capitaine s'appelait Césaire et était un Noir. Nous en avons conclu que l'homme et le bateau s'étaient enfuis de l'Africana où la Ceinture de Feu fait des ravages.

— Il s'agit certainement d'une coïncidence, avança Farnelle. Des Africaniens se sont peut-être réfugiés en Patagonie.

— Yeuse a bien trop de soucis avec ses propres réfugiés venus du Nord, pour accepter des gens d'un autre continent. Nous avons envoyé des messages radio un peu partout, le remorqueur n'a pas reparu et sa dernière escale fut en Géorgie du Sud.

Gdami, une fois son bateau réparé, était bien résolu à présenter la facture à Yeuse. Il détenait des photographies de l'abordage prises par Zabel, sa compagne.

— Je me ferai payer en farine puisque, dit-on, la dernière récolte de maïs fut excellente là-bas. Vous savez qu'elle a créé une nouvelle monnaie, le fuego qui est, paraît-il, bien accepté. Avant cet abordage par le phoquier, nous avions quelques relations avec les braconniers des radeaux. Rien de très suivi mais enfin nous échangeions des nouvelles. C'est ainsi que j'ai su que de nouvelles pièces et billets remplaçaient le dollar panaméricain.

Lien Rag songeait lui aussi à créer une monnaie, mais préférait attendre encore un peu. Il voulait en garantir la valeur sur des stocks importants d'huile de Solinas.

Il mit ses amis au courant de leur aventure au-dessus de l'archipel de Crozet.

— Nous avons failli être descendus, alors prudence, ne vous approchez pas de ces îles. J'ignore quelle sorte de gens se sont implantés là-bas, mais ils disposent d'une technique beaucoup plus avancée que la nôtre et qui me rappelle les installations panaméricaines d'autrefois.

— Pourquoi une coupole ou un dôme, releva Danglov, alors que le climat sur ce parallèle est assez doux ?

— J'ai d'abord pensé à un observatoire astronomique, mais il aurait été bien mal placé avec les brumes continuelles et une installation au ras de la mer. Ces constructions s'élèvent surtout en montagne et au-dessus des brumes comme dans la cordillère des Andes. Mais je crains qu'en ce moment les brumes ne se dispersent pas, même à plus de cinq mille mètres. À ce propos, nous avons un projet avec Lienty, c'est tenter d'atteindre progressivement les plus hautes couches de l'atmosphère. Le dirigeavion, lorsqu'il emportait le professeur Charlster pour des observations, là-bas à Lacustra City, atteignait aisément les vingt mille mètres. Nous voudrions tenter l'aventure car, par la suite, nous nous rapprocherions de la Ceinture de Feu pour relever les températures à grande hauteur. Jael ne supporte plus l'absence de nouvelles au sujet de Fleur. Elle m'en veut que je n'essaie pas de traverser le Chenal Noir,

mais nos équipements ne le permettraient pas. Sans balises au sol, c'est le risque d'une catastrophe. Lorsqu'on vole à plus de mille mètres au-dessus de ce Chenal, on découvre une lumière et une incandescence éblouissante qui en bordent la zone. Et même la nuit venue, le danger d'aller se brûler les ailes au moindre écart reste constant. Nous ne pouvons entreprendre cette traversée en n'étant que trois, Gus, Jael et moi. Pour emporter la quantité nécessaire de fuphoc ou de baleinium pour un trajet de vingt mille kilomètres, il faut voler à basse altitude et à vitesse minimum. En gonflant un tiers de ballonnets du dirigeavion, on peut limiter la moyenne à cent kilomètres-heure. À condition de voler sans interruption cela représente deux cents heures. Huit à dix jours. Un ou deux moteurs peuvent tomber en panne sur les quatre, nous devons alors remplir d'autres ballonnets et la vitesse tombera à quatre-vingts, soixante. Par contre nous dévorons plus de carburant. J'ai essayé de l'expliquer à Jael, mais elle ne veut pas m'écouter.

— Veux-tu que je lui parle ? demanda Farnelle.

— Je te mets en garde. Elle pense que vous pourriez recommencer avec le *Dragon*, Danglov et toi, la même aventure que Kurty. Elle refuse de croire que la banquise ne peut plus être brisée.

— Je n'ai pas le même tempérament, dit Farnelle. Et d'autre part mon équipage ne m'aurait pas suivie. Mais le dirigeable *Vatican-Saint-Jean* a bien renouvelé cet exploit pour ramener Opérasque, Tharbin, Charlster et leur suite dans le Nord ? Et cette fois-là il n'avait pas le soutien logistique de la *Chimère*.

— Radio Alone-Vatican annonça qu'ils étaient bien arrivés chez eux, mais le *Vatican-Saint-Jean* n'a jamais pu revenir. J'ignore s'il fut endommagé ou si l'équipage, y compris le commandant, refusa d'affronter une fois encore cet enfer. Le peu que j'en ai vu me remplit encore d'effroi, mais si j'étais sûr de franchir ces vingt mille kilomètres, même au prix de grandes souffrances je le ferais sans hésiter. En réalité, je fais absolument confiance à Kurty. Il veillera sur notre fille même au péril de sa vie.

Le lendemain, ils apprirent la disparition d'un petit schooner qui péchait le hareng sur le banc Seagull, ainsi nommé car il avait été repéré grâce aux nuées de goélands qui plongeaient pour attraper ces poissons abondants dans le coin.

— Seagull n'est pas très éloigné des Crozet, fit remarquer Gus à la suite de cette information, une rumeur qui agitait les quais.

— Tout de même à cinquante milles environ.

Auraient-ils commis l'imprudence de vouloir se rendre aux Crozet pour

une raison quelconque ?

— Ils devraient être de retour depuis trois semaines. Ils n'ont pas la radio à bord et personne ne les a croisés de ce côté-là. Ils ignoraient donc que l'archipel fût dangereux.

Farnelle alla visiter le centre de dépeçage et de fonte des Solinas. Elle arriva juste pour voir une de ces baleines treuillées sur le plan incliné, et ce spectacle lui serra le cœur. Tout comme elle détestait tuer les éléphants de mer et les transformer en huile.

Dès lors, Danglov, son compagnon, son fils Gdami qui errait comme une âme en peine sur le chantier naval, tous ses amis la trouvèrent bien songeuse. Et puis un jour elle pénétra dans le bureau de Lien Rag qui était en train de discuter avec Gus.

— Je suis prête à t'accompagner à bord du dirigeavion. Danglov s'occupera du *Dragon*. Je pense qu'on peut réussir cette traversée en embarquant le double d'huile nécessaire et quelques instruments. Ce qu'un dirigeable a fait, nous pouvons certainement l'accomplir.

Surpris, Lien Rag demanda un temps de réflexion avant de se prononcer. Il ne pouvait quitter les Kerguelen ainsi. Il lui fallait démissionner de sa charge de président. Mais auparavant il aurait de nombreuses tâches à mener à bien.

— Ne peux-tu pas trouver d'intérimaire ? demanda Gus, son cousin. Que prévoit la constitution ?

— Que le président de l'assemblée me remplace, mais il manque d'autorité, et serait prêt à tout accorder dès que les gens manifestent.

Il n'avait rien dit à Jael qui aurait manifesté son impatience, et elle n'aurait pas compris qu'il fallait du temps pour organiser son départ et préparer la longue traversée. Ce qui la tracassait le plus était que Jdriège, le fils de Jdrien, se trouvait à bord du baleinier de Kurty. Elle ne savait pas que le garçon avait quitté la *Salamandre* depuis.

CHAPITRE 35

Les deux hommes venaient de déjeuner dans le compartiment salle à manger du train spécial de Pavakov. L'ingénieur se plaignait des différents systèmes de communication, des médias, les trouvait tous obsolètes et trop lents. La radio ne fonctionnait que grâce à des relais rapprochés et les ingénieurs qui, depuis si longtemps, étudiaient la propagation des ondes, n'avaient guère fait de progrès. Seuls les Aiguilleurs, les Bonzes et le Vatican disposaient de systèmes plus performants, mais en gardaient jalousement le secret.

— Tous font actuellement des recherches secrètes sur le même problème. Le seul moyen d'obtenir, notamment pour l'informatique, une rapidité satisfaisante c'est le vieux système des câbles, des fibres optiques. Mais cela coûte fort cher et j'en sais quelque chose. J'ai fait équiper la piste de glace et la route en planches qui conduisent à Tiksigrad, la capitale. C'est un investissement que je ne peux renouveler souvent. Rien qu'avec mon concessionnaire de Magadangrad, les commandes mettent parfois plusieurs jours à me parvenir par fax. Un relais est défaillant, ou bien un manipulateur s'est absenté. Bref, c'est infernal. Je voulais m'installer jusque dans le détroit de Béring, mais j'hésite. Pour avoir Anadyrgrad c'est parfois deux jours d'attente. Les Sibériens, malgré les diverses compagnies, ce sont toujours des Sibériens, même ces poivrots du pays de Djoug sont fatalistes, ne voient jamais l'urgence d'un message. C'est sympathique d'un côté mais horripilant d'un autre. Je viens de te parler d'Anadyrgrad. C'est de là-bas que nous débiterons notre exploration du Chenal et que nous l'adapterons à nos glisseurs. Pour nous y rendre, il faudra attendre le dégel de l'été, d'ici deux mois. Nous transporterons tout le matériel et le personnel à bord de la *Salamandre*. Lorsque tu m'as rejoint au *Luxury* en m'annonçant que tu les avais quittés assez sèchement, cela m'a fort contrarié. Tu dois impérativement te réconcilier avec eux.

— Ils vont quitter Magadangrad pour le port de l'autre côté de la mer d'Okhotsk, Plesnygrad.

— Quelle idée ! Les popes sont maîtres de la ville et si tu ne vas pas aux offices, tu es exclu de la communauté. Par contre, c'est un centre important pour le commerce des huiles.

Plus tard, il lui demanda si Songe se doutait de leur projet commun.

— Je sais que vous avez couché ensemble et je me méfie des confidences sur l'oreiller.

— Elle ne se doute de rien. J'ai simplement dit que j'en avais assez du baleinier, de la chasse au cachalot et que je voulais visiter tes usines en attendant de faire autre chose. Elle m'a proposé de renouer avec Tharbin. Elle m'a assuré qu'il serait heureux de me confier un poste important.

— Elle voulait rejoindre Anadyrgrad ? J'espère qu'elle n'y sera plus lorsque nous débarquerons l'expédition. Tharbin travaille pour la Caste et veut mettre la main sur le réseau ferré de la banquise. Jusqu'ici les Aiguilleurs n'y sont admis que pour l'exercice de leur profession, avec interdiction de se mêler des affaires politiques.

— Mais comment Tharbin s'est-il imposé pour s'octroyer une concession de cette importance ?

— Quand lui et son armée de Bonzes sont arrivés en dirigeables, la région était sous l'eau. L'Ob, l'Ienisseï, la Lena débordaient. Les gens avaient fui et le Consortium occupait les points élevés. Lorsque les habitants revinrent, les Bonzes leur offrirent de la nourriture, des services alors que le Conservatoire du Moratoire de Moscou Voksal avait renoncé à s'occuper d'eux. Ils secoururent les isolés en dirigeables jusqu'à ce que la Caste ordonne d'en finir avec ce mode de transport, pour revenir aux vieux chemins de fer. La Caste fournissant l'infrastructure, les superstructures, wagons, machines, stations. Les Bonzes organisèrent la chasse aux phoques dans le Nord, surtout vers Sevemaia Zemlia. En quelques années ils avaient rétabli le ravitaillement, donné du travail, offert des wagons d'habitation. La Caste a d'énormes stocks du côté de la baie d'Hudson, en Panaméricaine. Elle les a acheminés le long de la banquise, créant un important réseau. Un viaduc de glace enjambe le Bérिंग mais il faut le reconstruire chaque été polaire. Dans ce plan de mainmise sur l'ancienne Sibérienne, il y avait quelques os impossibles à digérer. Le pays de Djoug avant l'alcoolisme ravageur, et surtout la Tcherskie. D'où un compromis négocié durement avec l'installation du réseau de banquise. On a fait des relevés, les dirigeants refusant qu'une seule traverse repose sur l'inlandsis. Uniquement fut concédée la banquise, mais la Traction et la Manu restaient régionales. Pour équiper la Compagnie du Consortium, la Caste a dû se soumettre, avec l'arrière-pensée qu'une fois Tharbin et les Bonzes bien implantés, la Tcherskie serait coincée entre les deux puissances. Et Tharbin commence à revendiquer le libre passage vers Bérिंग. Pourtant ses trains circulent sans limites ni tracasseries, mais il en invente pour accuser cette compagnie de mauvaise volonté et de non-respect des contrats. Pour finir il a envoyé Songe, une ambassadrice de charme. Une façon de manier la menace et la gentillesse.

— Songe se trouvait aux Échafaudages et m’a annoncé une nouvelle extraordinaire. Un certain Helmatt, ancien dictateur venu des Rénovateurs du Soleil que l’on croyait mort dans une explosion, vit toujours. Les Aiguilleurs ont refaçoné son corps, le transformant en une momie vivante. Du coup, il travaille pour eux. Songe devait rencontrer Fangh, patron de la Tibet Company qui guerroyait contre les bandits mongols. Ce dernier a aussi des ambitions et s’intéresse à toute cette partie nord de l’ancienne Sibérienne.

— C’est pourquoi je veux répandre mes routes, mes pistes et mes véhicules pour réduire à la portion congrue le chemin de fer, ne lui laisser que quelques grandes lignes. Et si nous relient le Nord au Sud par le Chenal Noir, l’impact publicitaire sera fantastique.

Il remarqua que Liensun ne manifestait pas l’enthousiasme du début et lui en demanda la raison.

— J’ignorais l’histoire récente de ces régions et je me rends compte que la Caste détient toujours le détroit de Béring. Or le Chenal Noir aboutit dans ce coin-là. Pour notre expédition, nous devons donc la commencer sous l’œil des Aiguilleurs. Je ne pense pas qu’ils accepteront de nous laisser l’initiative de créer les premiers une voie importante de communication vers le Sud.

— Tu veux dire qu’ils pourraient carrément nous faire disparaître. Il y a la place d’une route glacée et celle d’un réseau ferré.

— Eux ne voient que l’hégémonie du rail et pas autre chose.

CHAPITRE 36

— Je reviendrai, déclara Louria Finister avec une grande sérénité. Cette Cristella ne fera pas le poids ici. Elle ne sait pas ce qui l'attend, une résistance passive épuisante. Personne ne se révoltera, ne protestera mais elle n'obtiendra rien. Je les connais tous, et aussi un à un. Ils s'enferment dans leur bulle et surtout ne veulent pas être dérangés. Parfois, deux bulles se frôlent, échantent des infos mais vite chacune reprend son autonomie. Il faut que je te dise une chose, Charlster.

— On se tutoie ? fit-il avec un sourire triste.

— Qu'importe. J'ai découvert un site complètement abandonné. Il est difficile d'accès car les connexions sont multiples et divergentes vers d'autres sites. Mais quoi qu'il arrive, dès que tu auras franchi Omicron... Tu utilises déjà Omicron ? Bien. Tu passes sur Sigma II. Retiens bien, II en chiffres romains car un salopard a aussi créé un Sigma 2. Mais il y a d'autres pièges. Tu vas obtenir Kappa avec deux P. Méfie-toi de celui qui n'en a qu'un. Tu dois aboutir à Epsilon qui te conduira vers Upsilon. Surtout n'inverse pas car tu te retrouverais dans un site clandestin pornographique. Inintéressant d'ailleurs. Tu te souviendras ? On ne peut s'amuser à noter tout ça sur papier.

Ils avaient quitté l'observatoire, marchaient sur la banquise par moins trente-six, en combinaison étanche. Louria se méfiait des ouïes-racio permettant de communiquer et avait branché un petit système à elle. Un fil en ressort les reliait.

— C'est quoi Upsilon ?

— Un récit illustré d'après une certaine Sugar. Un récit pour étudiants à une époque.

Charlster fronça les sourcils.

— Sugar ? Tu veux dire une ancêtre de ces Sugar qui par la suite inversèrent leur nom pour s'appeler Ragus ? Comme Lien Rag dont les parents raccourcirent le nom pour nier leur appartenance à cette famille ?

— Voilà. Cette Sugar en fait, c'est une femme de cette dynastie qui régna en quelque sorte sur le Bulb qui s'est englouti dans le Pacifique. Ce qui m'a passionnée, c'est qu'elle rapporte les textes laissés par son ancêtre, un certain Vernon Duncan, une sorte d'aventurier qui participa à la conquête des Bulbs

dans les confins stellaires, à bord d'un vaisseau spatial *Terra*. Et c'est là que j'ai trouvé enfin la preuve que je cherchais. Il y eut deux Bulbs domestiqués, mais le premier surnommé Flatty fut abandonné car on le croyait malade. En fait, il muait. Une colonie humaine refusa de le quitter. La majorité opta pour l'autre, celui dont nous avons déjà entendu parler.

— C'est tout ?

— C'est déjà beaucoup, mais je n'ai pas fini d'exploiter Upsilon. Je ne sais si je pourrai poursuivre mes investigations une fois en Panaméricaine, mais toi, ici, tu pourras certainement. Et écoute-moi bien, si tu dois baiser la Cristella pour avoir la paix, baise-la, ne fais pas de manières. C'est ce qu'elle attend. Rien que dans le peu qu'elle a bien voulu me dire, j'en ai déduit qu'elle ne voulait que ça. Elle peut se faire sauter par d'autres mais c'est toi qu'elle veut. Parce qu'elle pense qu'un gosse de toi ramasserait le jackpot de ton génie.

— Un gosse de moi ? Jamais ! Je me ferai stériliser au besoin.

— Elle ne tiendra pas longtemps. Elle n'est là que pour te museler. Tu es le seul à ennuyer Opérasque. Les autres sont pétris de frousse et de conformisme. Mais tous espéraient avoir le projet Permafrost à se mettre sous la dent. Ils sont déçus, profondément, mais ne le diront pas. Ils comptaient sur toi et Opérasque l'a compris.

Avant de rentrer elle lui révéla qu'il serait peut-être possible qu'ils se retrouvent sur le site Upsilon, en établissant une heure de vacation précise.

— Une fois sur Upsilon, tu appelles les consultants du moment. Et j'apparaîtrai. Tu n'auras qu'à cliquer et nous serons en phase.

— Mais si d'autres curieux apparaissaient ?

— Ce serait formidable, la preuve que nous ne sommes pas seuls. Mais attention, ce sont peut-être des Aiguilleurs chargés de surveiller les sites. Je doute que Upsilon soit dans leur programme, mais sait-on jamais. Je vais rentrer la dernière. Attends-moi dans ma chambre pour un adieu plus officiel qui enchantera Cristella.

Elle tarda quelque peu tandis qu'il se remémorait toutes les indications pour rejoindre ce fameux site, où une lointaine ancêtre de Lien Rag racontait la saga des Bulbs. Peut-être aussi celle de *Terra*, ce fameux vaisseau ayant quitté la Terre avec les derniers réfugiés. Charlster avait parfois eu l'impression que ce vaisseau réapparaissait au cours des âges suivants, mais n'en avait pas la preuve formelle. Il était cité à différentes époques mais comme s'il existait toujours, et non dans un sentiment de nostalgie.

— Mon train part dans une heure, il faut que je te quitte, dit-elle en rentrant. Tu te souviendras de moi tout de même ? Ne te laisse pas bouffer par la Cristella. Cette ogresse te viderait en quelques jours.

Elle avait ôté son intégral, défaisait sa combinaison sous laquelle elle ne portait que des sous-vêtements transparents.

— On s’embrasse ?

Elle prit sa tête entre ses mains et l’embrassa profondément sur la bouche. Il en fut étourdi, puis se sentit coupable.

— J’en avais trop envie, dit-elle.

CHAPITRE 37

Anadyrgrad, sur la mer de Béring, était encore pour quelques jours bloquée par les glaces. Ce n'était pas une ville à la mode actuelle de Tcherskicie, mais une station ferroviaire avec une verrière déglinguée, des wagons d'habitation, un train administratif, un train hôpital, un train centre commercial. Les glisseurs Pavakov y étaient inconnus. Les Aiguilleurs surveillaient non seulement le trafic mais aussi les voyageurs. La Panaméricaine était de l'autre côté de la banquise qui fermait le détroit. Bizarrement, Songe se trouvait plus à l'aise dans ce monde fermé, surveillé, que dans Tiksigrad ou Kolymagrad. Même Magadangrad sur la mer d'Okhotsk ne lui avait pas autant convenu. Ici elle retrouvait ce qu'elle avait connu en Asie du Sud-Est. Les trafiquants, les traintels borgnes, les boîtes malfamées tolérées par la Caste. On traitait les affaires en grand secret, on échangeait des dollars panaméricains, la seule monnaie acceptée. On vendait des fourrures de toute origine et les élégantes se pavanaient en zibeline et hermine. La classe en dessous se contentait de bébé phoque ou d'isatis. Elle respirait des relents mercantiles, posait sur les prostituées un regard indulgent. Anadyrgrad avait une double apparence. En vitrine quelques milliers de personnes menaient une existence luxueuse avec lococars personnels, wagons d'habitation à deux, trois étages, réceptions mondaines, Aiguilleurs en grande tenue d'apparat, défilé de la garde. En dessous grouillait une faune manquant souvent de nourriture et de chaleur, mais aussi de confort, d'argent et de pouvoir. Des odeurs fortes couraient les quais vétustes, suffoquaient par moments. Sur la verrière, comme toujours, les Roux grattaient le givre et exhibaient leur sexe. Le chauffage marchait mal avec des bouffées presque brûlantes du côté des beaux quais, des coups de froid ailleurs. L'usine de décongélation fournissant l'eau de ville puisait des nuages de vapeur qui remontaient vers les trous de la verrière et retombaient sur-le-champ et souvent en grêle. On ramassait deux, trois blessés par jour, assommés par de gros grêlons.

Songe n'en revenait toujours pas de sa promotion. Tharbin l'avait nommée ambassadrice du Consortium en un rien de temps. Elle avait vu déménager son prédécesseur furieux, humilié, avec femme et enfants hagards, traînant leurs affaires pour embarquer dans un omnibus qui les rapatrierait en une bonne semaine. Tharbin avait refusé de prendre leurs frais de retour en charge. Songe ne savait ce qu'il sanctionnait aussi sévèrement, peut-être une trop grande sympathie pour les officiels de la Tcherskicie, une dizaine de personnes qui se tenaient à l'écart de la haute société drivée par la Caste. Leurs femmes ne portaient jamais de fourrure mais des combinaisons

symmons d'un autre âge.

Accueillie avec une fausse chaleur par les Aiguilleurs en poste, tolérée dans les réceptions, Songe fréquentait secrètement les véritables maîtres de la station, ceux que Tiksigrad avait nommés. Malgré les parades des uniformes noir et argent, des fourrures rares, c'étaient eux les patrons et si Tharbin voulait investir le réseau de la banquise, il aurait affaire à eux. Tous les autres seraient exclus des négociations, sauf si Opérasque faisait appel aux énormes bâtiments de guerre en attente de l'autre côté de Béring. Songe ne pensait pas revoir un jour ces mastodontes de plus de mille tonnes, roulant sur de multiples voies, jusqu'à vingt parfois et détruisant tout sur leur passage. Ces machines de guerre aux superstructures rappelant les bateaux de guerre d'antan, cuirassés, croiseurs, terrorisaient la population mais un sabotage des rails les immobilisait à la merci de l'ennemi.

Deux mois qu'elle était en poste et qu'elle envoyait un rapport quotidien. Elle avait organisé son propre service de renseignements, émerveillée de recevoir de Tharbin des liasses de dollars par caisses entières. Et ce qu'elle apprenait ne prenait pas toujours la direction de la Consortium Company. Par exemple, que signifiait cette concentration de traîneaux à chiens de l'autre côté de Béring, dans la Yuk Station ? Des pêcheurs tchouktches l'avaient informée qu'ils étaient chargés de recruter des équipages avec huskies et traîneaux.

Un autre événement tracassait les dirigeants discrets d'Anadyrgrad. Un illuminé, un faux prophète, rassemblait les tribus d'Hommes du Froid le long de la banquise et les incitait à ne plus fréquenter les Hommes du Chaud. Déjà, la plupart ne livraient plus les phoques qu'ils chassaient et, ici, on craignait que les nettoyeurs de verrières ne disparaissent une nuit. En fait de nuit, celle-ci commençait de diminuer avec l'approche du printemps polaire. On surveillait donc ces Roux juchés au-dessus de la station. Leur ration alimentaire avait été doublée et on leur distribuait de l'alcool.

Les patrons des comptoirs de commerce, installés en bordure de la banquise, offraient une prime importante pour qui capturerait ce faux prophète, mort ou vif. Mais personne ne savait où le trouver exactement. Tout ce qu'on racontait c'était que les Roux se rassemblaient en un point donné proche du Béring, avec de grandes quantités de vivres sous forme de boulettes de graisse et de morceaux de viande de phoque.

Ses informateurs lui signalèrent aussi que la *Salamandre*, désormais basée à Plesnygrad, venait chasser le cachalot jusque dans la mer de Béring, et qu'une fois les glaces fondues elle viendrait certainement s'amarrer aux quais d'Anadyrgrad.

Elle souhaitait et appréhendait cette venue prochaine du baleinier. Elle

ignorait si Liensun se trouverait à bord ou s'il resterait avec Pavakov. Mais dans ce bateau il y avait Ann Suba, la compagne de Liensun, une femme effrayante à son avis, capable de venir la provoquer ici même dans son train d'ambassade.

Et puis d'autres nouvelles étranges concernant la *Salamandre* la troublèrent. Elle essaya de ne pas y attacher trop d'importance, mais son informateur lui envoya un vieux journal de Magadangrad dont la vente était interdite dans Anadyrgrad. On y voyait le baleinier et tout un rassemblement de glisseurs sur le quai. Deux grues les enlevaient pour les descendre dans la cale du bateau. Aucun de ces glisseurs n'était d'un usage urbain. Il y avait de gros porteurs, de ceux qu'on appelait « camions » et aussi des engins de chantier pour attaquer la glace.

Elle pensa que Pavakov envisageait de créer une concession dans les environs d'Anadyrgrad, et qu'il commencerait par aménager des pistes de glace nivelée avant de monter des routes en planches pour la belle saison.

Prudemment elle approcha les dirigeants tcherskistes, leur parla des fameux glisseurs Pavakov et de ceux de la Iakoutsk Limited. Tous admiraient ces véhicules, regrettaient de ne pouvoir en disposer dans cette ville où l'accord avec les Aiguilleurs les interdisait pour l'instant.

— Peut-être dans la campagne, fit Songe, comme quelqu'un qui poursuit une conversation sans y attacher d'importance.

— L'accord exclut aussi tout le plateau de l'Anadyr.

Elle n'osa insister. Peut-être que Pavakov anticipait sur une future révision de ces accords, en quoi il se trompait lourdement, car justement Songe était dans le coin pour favoriser au maximum le doublage du réseau de la banquise. Fankitsk, le résident général venu de Tiksigrad, le savait bien. Elle ne lui avait jamais caché la raison de sa nomination et leurs relations étaient presque amicales. Elle soutenait l'idée d'un second réseau doublant le premier, sur lequel les convois circuleraient à grande vitesse, ne desservant que très peu de villes. N'était-ce pas préférable à une invasion dramatique par la III^e Flotte panaméricaine qui, en dépit du réchauffement, avait conservé toute sa puissance de feu. Ces mastodontes seraient maîtres du plateau de l'Anadyr, de la banquise jusqu'à la mer des Latev en quelques jours.

Elle se rendit durant quarante-huit heures dans le port de Pevekgrad où la banquise ne disparaissait jamais durant l'été nordique. La station était en effervescence car les derniers Roux chasseurs de phoque, ceux qui approvisionnaient le grand comptoir des coopérateurs, avaient disparu. Nul ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus et ils n'avaient laissé aucune de leurs traces habituelles, os de phoques, débris de nourriture, touffes de leur toison,

excréments.

C'est au bar de son traintel qu'elle apprit une chose assez surprenante. Elle aimait fréquenter ces pubs où les gens buvaient énormément et se laissaient aller à des confidences.

— Ce fils de pute se dit le fils du Messie. Quel Messie ? Nous n'en connaissons qu'un, nous autres orthodoxes. C'est d'ailleurs le même que pour les Néos. Celui-là avec ses grands cheveux blonds et sa toison orangée se dit fils de Jdrien. Qui c'est ça, Jdrien ? Depuis qu'il est dans le coin, il nous a privés au bas mot de trois mille phoques. En tout dans les quatre cent mille litres d'huile.

Liensun lui avait parlé d'un petit-fils de Lien Rag embarqué sur la *Salamandre*. Elle n'y avait pas prêté attention. Un petit-fils de Lien Rag ? Liensun n'avait pas d'enfant, donc un fils de Jdrien. Le fils du Messie. Il était en train de rameuter les tribus pour les libérer de la tutelle esclavagiste des Hommes du Chaud.

Lorsqu'elle eut obtenu les renseignements qu'elle attendait sur la banque et les possibilités de doublement du réseau, étudiées par une commission clandestine de Bonzes ingénieurs, elle retrouva avec plaisir Anadyrgrad. Liensun l'attendait dans le sas d'accès au train-ambassade.

— Le baleinier vient de s'amarrer à quai et je suis tout de suite venu ici.

CHAPITRE 38

Les deux mécaniciens, Gislake et Olivary, renoncèrent au bout de six semaines de travail constant. Deux des quatre moteurs du dirigeavion n'étaient pas à même de faire voler l'appareil sur une aussi longue distance que celle parcourue par le Chenal Noir. Les turbopropulseurs tournaient dix heures puis tombaient en panne, et il fallait changer une partie des pièces. Leur stock se raréfiait de plus en plus, et même en naviguant comme un dirigeable semi-rigide, il serait impossible de changer en vol les parties défectueuses. Les deux hommes refusaient de s'embarquer dans ces conditions et Farnelle elle-même était réticente. Elle n'avait pas exprimé clairement ses craintes mais son silence ne manquait pas d'éloquence.

Jael ne s'y trompa pas, l'accusant de se rétracter parce qu'elle avait peur.

— Ces deux moteurs fonctionnaient bien jusqu'à présent. Nous avons parcouru quatre mille kilomètres dans le Chenal Noir et autant pour en rejoindre l'entrée. Huit mille kilomètres et vous voulez me faire croire qu'ils sont défectueux ? Je suis certaine que c'est un complot, que vous appréhendez tous de traverser la Ceinture de Feu et d'aller en hémisphère Nord. Toi, Farnelle, tu n'as pas envie de quitter ton amant pour des mois, et toi, Lien, tu ne veux surtout pas abandonner ton poste de président des Kerguelen. D'ailleurs, tu aurais dû démissionner depuis un mois, quand tu as annoncé ton départ, et tu n'en as rien fait. Donc tu préméditais le coup de la panne des moteurs.

Même Gus, pourtant très conciliant, ne jugea pas utile d'essayer de la convaincre. Depuis des mois elle accusait Lien de refuser de porter secours à leur fille et n'en démordait pas. Tous étaient certains qu'elle aurait dû consulter un médecin et même un psychothérapeute, mais personne n'aurait osé le lui suggérer.

Les deux mécaniciens, s'ils avaient renoncé à travailler sur les moteurs du dirigeavion, n'en continuaient pas moins de fouiller dans les stocks de matériel évacué de l'usine de Lacustra, lorsqu'il avait fallu abandonner cette ville construite sur pilotis. Ils espéraient retrouver d'autres turbopropulseurs dans les immenses containers que par hydravion, dirigeavion, dirigeable et bateau on avait apportés dans ces hangars construits à la hâte. La plupart n'avaient pas résisté aux tempêtes, à la pluie, et s'étaient écroulés. Les deux hommes se glissaient dans les ruines, espérant une trouvaille miraculeuse.

— Je consulte depuis pas mal de temps les vieilles *Instructions Ferroviaires*, surtout celles concernant le réseau des Kerguelen. C'était vraiment la ligne des abandonnés, des paumés, du bout du monde. J'en sais quelque chose puisque je m'y suis traîné des mois, essayant de survivre alors que je n'étais qu'un cul-de-jatte que tout le monde bousculait. Sur ce réseau catastrophique on trouvait des stations d'une pauvreté effroyable où les gens se nourrissaient de goélands, et Dieu sait si ces sales bêtes sont dures, puantes une fois cuites. Les habitants ôtaient les barbes de leurs plumes, revendaient les tubes pour une catégorie d'ordinateurs à fluides en usage dans certaines compagnies. Ces endroits étaient si désolés que les *Instructions* mettaient en garde le voyageur prenant le risque d'une escale dans une station. En général, il n'y avait ni traintel, ni cafétéria. Juste une paille en plumes de goéland chez l'habitant. D'autres étaient de véritables coupe-gorge où pas mal d'imprudents ont disparu à jamais.

Liensun connaissait bien son cousin. Lorsqu'il avait une précision étonnante à révéler, il l'entourait d'un grand récit sur les circonstances exactes de sa découverte. Il aimait dérouler tous les fils de l'enquête qu'il avait menée avec une conscience inébranlable.

— L'archipel des Crozet était par exception un endroit presque fréquentable avec des pêcheries, des fonderies de lard de phoque, deux traintels, des cafétérias dont l'une s'appelait même pompeusement le *Restaurant Royal*, sans qu'on sache exactement pourquoi. Et il y avait même un night-club, une boîte avec des hôtes complaisantes. Tu sais comment elle s'appelait ?

— Les hôtes ?

— Non, la boîte de nuit : *Staple-Tug*. Un endroit original aménagé dans un antique bateau coincé par les glaces, dont la structure en aluminium et matériaux composites avait survécu à la glaciation. D'abord propriété d'une famille qui se disait souveraine sur les îles, elle devint donc boîte de nuit. On pouvait même y dormir.

— *Staple-Tug*, le remorqueur-crampon, fit Lien Rag, avec peu d'enthousiasme.

L'attitude morbide de Jael le bouleversait, le privait de son naturel toujours avide de connaissances. Un mois auparavant il aurait félicité son cousin pour sa découverte qui éclairait d'un jour nouveau cette livraison de fuphoc à l'antigel, identique à celui que les Simone avaient offert aux Kerguelen.

— Oui, fit Gus, à peine attristé par si peu de reconnaissance. Ce remorqueur commandé par le capitaine Césaire vient donc des îles Crozet, si peu accueillantes aux étrangers. Les fameuses réserves de fuphoc additionné

d'antigel doivent donc se trouver là-bas. Bon d'accord, c'est un pactole à ménager et à défendre pour les premiers qui ont mis le grappin dessus. Mais de là à utiliser des missiles, à faire disparaître un chalutier... et certainement bien d'autres, il y a une marge.

— Nous ne sommes sûrs que de ce que nous avons subi, l'attaque du dirigeavion par plusieurs missiles. Le chalutier disparu reste un mystère.

— Impossible de risquer une autre tentative avec les deux turbopropulseurs démontés. Devons-nous renoncer à en apprendre plus ?

— Pour l'instant, on laisse tomber. Jael hurlerait que les moteurs du dirigeavion marchent pour faire des balades inutiles mais non pour emprunter le Chenal Noir. Je me sens ligoté, privé de ma liberté d'action. Sincèrement j'espérais entreprendre cette expédition, et me disais que l'état pathologique de Jael ne pourrait que s'améliorer durant ce voyage, même si les épreuves les plus dramatiques s'accumulaient.

— Si le *Staple* revient, que proposes-tu ? demanda Lienty d'une voix neutre.

C'était un homme pondéré qui essayait de n'influencer ni dans un sens, ni dans l'autre les gens avec lesquels il travaillait. Il faisait de la sorte progresser les différents projets sans avoir l'air d'y toucher. Sans lui, l'organisation de la chasse aux Solinas aurait pu se transformer en conflit permanent entre les harponneurs, les dépeceurs et les fondeurs.

— J'ai déposé auprès de notre justice une plainte pour agression sur le dirigeavion par des inconnus, à hauteur de l'archipel des Crozet. Cette plainte permettra aux juges d'ordonner l'embargo sur le remorqueur, si jamais il se présente. Mais comment prouver que ce Césaire a des relations avec ceux de Crozet ?

Quelques jours plus tard Lien eut la certitude que le capitaine Césaire ne reviendrait pas tout de suite à Cooktown. Ce fut Gdami qui, par hasard, raconta qu'à Punta Arenas, où il avait fait escale, il avait aperçu un remorqueur ancien d'une puissance de plusieurs milliers de chevaux.

— Ma mère Farnelle me dit que jadis elle l'avait connu transformé en boîte de nuit. Pour l'instant il sert de caution à des revendeurs de fuphoc. Yeuse a passé un marché important avec eux. On parle de cent mille tonnes d'huile livrables sous un an. Ces gens-là ont échangé le remorqueur contre un des tankers faisant la navette entre le *Rewa* ancré dans l'Antarctique et Punta Arenas.

— Tu n'en as jamais parlé à ta mère ? s'étonna Lien Rag, elle a vu le

tanker contourner la péninsule Palmer en direction de l'ouest.

— Je l'ignorais. Pour en revenir à ce marché conclu par Yeuse et son âme damnée, le conseiller Reiner, le prix en serait secret mais d'après certains ce serait un des hydravions au rebut. Paraît qu'on est en train d'en préparer un sur le terrain de Punta Arenas, où ils sont une bonne demi-douzaine en train de pourrir.

— Lorsque tu vas en Patagonie occidentale, rencontres-tu Yeuse ? demanda Lien Rag.

— Jamais. J'ai l'impression qu'elle ne tient pas à me voir. Je ne pense pas que ce soit une réaction raciste, parce que je suis métissé de Roux. Ma mère m'a toujours dit que lorsque j'étais petit, Yeuse s'occupait de moi, me dorlotait, me bichonnait. En fait, elle craint que je ne lui pose des questions. Je la considère comme une sœur de ma mère, comme une tante et adolescent je ne me gêne pas pour lui poser des tas de questions. Elle connaît mon côté direct et s'en méfie. Le mitraillage des Roux le long de la banquise de la mer de Weddell doit tout de même la culpabiliser, et elle redoute que je ne lui en fasse reproche. Elle me doit la réparation de mon bateau. Je le lui rappellerai.

— La situation générale t'a paru comment ?

— Les difficultés d'approvisionnement recommencent à se pointer. Les radeaux des braconniers sont presque tous détruits et le phoquier ne chasse presque plus pour protéger ces embarcations. En outre, il se passe quelque chose dans le Nord, une guerre paraît-il, contre des gens qui enlèveraient des paysans pour en faire des travailleurs de force. Mais la censure interdit d'en parler.

CHAPITRE 39

Dès qu'il obtint Upsilon, il cliqua pour avoir la liste de tous ceux qui, en cet instant, s'étaient branchés sur le site, mais l'écran resta vide. Il crut à une fausse manœuvre, recommença, obtint le même résultat décevant. Il resta sur Upsilon, pensant que Louria avait du retard sur l'heure fixée, obtint les mémoires de cette Sugar, ancienne présidente du gouvernement à bord du Bulb. Il eut la confirmation que déjà à son époque deux groupes s'opposaient, divisant la population entre Sait et Sugar. Il n'avait jamais compris le sens de ces deux dénominatifs, mais c'était par défi que le groupe dissident avait choisi ce mot de Sait. Sugar, par contre, était un nom propre.

Effectivement, les voyageurs de l'espace, lancés à bord de *Terra* à la chasse aux Bulbs, avaient enfin trouvé un troupeau dans les confins des galaxies. Ils avaient jeté leur dévolu sur l'un d'eux qu'ils baptisèrent du nom de Flatty, autrement dit crevé. De si piètre apparence qu'il incita le commandement à envisager une autre capture, mais en attendant ce Flatty servit de cobaye et de banc d'essai en quelque sorte. Plus tard, lorsque les Terriens connurent un peu mieux la philosophie de ces animaux de l'espace, ils découvrirent que l'apparence malade de ce Bulb était due à une mue centennale. La carapace des Bulbs se détachait, s'enroulait comme de la peau morte avant de s'arracher définitivement. Durant ce temps qui pour un humain représentait deux, trois ans, la créature était très affaiblie.

Il était donc tout à fait plausible que ces colons irréductibles, implantés dans le corps de ce Flatty, aient fini par disposer d'un environnement en parfaite santé et qu'ils aient souhaité eux aussi rejoindre la Terre, avec un grand retard. Mais Charlster restait sceptique. Tous les grands pontes des diverses options scientifiques s'étaient installés dans l'autre Bulb, celui qui le premier devait rejoindre le système solaire. Ceux qui s'étaient cramponnés à Flatty n'étaient que des agriculteurs, des artisans, tout un petit peuple, peut-être sympathique mais très éloigné du monde de la recherche. On ne s'improvise pas spationaute, encore moins astrophysicien. Comment auraient-ils pu, avec le peu de savoir dont ils disposaient, franchir des distances colossales pour atteindre une orbite terrestre ? Combien de siècles avaient été nécessaires à leurs descendants pour s'élever au-dessus de leur condition de colons et aspirer à une connaissance spécifique de l'univers ? Charlster imaginait des étapes d'études, depuis le simple apprentissage de la lecture et de l'écriture, jusqu'à un enseignement fondamental. Chaque génération avait peut-être fait un petit pas vers le savoir universel, mais sur quelles données au

départ ?

Il était en train de philosopher ainsi lorsqu'il pensa que Louria Finister avait rejoint le site et qu'ils pourraient échanger quelques mots. Cette fois, il y avait quelqu'un qui venait de cliquer sur ce site : Cristella Marlone. Il se leva brusquement, s'éloigna de son portable comme s'il allait exploser, eut enfin le réflexe d'éteindre.

Cette fille le surveillait étroitement ou le faisait surveiller. Elle ne pouvait passer vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant son écran de contrôle, le fameux S.S., autrement dit Suspicious Screen. L'écran de suspicion. En réalité, il lui suffisait de donner le nom de Charlster à ce système pour qu'à son apparition le S.S. donne l'alerte. Chaque opérateur travaillant sur les différents sites d'archives ou de compilations scientifiques devait obligatoirement donner son nom de code.

Le vieux savant dut s'allonger un moment sur sa couchette pour calmer son cœur et son esprit. Il aurait dû se douter que Cristella ne le lâcherait plus désormais et que, dès son arrivée à 87°7 Station, elle avait immédiatement branché le Suspicious Screen pour le surveiller.

Il finit par s'endormir et lorsqu'on frappa il crut qu'il rêvait. Finalement quelqu'un entra dans son compartiment à l'aide d'une carte passe-partout.

— Vous vous reposez, cher ami, fit la voix détestable de Cristella.

En réalité c'était une voix légèrement rauque, très sensuelle, comme proche de l'orgasme. Mais il ne pouvait plus l'entendre sans en avoir la chair de poule.

— Que faisiez-vous donc sur ce site oublié d'Upsilon ? Tout ce qu'il contient ce sont les radotages d'une femme d'une autre époque. Cela s'apparente plus à de la fiction qu'à la science, savez-vous ? Qui s'intéresse encore à un satellite qui a fini par décrocher de son orbite pour disparaître au fond du Pacifique ? Je vous croyais plus sévère envers vous-même et voilà que vous perdez votre temps avec des stupidités.

Louria et lui avaient eu beaucoup de chance, car Cristella ne se doutait pas qu'ils s'étaient donné rendez-vous sur ce site délaissé. Le retard de la jeune femme leur avait été bénéfique mais était-ce vraiment un retard, ou bien avait-elle été empêchée sciemment de le rejoindre sur Upsilon ?

— Je ne vous comprends plus, mon cher. Vous perdez du temps sur de vieux clichés de météorites et ensuite vous en passez pas mal à lire les élucubrations d'une ancêtre contestée. Savez-vous que cette femme était la patronne des maudits Sugar et qu'elle détestait les Sait, dont nous autres, les

Aiguilleurs, sommes issus ?

— N'étant ni l'un ni l'autre puisque je suis d'origine terrienne, je veux dire issu de ces malheureux qui n'ont pas eu la chance de se réfugier sur Ophiuchus, vos démêlés au sein du Bulb me laissent indifférent. Ce qui m'intéresse c'est de savoir comment on a un jour décidé que cet animal de l'espace pourrait devenir un satellite de la Terre.

CHAPITRE 40

Pour rien au monde, Orsbeck n'aurait révélé à ses compagnons de traque que ce fils de pute de prophète avait fait péter son canon de fusil en quatre feuilles d'acanthé enroulées sur elles-mêmes. Il avait emporté un autre fusil plus puissant, à micro-missiles, dont l'automatisme était complètement différent. Les propriétaires des comptoirs d'échange s'étaient regroupés en une petite armada de trente-quatre traîneaux sérieusement pourvus en poissons salés pour les chiens, en nourriture pour les hommes et surtout en alcool. Sous ces latitudes glacées, une pinte de vodka valait mieux qu'un remède contre les engelures.

Depuis le matin ils erraient dans les solitudes de la banquise, cherchant en vain une trace de toutes ces tribus que le faux messie avait réussi à rassembler. Des milliers de Roux, disait-on, avaient quitté leurs territoires de chasse habituels auprès des trous à phoques, mais on ne savait quelle direction exacte ils avaient prise. Beaucoup pensaient que la bande de primitifs se dirigeait vers le nord. Les chiens, surtout les chefs de meute, ne reniflaient aucune piste et le ratissage minutieux de la glace sur des kilomètres n'avait rien donné.

— À croire que ces salopards ramassent leurs crottes, tout ce qui traîne et pissent dans un trou qu'ils rebouchent.

Orsbeck aurait préféré se trouver ailleurs, malgré la puissance de son armement car, outre son mini-lance-missiles, il avait caché dans son traîneau plusieurs armes de poing et même des grenades puissantes. Depuis son affrontement avec ce grand Roux blond, il n'était plus le même, et avait eu conscience de se heurter à une force dépassant son entendement, une puissance surnaturelle, pour ne pas dire divine.

Enfin, une information radio tomba, venant d'un poste météo. Les gars de surveillance signalaient un moutonnement, ce fut leur expression, long de quatre kilomètres, à l'horizon. Et l'horizon dans cette aube tardive n'était guère bien éloigné d'un observateur. Le moutonnement avait été vu par 71° 10 de latitude et 158° 06 de longitude. Vitesse entre huit et dix kilomètres-heure, ce qui n'étonnait personne. Tous savaient que les Roux pouvaient en vingt-quatre heures franchir trois cents kilomètres sans prendre de repos. Et souvent on avait relevé des moyennes encore plus stupéfiantes.

— Ils se dirigent vers le plein est en suivant approximativement ce

parallèle de 71° 10.

Parce qu'il avait été le dernier à apercevoir le fameux prophète, les chasseurs lui demandèrent de passer en tête des traîneaux et de les guider à la boussole. Mais dès qu'on distinguerait l'arrière de cette colonne, on se diviserait en trois. On attaquerait par les flancs et aussi les traînards.

— On n'est pas là pour les liquider tous. Juste quelques dizaines pour l'exemple, mais il faut s'emparer du meneur, vivant. On le fera bouffer par les chiens sous les yeux de ses fidèles. Après ça ils retourneront sans se faire prier vers leurs trous à phoques.

— Nous les approcherons dans environ six heures, prédit un des chasseurs, à condition que les chiens soutiennent le rythme. Mais nous ne devons pas trop leur en demander car il nous faudra ensuite retourner chez nous en surveillant ces imbéciles de Roux.

Tant que dura la course sur la banquise, Orsbeck garda un certain espoir que les Hommes du Froid aient à nouveau et miraculeusement disparu, mais au bout de deux heures on commença de trouver des traces de leur passage. Ils ne jugeaient plus utile de dissimuler leur piste, certains d'être hors de danger. Ce qui fit ricaner les compagnons d'Orsbeck qui estimèrent que ce Messie à la noix se prenait pour un grand meneur de foule, mais n'était qu'un crétin vaniteux. Les mêmes pensaient que ce n'était pas un Roux véritable mais un Homme du Chaud disposant d'une dépouille de Roux, on en trouvait assez facilement à acheter comme tapis de sol, qui s'était proclamé grand maître du Peuple du Froid.

Bientôt les traces furent plus nombreuses. Instinctivement, Orsbeck retint son équipage, ce qui lui attira les protestations de ceux qui suivaient. Lorsqu'il voulut relancer son team, celui-ci fit la sourde oreille et même ralentit imperceptiblement. Son chef de meute tourna la tête vers lui pour lui signifier qu'ils n'iraient pas plus vite. Les autres attelages le doublèrent avec force lazzi et insultes, mais il eut beau faire claquer sa lanière, rien n'y fit.

Et puis ceux qui l'avaient insulté ou s'étaient seulement moqués de lui, découvraient que leurs attelages freinaient leur allure, et que même certains chiens se contentaient de marcher, si bien qu'une pagaille commença de se produire dans les meutes, entre celles qui voulaient encore courir et celles qui refusaient de prendre de la vitesse.

Orsbeck, en alerte, regardait autour de lui avec crainte et bientôt il aperçut sur la droite, à deux kilomètres, alors que le jour naissait dans une lumière opaline, un gros iceberg bloqué dans la banquise depuis le dégel de l'année passée. Il faisait au moins cinquante mètres de haut et à son sommet immobile se dressait une silhouette. L'apparition ne dura que quelques secondes, car son

team venait subitement d'amorcer un demi-tour et filait vers l'ouest à grande allure. Orsbeck eut beau s'égosiller, rien n'y fit. Il se retourna pour voir ce que faisaient ses compagnons, mais tous les teams avaient suivi l'exemple du sien et fonçaient sur le chemin du retour.

CHAPITRE 41

Il la traitait comme une fille des quais, la plaquait contre une cloison ou encore la courbait, pesant sur sa nuque d'une main impatiente et la besognait avec rudesse. Elle sortait hagarde, soumise de ces étreintes, le retenait lorsqu'il faisait mine de vouloir partir, suppliante, oubliant la femme de caractère qu'elle pouvait être. Au *Luxury* de Magadangrad, la joie des retrouvailles les avait jetés l'un contre l'autre d'un seul élan, mais ici, dans son compartiment à coucher, il était le maître et elle l'esclave, parce qu'il savait depuis longtemps que c'était ce qu'elle souhaitait sous ses grands airs de femme d'affaires jadis, d'ambassadrice aujourd'hui. Il l'aurait foulée aux pieds qu'elle l'aurait supplié de poursuivre. Ses instincts brutaux, qu'il cachait dans ses relations avec Ann Suba, explosaient en présence de cette femme, cette vieille complice en magouilles et en perversions qui en redemandait.

Deux jours durant il disparut, et lorsqu'il revint une nuit, pantelante, elle se traîna à ses pieds.

— Tu me crois dupe, grondait-il, je sais que tu as déjà alerté Tharbin sur la présence de la *Salamandre*, ici.

— Non, tu fais erreur, je sais que vous transportez des glisseurs de grand tonnage, des engins pour niveler la glace, et je n'ai rien dit, rien transmis.

— Comment pourrais-je te croire ? fit-il en haussant les épaules. Comment peux-tu connaître la nature de notre cargaison ? Nous sommes ici pour vendre du baleinium.

Elle alla prendre le vieux numéro du journal de Magadangrad. Il faillit le déchirer de colère. Personne, à bord du baleinier, ne s'était rendu compte qu'un photographe assistait à l'embarquement de ce matériel d'expédition.

— Les Aiguilleurs doivent surveiller la *Salamandre*, et connaissent certainement ce que recèlent les cales.

— Ils n'accepteront pas que vous essayiez d'imposer l'usage de ces véhicules, même dans les hauteurs où peu de trains circulent. Ici, le véritable patron de la ville et de son district, c'est Fankitsk, directement nommé par Tiksigrad. Un homme de l'ombre qu'on ne voit jamais dans les manifestations officielles, les réceptions. Tous, Aiguilleurs compris, savent qu'il est le maître, une sorte de gouverneur qui rend directement compte à la capitale et se tient à l'écart. Il ne m'a pas caché qu'il existait un pacte avec la Caste, interdisant la

vente et l'usage de tout autre véhicule que lococars ou draines particulières.

— Nous n'en avons rien à faire, répliqua-t-il sèchement. Pavakov attend son heure avant de proposer la construction de routes en planches et de pistes de glace. La concession viendra bien plus tard. En réalité, nous attendons ici que le port de Providenia soit accessible, ce qui ne devrait pas tarder.

— Providenia, mais c'est en pays tchouktche. Une enclave autonome au sein de la Tcherskie, où même les Aiguilleurs observent un profil bas. Ils n'ont pas le droit de parader dans leur uniforme, sont habillés comme tout un chacun. Les trains allant ou venant de Béring circulent dans de profondes tranchées pour éviter tout contact avec la population.

— Pavakov a passé un accord avec le syndic des Tchouktsches qui nous permettra de débarquer notre cargaison à l'abri des regards trop curieux. Dès que nous aurons largué les amarres, tu pourras prévenir Tharbin sur ce que nous transportons. Ainsi tu garderas sa confiance.

— Vous allez vendre des glisseurs aux Tchouktsches ? Je les croyais attachés à la tradition des chiens de traîneaux. Par ailleurs, des amis tchouktsches m'ont révélé que de l'autre côté de Béring, en Panaméricaine Nord, se regroupaient trente-quatre équipages, exactement à Yuk Station.

Il lui empoigna le bras, lui faisant mal.

— Quel genre d'amis, des informateurs ?

— Des pêcheurs qui vont jusque là-bas creuser des trous dans la banquise pour pêcher et chasser. Des informateurs, oui, si tu veux.

— Montre-moi une carte de Béring. Le détroit, la mer, la banquise. Tout.

Elle dut aller la chercher dans les bureaux au premier étage du wagon. Un des vigiles de nuit la surprit, s'excusa mais il lui avait fait peur. Il lui sembla que l'homme avait eu un regard soupçonneux. La Caste ou bien les services secrets de Tcherskie avaient-ils placé un espion dans l'ambassade ?

Liensun, d'un simple coup d'œil, comprit que les Panaméricains, en réalité les Aiguilleurs, préparaient une expédition dans le Chenal Noir. Celui-ci terminait son tracé à proximité, mais si le courant en était plus faible, la nuit y persistait comme tout au long du parcours. À mesure qu'on approchait du continent américain, on découvrit un immense mur noir qui s'élevait vers les nues.

— Que sais-tu d'autre sur ce rassemblement de traîneau à chiens ?

— Que le professeur Charlster est retourné lui aussi dans le Chenal Noir,

en traîneaux à chiens appartenant à des Inuits. Il est resté plus de six semaines dans cet enfer, à la demande d'Opérasque. Mais j'ignore quelle était sa mission.

— Hé bien, moi, je comprends ce qu'il est allé faire là-bas et je voudrais bien en savoir plus. Débrouille-toi pour m'obtenir des renseignements. Retrouve ces Inuits qui l'accompagnaient.

CHAPITRE 42

— C'est la camanchaca, lui dit le colonel qui l'accueillait au terminus du Ferrocarril, pour la conduire ensuite jusqu'à l'hydravion sur le lac de retenue.

Lavarillez était venu lui souhaiter la bienvenue, toujours aussi beau gosse. Elle avait encore un petit regret à la pensée qu'elle ne le déshabillerait certainement jamais. Avait-elle dépassé la limite d'âge après laquelle une femme comme elle ne pouvait plus dénuder le corps d'un garçon si jeune sans être accusée de pédophilie, ou du moins de trousseur les gigolos ?

La camanchaca était cette brume sursaturée qui ruisselait sur les hublots, les ailes, assourdissait le bruit des hélices. D'ailleurs, celles-ci brassaient un air trop gorgé d'eau, spongieux par moments.

Les deux pilotes volaient aux instruments mais le colonel Magon rassura Yeuse, en lui assurant que le général Benfield avait fait installer au sol de nombreuses balises qui guidaient parfaitement l'appareil, et que l'atterrissage, pas d'amerrissage faute de plan d'eau, un comble dans ce monde liquide, s'effectuerait sans problème.

L'hydravion cahota quelque peu cependant. Son train était plus fragile que ses flotteurs, et boitait même côté gauche. Dès qu'elle posa les pieds au sol, et malgré sa combinaison imperméable, la présidente crut se noyer. La camanchaca déferlait sur son intégral, masquait la vue, les voisins, tout. On lui prit la main, jusqu'à ce qu'elle se retrouve dans une drasine couverte et comprenne enfin où s'engloutissaient les énormes sommes envoyées par Punta Arenas pour soutenir la guerre. Une ligne spéciale conduisait à l'intérieur du fameux tunnel, où à quelque six kilomètres se déroulaient des combats. Combats dérisoires qui faisaient quand même deux, trois morts par jour. Le colonel Magon, adjoint de Benfield, lui désignait les installations abandonnées par l'ennemi. Tout au long du trajet il ne prononça pas une seule fois le nom des Aiguilleurs ou de la Caste. Yeuse découvrit des stocks de locos, de wagons, d'engins, prises de guerre ne servant à rien sinon à flatter l'égo des militaires et de leur commandant en chef.

Benfield se rendait au combat dans son train spécial excessivement confortable, et n'hésitait pas à longer ses troupes qui marchaient à pied pour monter au front. Quel front ? se demanda Yeuse. Car elle ne vit qu'un trou noir, des types à plat ventre derrière des piles de sacs de sable ou des rochers éboulés. Benfield faillit l'embrasser, mais elle s'écarta, le laissant ainsi la

gueule enfarinée d'un sourire, les bras en croix. La toux discrète du colonel le ramena vite à un garde-à-vous et un claquement de talons plus dignes d'un grand soldat.

— Vous me la montrez, général, cette guerre qui nous coûte un tiers du revenu national de la Patagonie occidentale ?

Le général la fixa comme si elle venait de proférer la pire des insultes. Sérieusement destabilisé, il se dirigea vers la baie panoramique blindée qui s'ouvrait sur le trou noir du tunnel. Les différents projecteurs se heurtaient à moins de cent mètres à un mur sombre percé de meurtrières. De temps en temps, de l'autre côté de cette muraille, un tireur se souvenait qu'il devait envoyer quelques rafales, voire deux, trois éclairs de laser pour prouver qu'ils résistaient ferme. Les braves petits soldats allongés derrière leur protection de sable ripostaient avec entrain, et au bout de cinq minutes on arrêtait de jouer pour reprendre son souffle.

— Un blindage, souffla Benfield dans son cou. Un colossal blindage. On a tout essayé, pas une égratignure, rien.

Magon lui tendit une longue-vue et elle détailla l'obstacle.

— Un bouclier, dit-elle, avec des dents.

— Comment ça des dents ?

— Des dents, des lames en alliage extra dur, voire enduites de poudre de diamant. Ce que vous voyez c'est un tunnelier. Exactement de la dimension de la galerie. Les lames sont repliées dans leur logement, mais on distingue leurs découpages. Un travail d'une grande précision. Ne portez-vous jamais de lunettes, général Benfield ? Un tunnelier. Et peut-être qu'en jouant avec le courant dont vous êtes un généreux utilisateur, vous pourriez le faire reculer. Les pauvres types chargés de la maintenance de l'autre côté sont bien forcés de montrer qu'ils sont là par quelques rafales. Je suis venue vous dire, général, que, désormais, seulement le dixième du revenu national serait octroyé à cette opération, que vous êtes admis à la retraite, que le colonel Magon vous remplace et que je repars dans l'hydravion pour des missions plus urgentes dans le Sud. Je vous souhaite une bonne fin de vie.

Lorsque Benfield en revint, elle se trouvait à quatre mille mètres en pleine camanchaca et en route pour Punta Arenas. Plus tard elle reçut un message de Reiner, lui annonçant que le tanker avait livré sa cargaison comme convenu, en un peu moins de trois semaines. Le *Rewa*, selon ses ordres, avait repris la chasse aux éléphants de mer, abandonnant à leur sort les trois ou quatre radeaux encore présents dans la mer de Weddell. Reiner ajoutait qu'à son avis le remorqueur, laissé en caution par le capitaine Césaire, était autrefois

prisonnier de la banquise dans l'archipel de Crozet. Il terminait en laissant entendre que des rumeurs persistantes faisaient de cet archipel un endroit dangereux pour tous ceux qui prétendaient y faire escale. Mais personne ne se présenta pour le confirmer.

CHAPITRE 43

Ce matin-là, lorsqu'il se rendit de bonne heure à l'observatoire, dans la section informatique où il travaillait d'ordinaire, il chercha en vain Cristella Marlone. Elle n'était pas encore arrivée et il reprit ses observations sur les traînées de météorites et autres phénomènes célestes. Les télescopes électroniques, équipés de capteurs d'infrarouges, faisaient un assez bon travail en perçant la couche de brumes. Si bien qu'au-delà de cette masse parfois épaisse de soixante kilomètres, les clichés donnaient une reproduction d'un jaune verdâtre de ce qu'était au-dessus le ciel inondé de soleil, avec çà et là des îlots de poussières ou de cendres lunaires. Ce n'était pas le spectacle azuréen chanté de toute éternité par les poètes, mais une pâteuse gouache mal mélangée. L'œil du savant y distinguait la féroce lumière d'un astre que l'absence d'ozone laissait incendier la Terre.

Les gens qui travaillaient là se regardaient, étonnés que leur nouvelle directrice fût absente. Depuis sa nomination elle se faisait un devoir d'arriver bien avant tout le monde, et pouvait ainsi se permettre de regarder sa montre chaque fois qu'un retardataire se faufilait jusqu'à son pupitre.

Charlster n'avait même pas envie de rire, alors qu'il connaissait la raison de son absence. Depuis deux jours, il se gavait de substances le rendant complètement impuissant, et la belle ogresse avait eu beau se démenager au cours des deux nuits précédentes, elle n'avait pu le sortir de son apathie. Sans aucune gêne, utilisant sa carte universelle d'accès, elle pénétrait dans son compartiment comme elle le faisait jadis pour le provoquer. Cette suite d'échecs l'avait rendue quasi hystérique, au point que la nuit précédente elle l'avait giflé, voyant qu'il souriait sereinement en lui disant qu'il souhaitait dormir.

— Je sais que vous vous droguez, mais je vous isolerai, je vous empêcherai d'accéder au labo des produits chimiques.

— Je n'accepterai jamais de vous accorder ce que vous souhaitez le plus au monde. Vous voulez un enfant de moi, parce que, avec votre petit cerveau obtus, vous vous imaginez que mon génie est transmissible ? Avec vous je suis certain de fabriquer un débile mental, voilà tout.

Il avait décidé d'en finir avec cette mise en quarantaine, et dès qu'il eut terminé ses dernières observations sur des traînées lumineuses plus récentes, il consulta le logiciel concernant le Chenal Noir. Il dut faire un choix sélectif,

car des milliers d'écrans seraient nécessaires pour revoir toute la genèse de ce terrible endroit. Lui manquaient ses premières expériences, ses tâtonnements sur les poussières ou les cendres lunaires avec lesquelles il avait réussi, par hasard, à occulter une partie du ciel. En fait, il pensait qu'il s'agissait de cendres beaucoup plus neutres que les poussières au point de vue magnétique. Un arc de cercle d'une largeur et d'une épaisseur peu communes occultait totalement le Soleil, et projetait sur le 120^e méridien est, obscurité et froid. Il remonta aussi loin que possible et en étudiant les photographies de ce phénomène en orbite géostationnaire, il imagina un plan qui allait obliger Opérasque à revenir sur ses dernières décisions. Il n'avait pas rencontré le grand maître des Aiguilleurs depuis des semaines, et lorsqu'il demanda une entrevue on lui répondit qu'il ne se trouvait pas pour l'instant dans 87°7 Station. Il pouvait déposer une demande d'entrevue, mais elle ne pourrait avoir lieu que par écran simultané. Il suivit poliment ce conseil.

Cristella réapparut l'après-midi, passa devant lui sans lui adresser un regard, et alla s'enfermer dans son bureau. En appuyant sur un bouton elle pouvait, selon ses humeurs, colorer les vitres de celui-ci dans toutes les gammes du spectre.

Peu après, et Cristella dut être alertée par son S.S., son Suspicious Screen, la Maîtrise centrale questionna Charlster sur le motif de sa demande d'entrevue à distance. Il répondit qu'il lui était impossible d'exposer publiquement les raisons de son insistance. Une heure plus tard, un autre message lui demanda de préciser les grandes lignes de ce qu'il voulait exposer au grand maître, mais il réitéra son refus. Levant les yeux, il vit que Cristella avait laissé une petite lucarne de transparence dans le bleu nuit qui teintait sa cage vitrée. Elle était fortement intriguée, craignant peut-être qu'il ne dépose une plainte pour harcèlement sexuel. Elle avait déjà connu pareille humiliation avec un jeune stagiaire dont elle avait abusé à son corps défendant, et qui s'était révélé être le neveu d'un grand ponte, respectant un vœu de chasteté fait à la Caste pour préparer son futur adoubement de titulaire.

En soirée, Opérasque annonça à Charlster qu'il voulait bien de cette entrevue virtuelle, si vraiment il y avait une urgence à sa demande, ce qui impliquait une menace induite. Charlster dit qu'effectivement il y avait urgence, mais qu'il souhaitait que le Suspicious Screen actuellement en fonction soit mis hors circuit. Du coup, Opérasque lui apparut cinq minutes plus tard, sanglé dans son uniforme, le visage sévère.

— Comme je n'ai guère d'objectif précis, j'ai repris depuis le début l'histoire du Chenal Noir, car je ne désespère pas de trouver enfin par quel hasard j'ai obtenu un résultat aussi étrange. Et je me suis rendu compte que l'opacité totale a été obtenue non avec des poussières, mais des cendres. Des

cendres qu'un colloïde doit rassembler, un fluide autrement dit, certainement à base de deutérium. Pour résumer mon observation, ce fluide est en voie de disparition et risque d'entraîner celle du Chenal Noir, mettant vos projets en péril.

CHAPITRE 44

Farnelle pilotait en compagnie de Lien Rag, tandis que Lienty ne quittait pas l'altimètre des yeux. Ils avaient dépassé les quinze mille mètres et continuaient de monter, les ballonnets d'hélium se gonflant avec l'altitude. À dix-huit mille mètres, l'anémomètre continuait d'afficher la même direction du vent, légèrement sud-est. Ils avaient contourné à grande distance l'archipel des Crozet et allaient l'aborder comme s'ils venaient de l'Antarctique.

Non sans un petit pincement au cœur, Lien Rag fit signe à Farnelle de couper les moteurs. Ils se trouvaient à deux cents kilomètres des îles et le vent soutenu les amènerait à leur aplomb dans un peu moins de trois heures. Le temps pour les turbopropulseurs de refroidir et de ne plus diffuser d'infrarouges, du moins insuffisamment pour donner l'alerte aux inconnus de l'archipel.

Les deux mécanos assis derrière eux ne cessaient de consulter les manomètres, les voyants. Ils redoutaient que les moteurs ne puissent repartir quand l'observation de l'archipel serait terminée. À cette altitude le refroidissement était de moins dix degrés et les brumes se cristallisaient tout autour d'eux, crissaient sur les ailes et surtout l'enveloppe semi-rigide de la partie dirigeable. Une grosse masse de glace pouvait la déchirer et faire éclater des ballonnets. Il était étrange de penser que dominant ces couches nuageuses, un soleil féroce perçait la couche d'ozone en partie déchiquetée au-dessus de l'Antarctique.

— Nous avons déjà parcouru trente kilomètres, annonça Lienty, et tout va bien pour l'instant. La direction n'a pas besoin d'être corrigée. Nous avons tendance à perdre un peu d'altitude, quelques mètres mais inutile pour l'instant d'envoyer de l'hélium dans les ballonnets. Les différences de pression atmosphérique expliquent cette perte.

Lien Rag quitta son siège pour s'approcher du système de prises de vue à infrarouge. L'émission de radiations, une fois au-dessus de l'archipel, représenterait le moment le plus critique de l'expédition. Une production de cette source à incandescence alerterait les inconnus qui devaient se tenir en état d'alerte depuis leur première incursion dans leur ciel. Certes, depuis plusieurs semaines ils avaient pu se rassurer, mais Lien Rag les suspectait de vigilance constante. Ils n'étaient pas installés dans les Crozet pour une vie routinière et même des pirates, des forbans n'auraient pu disposer d'une technologie aussi avancée, n'auraient pu construire un dôme mobile et

disposer de missiles sol-air. Ces gens-là avaient un projet qui peut-être dépassait tout ce qu'il pouvait imaginer et souhaitaient vivre et travailler dans la discrétion.

— La synchronisation doit être parfaite, dit-il à Lienty qui venait de le rejoindre. Les prises de vue aux infrarouges ne dépasseront pas la minute et dans le même temps les deux mécanos relanceront les moteurs. Le moindre cafouillage peut nous être fatal. Les moteurs doivent nous permettre d'obtenir un vol stationnaire contre le vent, puis en inversant le pas des hélices on foncera droit devant en vidant les ballonnets pour ne plus offrir de résistance à l'air. Nous devons être loin lorsque le premier missile nous coursera. Nous lâcherons de l'huile chaude pour les leurrer. Une manœuvre toujours délicate car l'huile peut s'enflammer avec la postcombustion des turbos.

Ils n'avaient pas trouvé mieux faute de temps. Il fallait une source importante d'infrarouge pour détourner les têtes chercheuses de leur objectif premier. Et finalement le baleinium réchauffé ferait l'affaire. Il s'émulsionnerait en milliards de gouttes, conservant leur chaleur initiale entre dix et vingt secondes. Ils avaient fait plusieurs essais avant de partir pour les Crozet. Ils devraient attendre, la peur au ventre, que le ou les missiles ne soient plus qu'à une minute de la cible, la cible c'étaient eux, pour lâcher l'huile brûlante et faire un bond vers le haut de cinq cents mètres, couper en même temps le déversement du baleinium. Toute une série d'opérations fractionnées pour chacun des opérateurs présents.

Revenu à son poste, Gus annonça :

— Objectif à soixante-dix kilomètres. Moins d'une heure car le vent a forci.

Les mécanos se regardèrent, encore plus pâles. Les manomètres, les voyants des turbos paraissaient morts, incapables de ressusciter à dix-huit mille mètres par une température qui avait encore baissé. Sans la couche nuageuse, elle aurait atteint les moins cinquante mais se maintenait dans les moins dix, moins quinze.

Les brumes cristallisées inquiétaient, explosaient sur le pare-brise en myriades de diamants irisés par les lumières du cockpit.

Le silence s'installa, devint de plus en plus pesant. Lien Rag sentait les cheveux de sa nuque se hérissier. Il avait été décidé qu'à moins de trente kilomètres de l'objectif, le compte à rebours commencerait. Chaque minute serait indiquée par Gus. Avec les nouvelles données, avec ce vent plus fort, il n'en restait plus que vingt-cinq.

Lien Rag essaya de ne pas penser à autre chose, par exemple à ces

turbopropulseurs pratiquement neufs que les deux mécanos croyaient avoir repérés dans un grand container, aux Kerguelen. Ils permettraient au dirigeavion d'affronter le Chenal Noir. Ils étaient d'une nouvelle génération de moteurs fabriqués par les usines du Kid sur l'île de Titan, à l'époque où Liensun, le Kid, Farnelle et lui avaient créé l'Omnium du Pacifique, croyant, quels imbéciles, que le réchauffement serait enfin stabilisé.

— Dix-sept.

D'eux tous, Gus paraissait le plus serein. Farnelle commençait de montrer sa nervosité. Ses gestes devenaient imperceptiblement plus secs. Quant aux deux mécanos, Lien Rag préférait ne pas les regarder.

— Neuf.

À partir de ce moment-là tout devint mécanique et dénué de sentiment, de la moindre pensée. Chacun effectua sa tâche comme s'il avait subi un entraînement constant depuis des années. La synchronisation fut parfaite, les différents appareils de prises de vue et caméras fonctionnèrent impeccablement, les moteurs acceptèrent de repartir, trois sur quatre sans problème, le dernier au bout de deux minutes et chacun subit avec fatalisme l'approche de deux énormes missiles de couleur noire et rouge. La trappe d'évacuation du baleinium s'ouvrit d'un coup et l'huile émulsionna, comme prévu, tandis que le dirigeavion bondissait de plus de cinq cents mètres. Par souci de sécurité, Farnelle atteignit les vingt mille et, malgré les chocs effrayants des nuées cristallisées, s'y maintint une heure, le temps de parcourir quatre cents kilomètres. Puis elle reprit progressivement une altitude de huit mille.

CHAPITRE 45

Les miliciens tchouktches, revêtus de fourrures épaisses, surveillaient le débarquement des glisseurs sur les quais de glace de Providenia. Il y avait deux rangs d'hommes armés de pistolets mitrailleurs ancien modèle. Un rang était tourné vers la *Salamandre*, l'autre rang faisait face aux badauds venus nombreux. Soudain, un officier se détacha de ce rang et interpella un individu qui essayait de passer inaperçu dans la foule rassemblée. Son teint plus pâle avait attiré l'œil du gradé. Il exhiba un passeport qui ne parut pas satisfaire le Tchouktche qui sur un signe le fit encadrer par deux de ses hommes. La foule s'ouvrit pour les laisser passer.

— Ils sont très pointilleux, expliqua Liensun à Kurty. Songe m'a donné des renseignements importants sur eux.

Ils étaient seuls à suivre le grutage. Ann Suba ne paraissait plus lorsque Liensun était là et Fleur soignait une grippe qui lui donnait de la fièvre.

— Pavakov n'est pas encore arrivé avec ses conducteurs d'engins, fit remarquer Kurty. Les Tchouktches ne nous ont donné que quarante-huit heures de stationnement pour ces glisseurs. Ensuite ils devront quitter le territoire autonome.

— Pavakov ne tardera pas.

— Sauf si la Caste a tout mis en œuvre pour le bloquer quelque part.

La foule poussa un seul cri quand un des mâts de charge ploya, un hauban venant de casser net avec un sifflement strident. Il fouetta l'air, frappa le mât de misaine avec force, cisailant quelques drisses de vergues. Mais le manœuvrier déposa doucement l'engin de nivellement sur le quai et il y eut des applaudissements et des coups de sifflet admiratifs. Même les miliciens souriaient de satisfaction.

— Ne penses-tu pas, demanda Kurty, que l'expédition d'Opérasque qui se prépare vous apportera quelque désagrément ? Peut-être devrez-vous les affronter.

— Le Chenal Noir n'appartient à personne que je sache, répondit Liensun. Le petit Centdix, mon demi-frère en quelque sorte, voulait le faire sien et exiger le paiement d'un droit de passage, mais il a échoué et aucun bateau ne peut plus l'emprunter. On pensait pouvoir longer ses rives extérieures, mais

c'est impossible car tout de suite après c'est la Ceinture de Feu sur des milliers de kilomètres. L'eau chaude du Pacifique vient ronger la glace des bordures qui se renouvelle sans cesse. Aucun capitaine ne se risquerait dans ces parages avec ces énormes glaçons, presque des icebergs qui partent à la dérive avant de fondre rapidement.

— Tu ne crains pas des affrontements éventuels ?

— Nous serons armés, et dans ces glisseurs de grand format nous avons aménagé des postes de tir aux différentes armes. Des meurtrières, invisibles maintenant, pourront s'ouvrir et de là on mitraillera ceux qui nous chercheront des noises. J'espère ne pas en venir là mais si les Aiguilleurs veulent la guerre ils l'auront.

— Ils peuvent mettre le paquet, construire en un temps record un réseau suffisant pour que leurs bâtiments moyens, ceux de la III^e Flotte pénètrent dans le Chenal.

— Je sais qu'elle est en attente là-bas, à Yuk Station, mais nous allons essayer de les devancer. Ils peuvent construire un réseau de six voies en résine grâce à ces batteries bactériennes géantes qui équipent chacun de leurs bâtiments de guerre, mais au rythme de dix, vingt kilomètres par jour. Nous serons loin pendant ce temps. Nos niveleuses peuvent ouvrir la route à quinze kilomètres-heure. Je dis bien heure.

— Nous allons décharger les containers de gaz et je veux surveiller l'opération de près. J'ai promis au chef de la milice de le prévenir.

Lorsque le commandant l'eut fait, les rangs de miliciens se déplacèrent prudemment et refoulèrent les badauds aussi loin que possible. Liensun savait qu'il n'y avait aucun risque avec ces containers résistants, mais les habitants de cette région autonome ignoraient l'usage du gaz. Pourtant des puits d'exploitation existaient sur leur sol, tenus uniquement par des Tcherkistes.

Lorsque Kurty revint, il rappela à Liensun que Fleur avait manifesté le désir d'accompagner l'expédition dans le Chenal Noir, mais que son état de santé ne lui permettait pas de le faire.

— Malgré notre équipement ce ne sera pas une partie de plaisir et, en fait, ce sera très monotone une fois les surprises du début oubliées, parce qu'elles se répéteront constamment. Même si nous atteignons la moyenne de deux cents kilomètres-jour, ce qui serait un exploit, il nous faudra cent jours pour atteindre le Sud. J'aime bien ma petite sœur mais je redoute son caractère. Si elle s'ennuie, elle deviendra vite exécrable.

Juste à cet instant, Pavakov arriva avec une trentaine de personnes. Il avait

emprunté le réseau du plateau d'Anadyr, pour venir de Kolymagrad dans un train spécial, et des draisines-taxis les avaient pris en charge à la station sous-glaciaire de cette ville.

Après les congratulations, Liensun jugea préférable de le prévenir sur la composition d'une autre expédition montée par les Aiguilleurs. Le constructeur de glisseurs ne parut pas surpris.

— Je savais qu'ils avaient le projet d'établir un réseau dans le Chenal, avoua-t-il.

CHAPITRE 46

Hors d'elle, Cristella Marlone l'avait accusé de truquer ses observations, de raconter n'importe quoi au sujet de la fragilité de cette couche de cendres occultant le Soleil sur une bande longue de vingt mille kilomètres entre les deux pôles.

— Quel colloïde de l'espace ? Il n'y a pas de fluide dans l'espace.

— Tu te trompes, et ne le crie pas ainsi car tous les scientifiques de l'observatoire vont se tenir les côtes. Il y a même de l'eau dans l'espace et pas mal d'autres choses aussi. Ce colloïde est composé de deutérium et d'oxygène. J'ignore les raisons de sa présence parmi ces cendres. Si je le savais, j'en tirerais des enseignements fort utiles. Mais en l'état des choses ce colloïde a tendance à disparaître, et ne me demande pas pourquoi.

Lorsque Opérasque arriva en train spécial ultra-rapide qui avait brûlé toutes les stations, il ne put que lui répéter ses conclusions.

— Je ne dis pas que demain il n'y aura plus de Chenal Noir, je dis simplement que la couche opaque se détruit lentement. Je ne suis pas suffisamment bien équipé pour mesurer la vitesse de cette dégradation.

Opérasque le regarda longuement, le visage soupçonneux. Il n'avait pas voulu que Cristella assiste à l'entrevue car elle vitupérait, s'énervait, parlait d'un bluff conçu pour semer la zizanie et la faire passer pour une incapable.

— Quel serait votre intérêt ? demanda soudain le grand maître. Être réintégré complètement, retrouver votre collaboratrice Louria Finister, vous débarrasser de Cristella ?

— Je suis un scientifique qui a réalisé un phénomène dont il ne détient pas le secret. C'est la pire des choses qui puisse arriver à un savant, ne pas être maître de sa création. Je n'arrête pas d'étudier tous les documents concernant ce Chenal Noir, et je cherche uniquement comment j'ai pu fortuitement être à l'origine de sa formation. C'est en ressassant cette histoire que j'ai découvert qu'il s'agissait de cendres et non de poussières, qu'un colloïde les agglutinait fortement mais finirait par se transformer en eau, en eau lourde exactement. Il risque de se disperser en petites particules, entraînant des poussières et cet arc qui projette sur la Terre une zone sombre, de vingt à trente kilomètres de large sur vingt mille de long. Là-haut sur orbite, cette zone est colossale, bien sûr, mais finira par se délayer dans l'espace. C'est une hypothèse que je vais

étudier. J'aurais pu la garder secrète et vous laisser entreprendre la mise en exploitation ferroviaire du Chenal. J'ai peut-être commis une erreur en vous prévenant. Dans ce cas, ne tenez aucun compte de mon avis et considérez que je suis un vieux sénile irresponsable.

Opérasque restait impassible, toujours soupçonneux, essayant de percer à jour ce vieux malin de Charlster. Il connaissait sa biographie par cœur, savait qu'au cours de sa longue carrière il avait su rouler des tas de gens. Pour commencer, après des études excessivement brillantes, alors qu'on attendait de lui en Panaméricaine qu'il bouleverse complètement la science officielle par de nouveaux apports, il s'était converti à la rénovation du Soleil, mais secrètement, en profitant de sa gloire pour piller dans les découvertes en cours avant de disparaître un beau jour. Chez les Rénovateurs il avait eu les mêmes comportements, puis avait fini par séjourner dans un train pénitentiaire dont Liensun, le fils de Lien Rag, l'avait fait évader.

— L'expédition est sur le point de s'engager dans le Chenal, pour faire des relevés précis sur de longues distances et surtout établir des balises et des réémetteurs radio. Au fur et à mesure que nous enverrons des informations la construction du réseau commencera. Les locos niveleuses s'élanceront pour établir un ballast solide, au rythme d'une centaine de kilomètres par jour. Peut-être moins, peut-être plus. Nous allons sur-le-champ établir un réseau de vingt-cinq voies. C'est un chantier pharaonique que nous entreprenons, malgré quelques menaces en cours.

Il ne jugea pas utile de préciser lesquelles, mais Charlster se doutait que la Tcherskicie, avec un personnage aussi important que Pavakov, ne pouvait rester à l'écart de ce Chenal Noir. Il avait connu l'ingénieur lorsqu'il accompagnait Liensun dans le survol de cette contrée de l'extrême Sibérie orientale.

— Connaissez-vous les risques que vous prenez ? Croyez-vous que votre génie vous protégera de ma colère, si jamais je constate que vous avez cherché à me faire renoncer à ce projet et que vous ne vouliez qu'une chose, favoriser nos ennemis dans leur entreprise ?

— Je ne connais personne parmi vos ennemis.

— Oh si, et vous avez gardé pour lui, même si vous l'avez trahi, une grande affection. Car vous êtes toujours à la recherche d'une paternité à assumer. La dernière de vos candidates fut Louriya. Je sais que vous l'avez respectée parce que vous la considériez comme votre fille, comme la digne héritière de votre savoir. Mais avant elle, il y eut Liensun Ragus qui vous aida à vous évader du train pénitentiaire 34, vous entraîna dans des voyages nombreux, et vous choya là-bas à Lacustra City. Car ce garçon n'a aucun scrupule qui le retienne. Et son immoralité, son audace tranquille vous ont

séduit. Souvenez-vous, Charlster, si vous m'avez trompé, cette fois je vous fais accuser de trahison et exécuter.

CHAPITRE 47

Lorsqu'il vit que les équipages de ses poursuivants faisaient demi-tour, Jdriège se redressa de toute sa stature et poussa un long hurlement d'orgueil. Il avait réussi, il avait épouvanté les chiens en étalant devant eux une glace infranchissable. Les chefs de meutes s'étaient sentis incapables d'avancer dans cette sorte de purée collante qu'il avait créée virtuellement, et ils avaient préféré s'enfuir, emportant les chasseurs fous de rage devant la lâcheté, la couardise de leurs attelages.

Jdriège se tourna vers l'est où les ondulations de la banquise signalaient son peuple, toutes ces tribus qu'il avait réussi à rassembler et à diriger vers le Chenal Noir. Plusieurs milliers de Roux qui, dans quelques semaines, se retrouveraient en bas, dans la contrée libre. De son séjour auprès de son grand-père Lien Rag, il avait retenu l'usage du calcul et il s'émerveillait d'avoir convaincu trois mille Hommes du Froid de le suivre. Il savait qu'il restait encore beaucoup de tribus dans le Nord, dix fois autant, mais il avait envie de rejoindre les siens et, de toute façon, il lui fallait guider cette caravane jusqu'au bout. Lui connaissait cet endroit terrifiant qui n'en finissait pas, mais ces Hommes du Froid, habitués depuis des générations à vivre de la charité des Hommes du Chaud, sans se soucier du lendemain, risquaient d'être pris de panique lorsque cette marche entre deux parois de glace dans une nuit profonde n'en finirait pas, lorsque la nourriture commencerait de faire défaut. Ils n'emportaient que quatre semaines de graisse et de viande, mais resterait le double de temps à supporter la faim. Il faudrait creuser la banquise pour pêcher, harponner ou bien essayer d'attraper des goélands, et au pire grimper les parois afin d'approcher de la mer bouillonnante des rives, dans l'espoir de trouver un cachalot ou un phoque ébouillanté.

Maintenant qu'il les avait protégés des Hommes du Chaud, que ceux-ci devaient fuir à l'Ouest, retourner chez eux bredouilles parce que leurs chiens avaient connu la plus grande épouvante de leur vie, il lui fallait descendre de ce promontoire et rejoindre les siens. Mais son orgueil, la découverte des pouvoirs immenses qu'il détenait, l'incitaient à rester là sur cette hauteur dominant ce monde de glace. Il était bien Jdriège, le fils de Jdrien le Messie et Messie à son tour, chargé de guider son peuple et de l'écarter de toute relation avec les Hommes du Chaud, hommes du Rêve, du Cauchemar.

— Nous sommes seuls vivants, avait-il répété chaque jour aux tribus qu'il visitait.

Après avoir usé au début de charmes violents pour convaincre ses frères, il n'avait eu par la suite qu'à paraître pour les entraîner. Il s'était enivré de ce charisme qui les jetait tous à ses pieds.

Une dernière fois il se tourna vers l'ouest et hurla en langue universelle :

— Je suis Jdriège, fils de Jdrien, et je reviendrai chercher d'autres frères. Vous pourrez essayer de me poursuivre pour me tuer, vous ne parviendrez jamais à vos fins, hommes du Cauchemar.

Alors seulement il descendit du promontoire et se mit à courir pour rattraper les siens. Il était heureux et aurait aimé que Fleur le découvre dans la plénitude de son pouvoir avec tous ces frères, ces sœurs qui l'adulaient. Elle n'aurait pas aimé, bien sûr, que chaque soir une femme, une fille, le rejoigne pour lui faire l'amour, mais elle n'en aurait peut-être que plus admiré sa virilité.

Dans cet élan de triomphe il dépassa la longue colonne, aurait couru ainsi des jours et des jours, mais il y avait des enfants et des vieillards qui ralentissaient la marche et il se calma, accepta un morceau de viande gelée qui se réchauffa vite dans sa bouche.

Bientôt ils approcheraient de la banquise est, du Chenal Noir, et la vue de cette haute montagne de nuit épaisse effraierait certainement les siens. Mais lorsqu'ils le verraient marcher sans trembler en direction de cette masse étrange, ils ne reculeraient pas.

CHAPITRE 48

Ils glissaient depuis un peu plus de vingt-quatre heures, alors que le jour devenait plus long que la nuit, lorsque Pavakov tendit la main vers l'horizon.

— C'est quoi ça, ce mur qui s'élève jusqu'aux brumes, du basalte pur ?

— Le Chenal Noir, fit Liensun, aussi oppressé que la première fois où il s'était trouvé en face de cette coulée noire tombant du ciel comme une cataracte figée.

— Nous allons l'aborder comment ?

— Peut-être faudra-t-il remonter vers le nord si les parois de glace sont trop hautes.

— Je sens un flottement dans la colonne, dit l'ingénieur, qui décrocha son micro pour parler à ses équipes.

Il le fit d'un ton très calme, leur disant qu'il ne s'agissait que d'une nuit un peu plus épaisse qu'ailleurs, voilà tout.

— Ce Charlster, avec qui vous voliez en dirigeable lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, c'est un fou ou quoi ? Vous imaginez ce qu'il faut comme écran là-haut, à trois cent mille et quelques kilomètres, pour projeter sur Terre une tranche de totale obscurité longue de vingt mille kilomètres, large de quelques dizaines ? C'est... c'est dantesque.

Ils remontèrent vers le nord et la banquise commença de s'élever par paliers. L'expansion du Chenal Noir se faisait par couches successives, par strates. Mais Liensun se rassurait, et pensait qu'ils pourraient pénétrer sans mal dans le cœur même du passage Nord-Sud.

Pavakov avait tenu à prendre la tête du convoi, réglant sa vitesse sur celle plus lente des engins de chantier, les niveleuses, les chasse-glace, les foreuses. Et le premier il éclaira ses projecteurs dès que le bref crépuscule les avala. Tout de suite après c'était le noir absolu, oppressant. Ils allaient naviguer au compas de route tant que les parois ne s'élèveraient pas de chaque côté.

— Que tes collaborateurs ne soient pas surpris si les échanges radio sont parfois heurtés et si le compas directionnel a des lubies. Ici, tout est différent de ce que nous connaissons et seul l'instinct l'emporte sur la raison et la

logique.

Ce fut une épreuve épuisante que de glisser sans le moindre repère, avec la crainte de s'égarer et de ne pas trouver le canyon du Chenal. Mais Liensun surveillait les bas-côtés, voyait se boursoffler des bordures plus épaisses, comme des bourrelets qui parfois s'effaçaient mais réapparaissaient plus loin. Et ce ne fut que le lendemain, ils comptaient les jours grâce aux horloges électroniques, qu'il fut certain d'être bien engagé dans le Chenal. C'est alors qu'il exposa son intention à Pavakov qui l'écouta en silence et l'observa un bon moment. Jusqu'à ce que Liensun lui demande s'il était opposé à son projet.

— Tu crois que ça servira à quelque chose ? L'expédition d'Opérasque doit disposer d'engins aussi efficaces que les nôtres. Nous n'aurons aucun gain de temps puisque celui que nous gaspillerons sera égal à celui qu'ils devront perdre.

— Ils deviendront soupçonneux, n'oseront plus foncer à l'aveuglette. Déjà, ils ne combleront cette tranchée qu'avec prudence, pensant que d'autres explosifs peuvent encore éclater.

Liensun voulait faire sauter la banquise derrière eux, ouvrir une brèche profonde qui retarderait les Aiguilleurs et les rendrait circonspects. Pavakov finit par accepter et des foreuses attaquèrent la couche de glace profonde de vingt mètres, puis déposèrent des explosifs tout au fond. La colonne s'éloigna à des kilomètres mais pourtant des blocs de glace retombèrent sur les glisseurs. Lorsque Pavakov et lui retournèrent sur les lieux, le Chenal était entaillé d'une paroi à l'autre et sur une largeur de trente mètres.

— Au retour nous devons aussi nous méfier, dit l'ingénieur. Opérasque nous laissera peut-être une réponse dangereuse.

Dès lors, ils commencèrent à poser des balises et à bâtir les plates-formes des futures stations jalonnant la route. Les profileuses travaillaient assez vite, le chaos initial étant peu prononcé.

Trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, tout le monde se retrouvait dans le fourgon cafétéria, et visiblement ces trois réunions étaient indispensables pour le moral de ces pilotes, ingénieurs et électroniciens. Ces derniers étaient démoralisés car leurs balises radio ne fonctionnaient pas comme ils l'auraient souhaité, et leur sphère d'émissions avait des variations stupéfiantes, leurs ondes électromagnétiques étant parfois difficiles à analyser.

— Si nous les rapprochons, elles créeront des interférences dont nous ignorons les nuisances, dit Pavakov, préoccupé.

Par contre, le système d'éclairage donnait toute satisfaction. Chaque projecteur installé tous les quatre kilomètres était équipé d'un radar d'approche qui déclenchait l'allumage. Seuls une créature ou un objet de plus d'un mètre cinquante étaient pris en compte. En principe l'alimentation de ces projecteurs était prévue pour un an, mais plus tard Pavakov pensait les relier à un réseau câblé. De même pour les balises et les stations-service. Par des sondages successifs, ils avaient étudié la vitesse du courant d'eau de mer en dessous de la banquise et pensaient qu'une série de turbines fourniraient toute l'électricité souhaitable.

— Une fois comblée cette faille, Opérasque sera drôlement surpris quand le premier projecteur s'éclairera à l'approche de son expédition. Ses Inuits risquent fort de paniquer, ricanait Pavakov. Il sera tenté de détruire le système et les balises, mais le fera-t-il ? Il donnerait le spectacle d'un chef humilié et en état de faiblesse. Les Inuits sont très intuitifs pour juger le comportement des hommes blancs.

Chaque matin, enfin quand sa montre indiquait sept heures, Liensun partait avec un technicien géomètre reconnaître les cinquante kilomètres que les engins aménageraient avant midi. Ensuite, à treize heures, il refaisait la même chose. Pour l'instant, le rythme de progression était de cent kilomètres par jour mais Pavakov souhaitait qu'il soit doublé la semaine suivante, le travail des niveleuses s'effectuant sans mal. Le plus long était la pose des projecteurs et des balises.

Au retour de ces reconnaissances, le technicien marquait les endroits les plus favorables à cette double installation. Ce ne fut qu'au début de la semaine suivante que Liensun découvrit les traces. Jusque-là il n'y en avait aucune et il ne s'expliqua pas tout de suite pourquoi.

Il stoppa, alla se pencher sur ce que le technicien prenait pour des éboulis de glace venant des parois. Mais son compagnon de reconnaissance rapporta une sorte de bâton et des touffes de poils. Le technicien géomètre n'avait jamais rencontré de Roux de sa vie et ne connaissait donc pas leurs habitudes.

— Cela est un tendon de grand phoque, lui expliqua Liensun. Il sert à enfiler des morceaux de viande et des boules de graisse. En général, cette brochette géante suffit à nourrir un Homme du Froid pendant huit jours. Il y a aussi des excréments congelés que j'ai laissés sur place et ces touffes de poils raidies par le froid. Curieusement, dès que la fourrure se détache du corps des Roux, elle subit les contraintes du froid. Sinon elle reste souple.

— Une tribu se sera engagée dans le Chenal, dit son compagnon sans montrer un grand intérêt pour ces trouvailles.

— Je crois que ce sont des milliers de Roux qui marchent devant nous.

Conduits par un certain Jdriège. Il est remonté du Sud pour regrouper tous les Hommes du Froid soumis aux Hommes du Chaud, et les conduire vers l'Antarctique où ils seront libres. La presse et la radio de Tcherskicie et du territoire autonome des Tchouktches ont diffusé pas mal d'informations sur cet exode qui met les trafiquants d'huile de phoque dans une rage folle. Mais ils n'ont pas réussi à capturer Jdriège.

— Vous en parlez comme si vous le connaissiez.

— Effectivement, c'est le fils de mon frère, mon neveu.

CHAPITRE 49

Dans le traîneau de tête se trouvait Kinnjone qui avait le grade d'amiral de la III^e Flotte. Il était chargé, entre autres, d'assumer avec ses hommes la sécurité de l'expédition. Il devait donner le feu vert par radio aux locoplaneuses, qui attendaient à l'entrée du Chenal, l'ordre de commencer le travail.

Opérasque se trouvait dans le deuxième traîneau qu'il occupait seul. Un traîneau qu'il avait fait carrosser en matériaux légers pour se trouver à l'abri d'un toit.

— Grand maître Opérasque, une autre expédition nous a précédés. Les traces sont visibles. Il s'agit de véhicules fonctionnant au gaz. J'estime qu'ils ont sur nous une avance de trois cents à six cents kilomètres.

Malgré ses efforts pour rester impassible, Opérasque se crispa et dut descendre de son traîneau pour faire quelques pas rapides. Il revint un peu plus calme vers Kinnjone.

— Six cents ?

— Il s'agit d'une fourchette selon la congélation d'une certaine quantité d'huile de graissage. Une huile minérale extraite en même temps que le gaz, très certainement.

— Que dit la reconnaissance ?

— Elle confirme ce que je viens de vous annoncer.

— Je dois réfléchir, déclara Opérasque. Mais poursuivons.

— Que dois-je dire au maître responsable des locos-engins ?

— Qu'ils restent sous pression. Nous lui préciserons dans quelques heures nos décisions.

Cette garce de Songe avait prévenu Tharbin trop tard. Il avait cru avoir le temps d'entrer le premier dans le Chenal, mais après ce que venait de lui annoncer Kinnjone, les glisseurs de Pavakov et de ce Liensun Ragus avaient plus de dix jours d'avance. Donc Songe, en poste d'ambassadrice à Anadyrgrad, n'avait pas fait son rapport immédiatement. Elle avait dû se faire sauter par ce Liensun et avait caché la présence de ce baleinier en territoire

autonome. Justement là où les Aiguilleurs étaient persona non grata.

— Je veux que la reconnaissance aille aussi loin que possible dans les quatre prochaines heures et nous communique son rapport par radio.

— Les conditions de transmission sont très fantaisistes, grand maître. Nous devons installer des relais provisoires, mais ça suffira.

Opérasque s'enferma dans son traîneau carrossé, tira les rideaux des vitres en plastique, sortit son écran portable, mais comme prévu ne put communiquer avec Tharbin, ni même avec l'ambassade d'Anadyrgrad.

Il essaya de dormir tandis que ces chiens vigoureux le tiraient, lui et ses bagages. Le conducteur était forcé de courir à côté pour alléger la charge. Pourtant on lui avait choisi les huskies les plus vigoureux et l'attelage était de dix-sept chiens en deux files de huit, plus le chef de meute. Une exception, mais son Inuit était le plus fameux maître-chien du Nord polaire.

Kinnjone en frappant au pare-brise le réveilla en sursaut et, furieux, il ouvrit la portière.

— Quoi encore ?

— J'ai essayé de vous appeler par radio mais en vain. La reconnaissance vient d'appeler. Comme vous l'avez ordonné elle a effectué cinq heures de trajet et vient de découvrir que le Chenal est coupé.

— Coupé ? Une avalanche ?

Tout de suite Opérasque avait pensé à Charlster et ses dernières mises en garde sur la dégradation possible du Chenal Noir, si la chape qui masquait le Soleil s'effritait.

— Une faille. Ceux qui nous précèdent ont fait sauter la banquise sur toute sa largeur et sur trente mètres. Nous ne sommes pas certains qu'ils n'aient pas laissé des explosifs à retardement. Je vais envoyer des démineurs mais nous devons retarder l'entrée en chantier des loco-engins.

— Il n'en est pas question, rugit Opérasque. Ce voyou de Liensun ne nous paralysera pas sur place. Nous allons combler cette faille et le poursuivre.

L'amiral de la III^e Flotte se permit d'insister. Il n'était que maître dans la hiérarchie des Aiguilleurs, mais commandait une formidable armada, et ses galons il les avait gagnés de façon plus prestigieuse que le titre de grand maître ne l'avait été par Opérasque. C'est dire s'il se laissait peu impressionner.

— Donc les locos peuvent commencer de planer et de poser les rails en résine ?

— Dois-je me répéter ?

— Vous ne souhaitez pas que nous examinions la partie du Chenal déjà parcourue ? Cette faille peut signifier que d'autres explosifs jalonnent le parcours en amont. Et qu'ils sauteront quand nos engins fort lourds entreranno en action. Je n'aimerais pas qu'une planeuse de deux cent cinquante tonnes se retrouve au fond de la mer de Béring.

— J'en prends le risque, hurla Opérasque. Nous n'allons pas céder à une paranoïa démoralisante.

Tout de suite après, il regretta de ne pas avoir suivi le conseil de l'amiral mais ne pouvait donner un contrordre. Dès lors, il vécut dans la crainte que les grosses machines qui allaient gronder derrière eux ne s'engloutissent les uns après les autres. Il comparaitrait devant le Conseil de surveillance, perdrait son grade et tous ses privilèges alors que la nomination d'un Maître Suprême devait se décider dans les prochains mois. Il avait espéré que la réalisation de cette liaison ferroviaire Nord-Sud le désignerait unanimement aux suffrages des conseillers.

Le lendemain il se penchait en personne sur l'énorme faille, découvrait le puissant courant d'eau de mer qui courait au fond d'un gouffre de plus de vingt mètres. Les hommes de l'amiral étaient en train d'établir un pont provisoire pour que les traîneaux puissent poursuivre leur course vers le sud. Les loco-engins se rapprochaient, et le vent qui soufflait de plus en plus fort dans ce goulet sinistre leur apportait les grondements des machines. De grosses quantités d'huile avaient été acheminées pour les alimenter, le Conseil ayant refusé que les locos nucléaires entrent en action pour le moment. Lorsque le réseau serait en place elles circuleraient, une fois établi que la banquise était d'une grande résistance.

Opérasque n'avait transmis à personne les constatations et les conseils du professeur Charlster, et soudain il pensa avec horreur qu'il s'était trahi lorsque Kinnjone l'avait réveillé en sursaut pour lui annoncer la présence de la faille. Il avait tout de suite demandé : « Une avalanche ? » Il connaissait assez l'amiral pour craindre qu'il ne trouve cette question bizarre.

Il aurait aimé entrer en communication avec Charlster pour savoir s'il avait fait d'autres constatations aussi effrayantes. Il se méfiait cependant des S.S., des Suspicious Screen branchés sur toutes les communications visuelles avec le savant. Il avait exigé de Cristella de ménager le vieillard, de ne plus le surveiller, mais il n'était pas certain d'être obéi. Cette fille qui avait supporté ses brutalités sexuelles avait un moyen de pression sur lui, et pouvait se

plaindre de son comportement. Le ferait-elle, alors qu'elle-même avait été sanctionnée pour harcèlement sur un futur Aiguilleur ?

Lorsque le pont, en fait une passerelle légère ne pouvant supporter que le poids d'un traîneau, fut terminé, les chiens de l'attelage de Kinnjone refusèrent de s'engager dessus. Il fallut que le conducteur traverse le premier pour que la meute accepte de le rejoindre, mais les huskies tremblaient sur leurs pattes et lorsqu'ils furent de l'autre côté, ils se mirent tous à hurler en chœur comme des loups, si bien que les trente-trois autres attelages en firent autant. Seule une distribution supplémentaire de poissons congelés les fit taire, mais le franchissement de la passerelle exigea beaucoup de patience de la part des Inuits.

— Tout ça à cause de Liensun et de Pavakov, rageait Opérasque entre ses dents.

Mais il accusait aussi Songe de complicité et essayait en vain d'entrer en communication avec Tharbin, espérant que les réémetteurs radio le lui permettraient. Il lui demanderait de rappeler cette femme à Talmyr Station et de la mettre tout de suite en accusation de trahison.

Le grondement des loco-engins se rapprochant lui redonna confiance. La brèche serait bientôt comblée.

CHAPITRE 50

Non seulement Opérasque avait pris la tête de cette expédition dans le Chenal Noir, mais Cristella Marlone venait de quitter 87°7 Station pour quelques jours de vacances. Aussi, l'atmosphère de l'observatoire était tout à fait différente, détendue, même si les plus acharnés des chercheurs persistaient à rester dans leur bulle habituelle. Cependant quelques-uns s'étaient approchés de Charlster pour obtenir d'autres précisions sur l'éventualité d'une disparition prochaine du Chenal Noir. La présence d'un colloïde ayant regroupé les cendres lunaires et disparaissant d'un seul coup, les laissait perplexes. Ils avaient beau étudier les données de leur radiotélescope, de leur télescope électronique ou à infrarouge, ils ne parvenaient même pas à situer cette couche opaque qui occultait une bande en demi-cercle, d'un pôle à l'autre. Et le vieux savant n'était pas près de leur indiquer la marche à suivre.

Imperturbable, il continuait de fouiller dans les vieilles données de tous ces appareils braqués sur le ciel, et depuis la veille étudiait le spectre de ces traînées lumineuses attribuées primitivement à des météorites. Et que Louria seule affirmait provenir d'un engin spatial rejoignant la Terre. À l'heure de la vacation fixée avec Louria, il essayait chaque jour d'entrer en communication avec elle. Il avait effectué différentes vérifications et avait la certitude qu'aucun Suspicious Screen ne le surveillait.

Quarante-huit heures après le départ de Cristella, il entra enfin en contact avec la jeune physicienne qui lui apparut amaigrie et inquiète. Sachant qu'elle-même était sous la surveillance d'un S.S., elle s'était abstenue de rejoindre Upsilon. Elle n'avait pas non plus essayé d'étudier des clichés de météorites traversant le ciel, de crainte de trahir le sens de ses recherches.

— J'ai réussi à faire un balayage total des connexions et je pense que personne ne nous surveille. Un ami que j'ai retrouvé ici, dans ce labo, m'a donné le tuyau. C'est une démarche assez compliquée, mais que plusieurs chercheurs utilisent entre eux quand ils veulent communiquer, vérifier une donnée sans tout de suite en informer la direction.

Il lui raconta ses démêlés avec Cristella, comment il s'était drogué pour ne pas se laisser séduire, et un sourire naquit enfin sur les lèvres pâles de Louria.

— Ici, on est très intrigué au sujet du Chenal Noir. Opérasque a demandé des vérifications qui n'ont pu aboutir sur la chape de cendres lunaires projetant cette ombre épaisse sur une partie de la Terre. Personne n'avait

constaté qu'il s'agissait de cendres et non de poussières. Comment t'en es-tu aperçu ?

— À cause de leur passivité quand les vents solaires les atteignent. Elles sont insensibles aux particules négatives ou positives. Sauf exception, bien entendu, car parmi elles il y a des corps métalliques non entièrement fondus. De tout petits lingots de quelques microns la plupart du temps. Mais très vite ils se dégagent de la masse des cendres, cherchent leur contraire.

— Charlster, tu me bluffes, tu me prends pour une idiote. Il n'y a que toi qui parles de cendres et non de poussières, et il n'y a que toi qui as sorti cette stupidité de colloïde, genre eau lourde avec deutérium et oxygène. N'importe quoi ! Opérasque a gobé tout ça et ici les illustres collègues n'osent pas exprimer leurs doutes. Ils se sont trompés si souvent, n'ont par exemple jamais su découvrir Altaï.

— Et ton petit copain Flatty, comment va-t-il ?

Elle eut un gloussement.

— Aussi bien que possible, mais ces derniers temps sa fréquentation s'avérait suspecte. Il devait avoir une maladie contagieuse. En tout cas personne ne se doute que je le fréquente assidûment sur mon portable, et si un Suspicious Screen a remarqué que je m'obstinais à scruter ce coin du ciel, on a dû en conclure que je poursuivais mes observations sur Altaï.

Elle précisa qu'Altaï l'intriguait également, peut-être moins que Flatty, car elle avait relevé quelques anomalies, des infrarouges et des ultrasons, des ondes hertziennes, mais elle pensait que dans les anciennes installations humaines du morceau de Lune, une centrale nucléaire continuait de produire de la chaleur.

— Ce ne peut être qu'une source d'énergie de fission, d'après le rayonnement. Le refroidissement devait s'effectuer grâce à l'environnement proche du zéro absolu, et c'est certainement par ces ouïes d'aspiration que s'effectue le rejet de chaleur. Mais je n'ai pu les repérer. Il faudrait que tu trouves le moyen de retourner Altaï comme une crêpe afin que nous puissions voir son autre face.

— Donne-moi un point d'appui et je soulève ce satellite comme disait à peu près Archimède. Il suffirait d'une force attractive beaucoup plus puissante que la sienne pour y parvenir.

— Force attractive, répéta la jeune femme songeuse. J'ai eu à plusieurs reprises l'impression que Flatty maintenait volontairement Altaï dans cette position, mais je n'ai pas été capable de calculer la magnétosphère de cet

ensemble. Notre propre magnétosphère peut, durant la nuit ou ce qui en tient lieu, mais je parle de nuit virtuelle par rapport au Soleil, notre magnétosphère donc peut s'étirer bien au-delà de l'ancienne orbite lunaire, d'où la difficulté énoncée plus haut.

— Je suis toujours sur mes traînées lumineuses et peu à peu j'ai comme l'intuition, en analysant le spectre, que ces traînées sont des échappements ionisés. Certainement pas celles d'un carburant plus classique.

— Un moteur ionique, veux-tu dire ? Transformant l'énergie nucléaire en électricité ? Pour une simple navette chargée de parcourir des distances relativement courtes, si l'on parle d'espace et non de parcours terrien ?

— Quelque chose dans ce goût-là, mais comment ces gens incultes qui colonisèrent Flatty, de braves cultivateurs, quelques artisans, auraient-ils pu atteindre un tel niveau de technologie, alors qu'ils ne disposaient peut-être même pas d'une bibliothèque de vulgarisation scientifique. Mais enfin admettons. La courbe de ces traînées est passionnante à étudier car quelle que soit la position de Flatty, elles se rejoignent toutes en un seul point invisible pour les observateurs, qu'ils soient équipés de radiotélescopes ou de calculateurs. Cependant, je ne peux avoir qu'une estimation à cinquante-cinquante de précision.

— Ne me fais pas languir davantage, tu sais exactement où ces navettes se posent ? Et si l'on ne peut en déterminer le lieu, c'est que la courbure de la Terre nous en empêche depuis le pôle Nord, c'est bien ça ?

— Oui, c'est du côté de l'Antarctique, et pour être plus précis je parierais sur les fameux 40° sud, en latitude, et disons entre le 0 et le 100 en longitude. Il y a quelques archipels minuscules dans le coin.

Avec sa rapidité coutumière, Louria fit apparaître une ancienne carte de l'hémisphère Sud qui leur permit de visualiser cette zone.

— Je vois un îlot qui s'appelait Bouvet autrefois, qui serait sur le méridien 0, et pas loin du 100° on trouve plusieurs archipels dont celui des Kerguelen. Charlster ! Ce Lien Rag que tu m'as présenté à la conférence d'Alone, n'est-il pas le président de ces Kerguelen ?

— J'y ai également pensé, mais je ne crois pas qu'il sache quelque chose sur un quelconque point d'impact de ces navettes avec la Terre. Nous ne pouvons même pas dire si elles sont habitées ou non. Peut-être ne s'agit-il que de véhicules d'exploration automatiques préparant un atterrissage futur ?

— Ce Lien Rag disait que les communications restaient difficiles dans le Sud, et que des îles étaient aux mains de véritables forbans. Peut-être est-ce

une façade que cette réputation de piraterie pour des gens venus de l'espace. Ils peuvent s'installer en toute tranquillité, éviter les curieux en attendant de révéler par la suite leurs véritables intentions.

— Je garde tout de même vingt pour cent de doute. Je prétends que des météorites pourraient laisser les mêmes traînées ionisées, mais tomberaient-elles toujours au même endroit ? Je ne le pense pas, et c'est le point le plus positif de ton hypothèse.

CHAPITRE 51

Chaque jour, Jael prenait la direction des ateliers en bordure du terrain d'aviation, et essayait de savoir si les nouveaux turbopropulseurs donnaient satisfaction. Ils étaient sur banc d'essai, et les deux mécaniciens ne se déclareraient que lorsqu'ils auraient au moins cinq cents heures de fonctionnement. Pour l'instant, ils ne rugissaient que dix-huit heures par jour. Leur vacarme était tel que les riverains s'étaient plaints lorsque les deux spécialistes se remplaçaient nuit et jour pour les faire tourner vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il faudrait encore un mois pour avoir toutes les certitudes. Ces deux moteurs se trouvaient dans des containers abandonnés depuis l'exode de Lacustra City aux Kerguelen, quinze ans plus tôt. On avait pensé un moment pouvoir s'installer dans l'extrême Sud de l'ancienne Australie, mais les nuées ardentes ne cessant de gagner du terrain on avait renoncé à ce projet. Ces moteurs abandonnés sur l'archipel avaient été oubliés, mais c'est en étudiant les bordereaux de l'ancienne usine de Lacustra que les deux mécaniciens avaient soupçonné leur existence.

Inlassablement ils répétaient la même chose à Jael :

— Dans un mois nous pourrons les monter sur le dirigeavion, mais il faudra ensuite les faire tourner une semaine ou deux pour les différents réglages. Puis nous effectuerons des essais en vol de deux autres semaines, peut-être trois.

— C'est dans deux mois minimum que nous pourrons décoller pour rejoindre le Chenal Noir, disait-elle alors, plus pour se rassurer que pour les convaincre de faire vite.

— Comptez trois mois et encore ce sera juste.

Elle rentrait chez elle et essayait de survivre jusqu'au lendemain avec cette promesse de trois mois. Et le lendemain elle reprenait le chemin des hangars.

Depuis leur retour des îles Crozet, Lien Rag et Gus étudiaient des centaines de clichés, sans parler des films, des analyses obtenus durant les quelques instants passés en vol stationnaire au-dessus de la mystérieuse coupole. Sur certaines photographies on repérait des silhouettes minuscules mais toutes étaient bizarrement accoutrées.

— Ces inconnus portent de véritables scaphandres spatiaux, comme on en voit dans les vieilles vidéos de fiction. Je ne comprends pas la raison de cette

protection renforcée. Le climat de l'archipel Crozet est le même que le nôtre, assez doux sans être chaud. De quoi ont-ils peur ?

— D'une pollution. De maladies.

— Des radiations nucléaires. Ils utilisent une énergie d'origine nucléaire, les clichés le démontrent déjà et les capteurs ont bien fait leur travail. Il y a une source de radioactivité là-bas. Pas très élevée, supportable pour l'être humain mais supérieure à la radioactivité naturelle des îles.

— Nous manquons de certains chercheurs, je ne sais lesquels, mais l'analyse des clichés implique, pour être approfondie, que des tas de gens les examinent, tous spécialistes d'une science. Si seulement nous pouvions récolter des éclats de ces missiles qui sont retombés dans la mer... Leur origine nous renseignerait.

Farnelle était repartie en compagnie de Danglov sur le *Dragon*. Ils n'avaient plus de nouvelles d'eux, ni de Gdami. Son bateau réparé, il était également en route pour l'Antarctique et plus précisément la mer de Weddell.

La corporation des chasseurs de Solinas vint un jour exposer ses doléances à l'assemblée territoriale. Les baleines se faisaient de plus en plus rares, ce qui obligeait les marins chasseurs à s'éloigner de plus en plus des Kerguelen. Ramener une prise demandait parfois huit et même quinze jours, et comme les animaux harponnés étaient remorqués à petite vitesse, les prédateurs de toutes sortes s'en donnaient à cœur joie.

— Sur une bête de cent cinquante tonnes, nous ne récupérons que le tiers très souvent et l'usine de dépeçage et de fonte ne fonctionne plus régulièrement. Nous avons besoin de bateaux plus puissants et de plates-formes qui nous permettraient au moins le dépeçage. Des plates-formes ancrées au large avec un plan incliné pour hisser les baleines à l'abri des requins. Nous avons besoin d'une aide importante, sinon nous ne pourrons plus alimenter l'archipel en huile et en viande. Le niveau de vie de la population est menacé.

— Nous pensons, dit un autre représentant de la corporation, que nous pourrions, faute de plates-formes, nous installer dans l'archipel des Crozet. Vous avez fait diffuser un avis comme quoi l'endroit était dangereux, mais s'il est occupé par quelques dizaines de pirates il serait facile de les déloger de là-bas. Si vous montez une expédition militaire vous trouverez tous les volontaires voulus. Les îles Crozet seraient parfaites, car désormais les Solinas évoluent entre cet archipel et Bouvet. Nous avons suivi vos ordres et nous passons très au large des Crozet, mais ça ne peut durer. Nous dépensons en huile la valeur d'un dixième de celle rapportée.

Plus tard, Lien Rag en parla en conseil restreint et s'étonna que les Solinas aient si vite déserté les Kerguelen, alors que leur chasse se limitait à un spécimen par jour.

— Elles étaient des centaines dans nos eaux, et si je m'attendais à ce qu'elles s'éloignent, je ne croyais pas qu'elles le feraient aussi tôt et aussi loin.

Gus, qui s'intéressait à toutes les anomalies signalées, obtint les enregistrements des sonars de pêche et les écouta avec attention. Il confirma à son cousin que les Solinas communiquaient entre elles par des ultrasons qui se propageaient dans l'eau sur des distances invraisemblables. Il en avait sélectionné des séries qui revenaient sans cesse.

— Pour moi, il s'agit d'un avertissement répété, prévenant les baleines qu'il y a danger à rester à proximité de notre archipel. Mais parmi ces échanges de langages codés, il y en a un qui m'a frappé car il provient d'une source encore plus puissante. Comme si une super-Solina émettait pour tout l'hémisphère Sud.

Il ne remarqua pas tout de suite que son cousin tressaillait et paraissait soudain avoir chaud, car il transpirait. Il essuya furtivement son front, alla ouvrir la fenêtre alors qu'un vent froid soufflait depuis plusieurs jours, hérissant la mer de vagues écumeuses.

— Tu m'as expliqué, continuait Gus, que les Solinas sont des animaux très évolués. Ils viennent d'une souche qui au cours de la glaciation a su survivre en rampant sur la glace. Elles se sont « équipées » de vessies remplies d'hélium qui allègent leur énorme corps. Au point que certaines flottent au-dessus de la banquise et peuvent alors avancer dans l'air, comme elles avancent dans l'eau. Je n'ai jamais assisté à pareil exploit.

— Certaines parviennent même à voler, dit Lien Rag, et même hantèrent le ciel de Titanpolis, la fabuleuse cité de cristal édifiée par le Kid. Il avait recueilli une petite fille Jonas, et les Solinas volaient autour des coupoles pour manifester leur volonté de la récupérer. Je croyais qu'ils ne reviendraient jamais, qu'ils avaient disparu ou qu'il leur était impossible de traverser la Ceinture de Feu.

Lienty Ragus remarqua le malaise de son cousin et comprit de quoi il s'agissait.

— Ça ne veut rien dire. Il y a une baleine plus puissante que les autres dans ses émissions d'ultrasons. Pas forcément habitée, si j'ose m'exprimer ainsi.

Lien Rag secoua la tête. Il savait que c'était tout autre chose.

— Nous avons un problème à résoudre. Les chasseurs de Solinas ne peuvent s'installer à Crozet, et impossible de leur révéler que cet archipel est le siège d'une activité plus que dangereuse, certainement menaçante pour notre sécurité. D'autre part, nous pouvons fabriquer deux ou trois plates-formes de dépeçage, mais comment les ancrer solidement pour les empêcher de dériver et de se fracasser ?

Les nuits suivantes, ce ne furent pas les difficultés de la Corporation des marins chasseurs qui l'empêchèrent de dormir. Farnelle revint avec le *Dragon* et confirma ses craintes.

— Je les ai rencontrés, lui chuchota-t-elle, dès qu'elle débarqua. Les Jonas. Ils sont au large dans trois baleines.

Ces vieux amis qu'il avait trahis venaient demander des comptes.

FIN

[1] Voir *Chroniques glaciaires* tomes VI à XI.